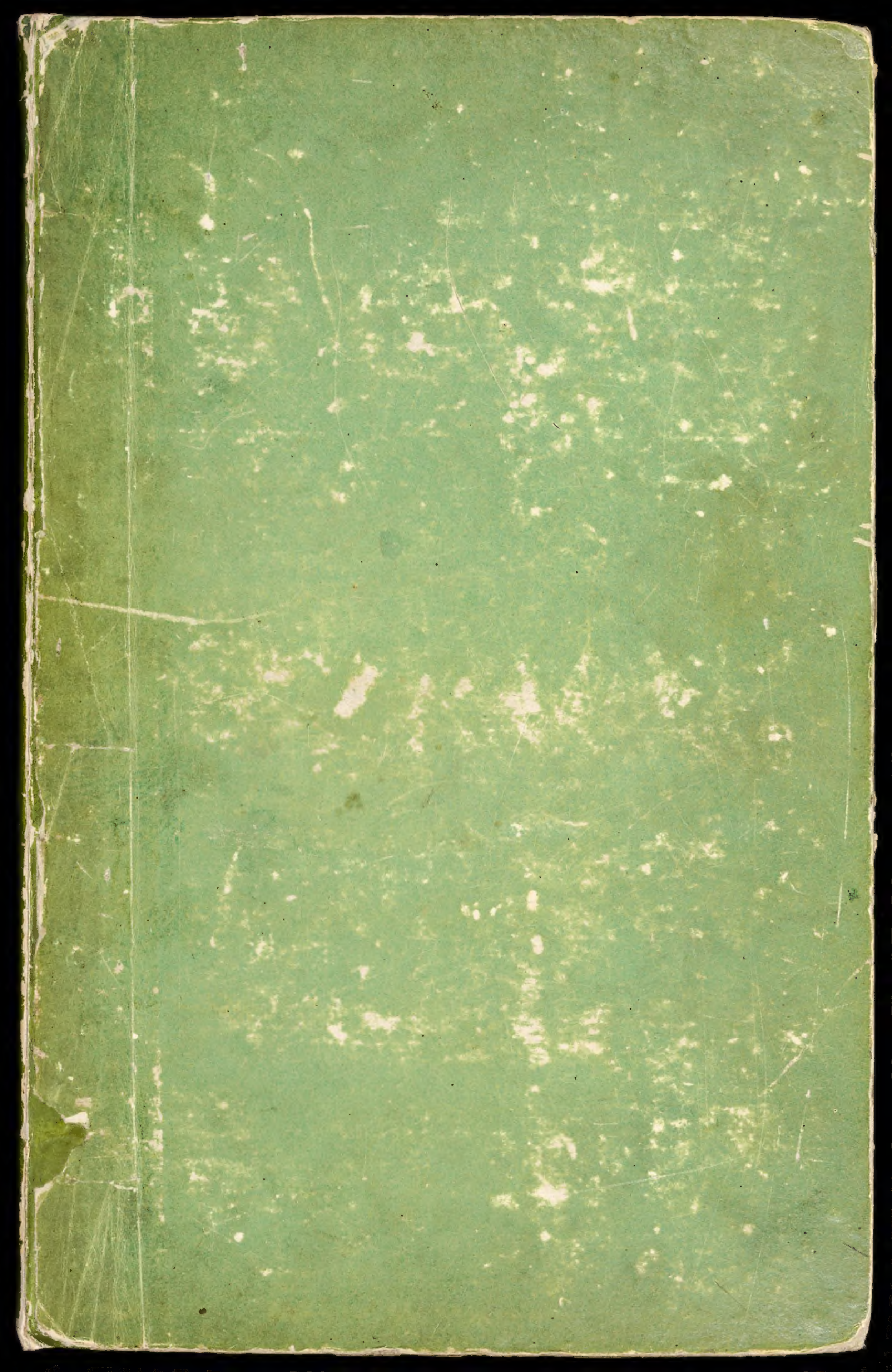
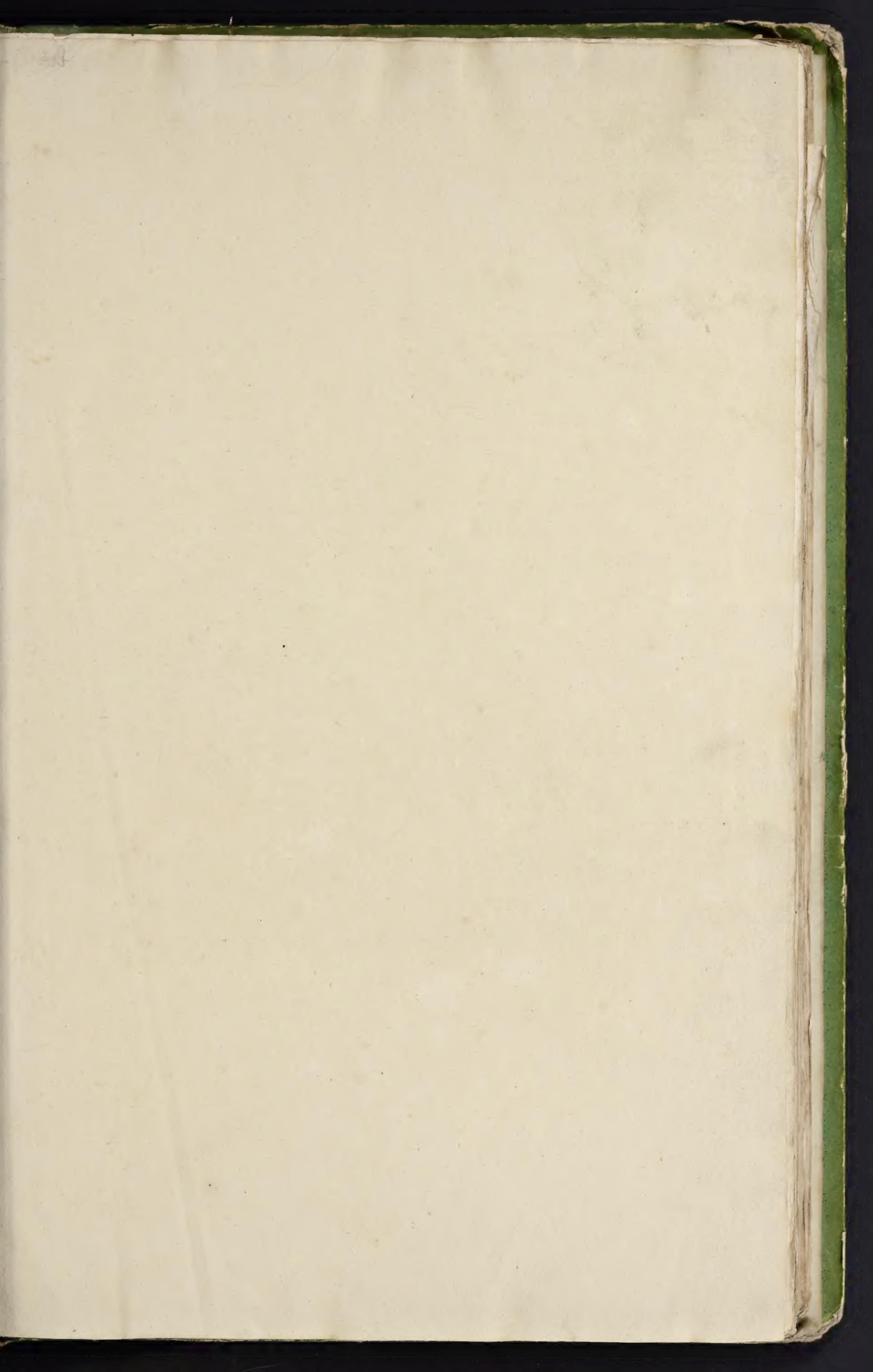
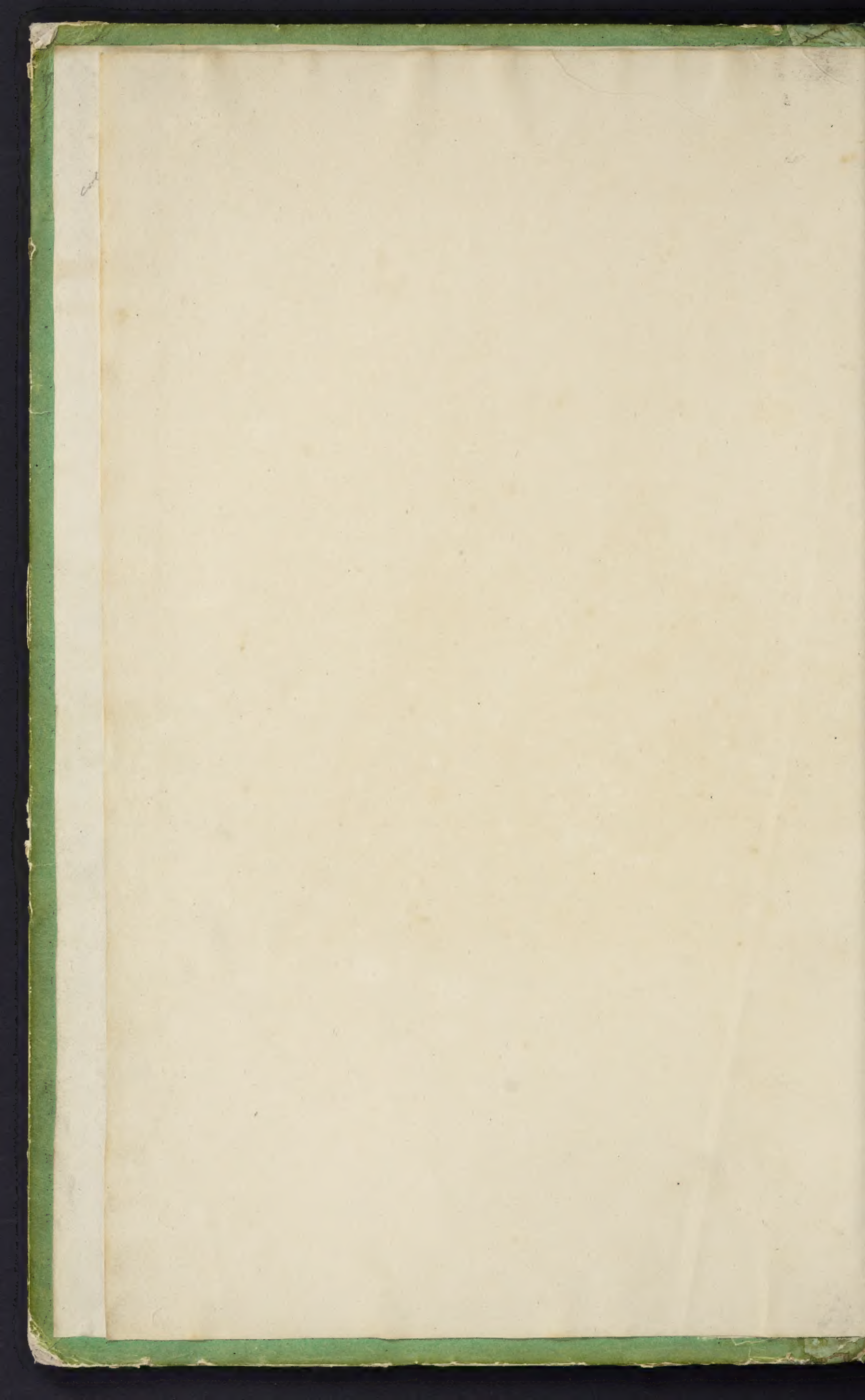


coll. complète
7
1 portrait, 2 cartes
104 pl. en couleurs







M.r le Comte N. Romanzoff,

Chancelier de l'Empire, etc. etc.

Lithographié par Choris d'après Kiprinsky. Lith. de Langlumé

(Voyage pittoresque autour du monde par Choris)

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE,

AVEC DES PORTRAITS DE SAUVAGES
D'AMÉRIQUE, D'ASIE, D'AFRIQUE, ET DES ILES DU GRAND OCÉAN;

DES PAYSAGES, DES VUES MARITIMES,
ET PLUSIEURS OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE;

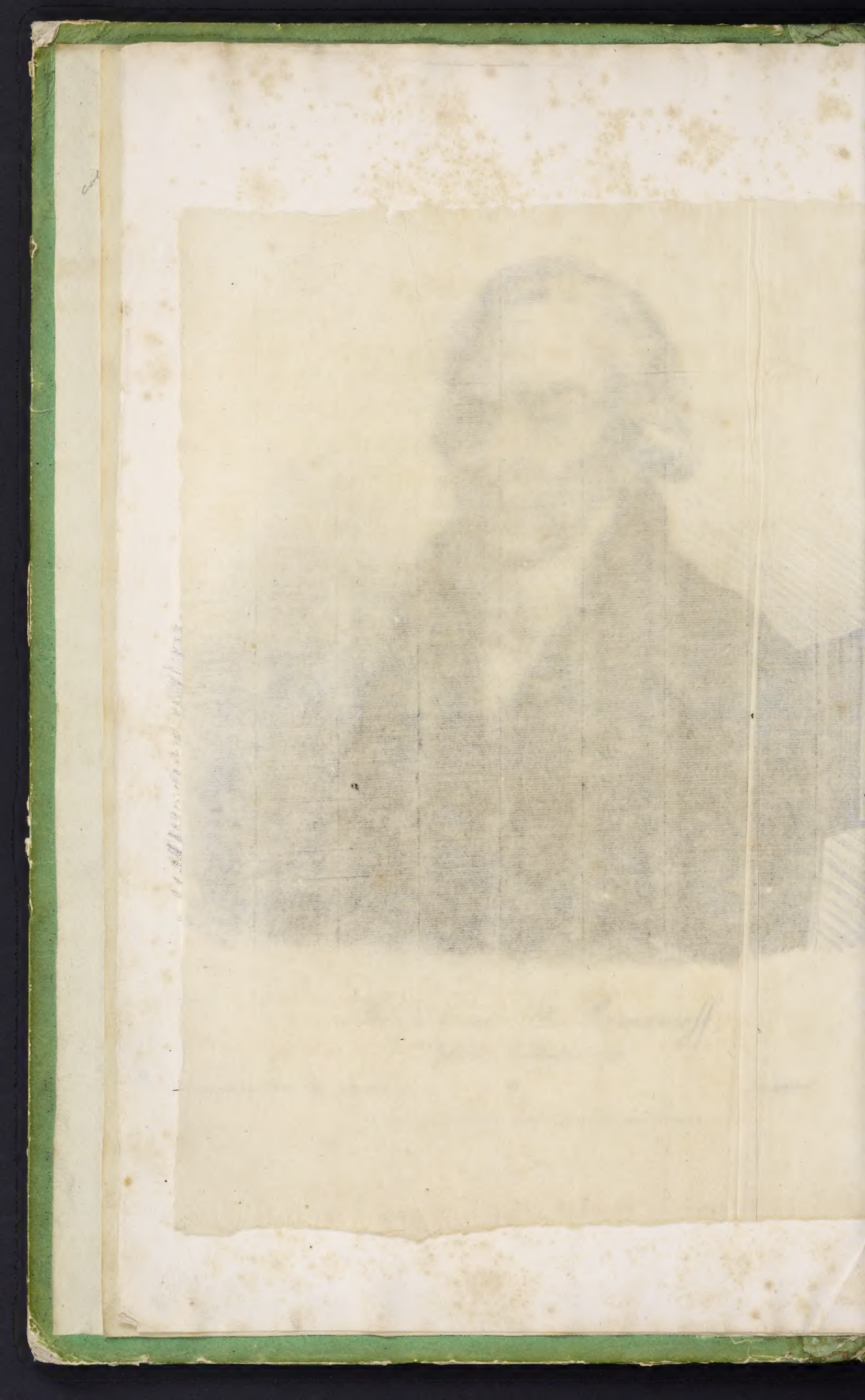
Accompagné de Descriptions par M. le Baron Cuvier, et M. A. de Chamisso,
et d'Observations sur les crânes humains par M. le Docteur Gall.

Par M. Louis CHORIS, Peintre.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

1822.



VOYAGE
PITTORESQUE
AUTOUR DU MONDE,

AVEC DES PORTRAITS DE SAUVAGES
D'AMÉRIQUE, D'ASIE, D'AFRIQUE, ET DES ILES DU GRAND OCEAN;
DES PAYSAGES, DES VUES MARITIMES,
ET PLUSIEURS OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE;

Accompagné de Descriptions par M. le Baron Cuvier, et M. A. de Chamisso,
et d'Observations sur les crânes humains par M. le Docteur Gall.

Par M. Louis CHORIS, Peintre.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

1822.

A Sa Majesté

L'Empereur de toutes les Russies.

Sire,

Ayant eu le bonheur de naître dans les Etats soumis au Sceptre paternel de Votre Majesté, j'ai dû naturellement souhaiter de lui dédier la Collection de Dessins et d'Observations que j'ai recueillis dans le Second Voyage autour du Monde entrepris par les Russes. En m'accordant la permission que je sollicitais, Votre Majesté a comblé mes vœux les plus chers; et cette grace a été pour moi le plus précieux des encouragements. Puissent mes efforts n'avoir pas été indignes de cette faveur auguste!

Pénétré de reconnaissance de tant de bonté, je dépose aux pieds de Votre Majesté le résultat de mes faibles travaux, sur lesquels je prends la liberté d'appeler le regard de sa bienveillance.

Je suis avec le plus profond Respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale,

Le très-Humble, très-Obéissant
et très-Fidèle Serviteur,

L. Choris

Paris, le 1er Mai 1822.

INTRODUCTION.

Le voyage dont je vais donner une esquisse fut entrepris en Russie aux frais de M. le comte de Romanzoff, protecteur illustre des sciences, des arts et du commerce.

Le principal but de cette expédition était d'explorer les îles Mulgrave ou Marshall, découvertes en 1788 et encore si imparfaitement connues, le détroit de Behring, enfin le détroit de Torrès dont aucune nation n'a fait la reconnaissance; il entrait aussi dans le plan de la campagne de ne pas oublier les îles Rica de Oro et Rica de Plata, inutilement cherchées jusqu'à présent.

On devait doubler le cap Horn, aller de là au Kamtchatka, puis au détroit de Behring, pour y employer l'été, aussi bien qu'on le pourrait, à le visiter, ainsi que les parages voisins; revenir en automne, pour consacrer cette saison et celle de l'hiver à

des recherches entre les tropiques dans le Grand-Océan; revenir au printemps aux îles Aléoutiennes, y prendre des baïdars, ou canots recouverts de peaux, dont les naturels font usage; retourner au détroit de Behring; s'avancer au nord aussi loin qu'il serait possible, à l'aide de ces embarcations, si toutes les circonstances nous favorisaient, prolonger la côte d'Amérique, en nous dirigeant à l'est, pour trouver le passage que l'on cherche depuis si long-temps; et si nous le découvrions revenir en Europe par cette voie. Dans le cas contraire, il nous était prescrit de faire notre retour par le détroit de Torrès et le cap de Bonne-Espérance.

On sait jusqu'à quel point les espérances que l'on avait conçues de ce voyage ont été remplies; on sait qu'une maladie inattendue du chef de l'expédition en fit changer le plan primitif.

Pour l'effectuer, le comte Romanzoff avait donné ordre de construire, à Abo en Finlande, le brig le *Rurick* auquel l'empereur Alexandre permit de porter le pavillon des vaisseaux de l'État. Des officiers de la marine impériale obtinrent la faculté de s'y embarquer et le commandement en fut confié à M. Otto de Kotzebue. M. Adelbert de Chamisso fut appelé de Berlin pour faire partie de l'expédition, en

qualité de naturaliste : M. Eschscholts en fut nommé médecin : M. Wormskiold de Copenhague, connu par un voyage en Islande, et par ses connaissances en histoire naturelle, reçut de M. de Romanzoff l'agrément d'accompagner le *Rurick* comme volontaire.

L'auteur de cet ouvrage était peintre de l'expédition : il avait fait dans ce voyage autour du monde, qui dura trois san, une quantité de dessins, et d'esquisses; les ayant montrés à Paris à plusieurs personnes distinguées dans les lettres et les arts, elles l'encouragèrent à les mettre en ordre et à les publier. Fort de leur suffrage, il entreprit ce travail, bien persuadé qu'il n'existe aucun livre de ce genre qui offre une si grande variété d'objets dessinés et surtout un recueil si nombreux de portraits des divers peuples qu'il a vus. Il s'était surtout attaché à rendre fidèlement les traits caractéristiques, la couleur, en un mot, la physionomie de ces peuples. C'est au public de juger jusqu'à quel point il a réussi.

Voulant, d'après les conseils qui lui avaient été donnés, joindre à ses figures un texte dans lequel il retracerait brièvement les évènements du voyage et s'attacherait principalement aux faits qui peignent

les mœurs et le caractère des peuples, il l'a intitulé *Voyage pittoresque autour du monde.*

La description de plusieurs objets relatifs à l'histoire naturelle entrait dans cet ouvrage; M. le baron Cuvier et d'autres hommes célèbres ont bien voulu s'en charger.

La rédaction générale du voyage aurait été trop difficile pour un étranger qui n'a pas l'habitude d'écrire le français, l'auteur s'est donc adressé pour cette partie de son travail à M. J. B. Eyries, que sa connaissance profonde de la géographie et des langues française et allemande mettait à même de lui rendre ce service.

L'auteur a pensé que, dès la première livraison, il devait présenter au public des choses entièrement nouvelles ou très-intéressantes, c'est pourquoi il n'a pas donné d'abord le commencement du voyage, et a traité d'abord de la Californie, pays encore peu connu; il a passé ensuite aux îles Sandwich, archipel qui depuis quelques années a acquis une grande importance, et qui, par la multiplicité de ses communications avec les nations commerçantes de l'ancien et du nouveau monde, ne tardera pas a être civilisé; puis il a entretenu ses lecteurs des îles Radak découvertes dans cette

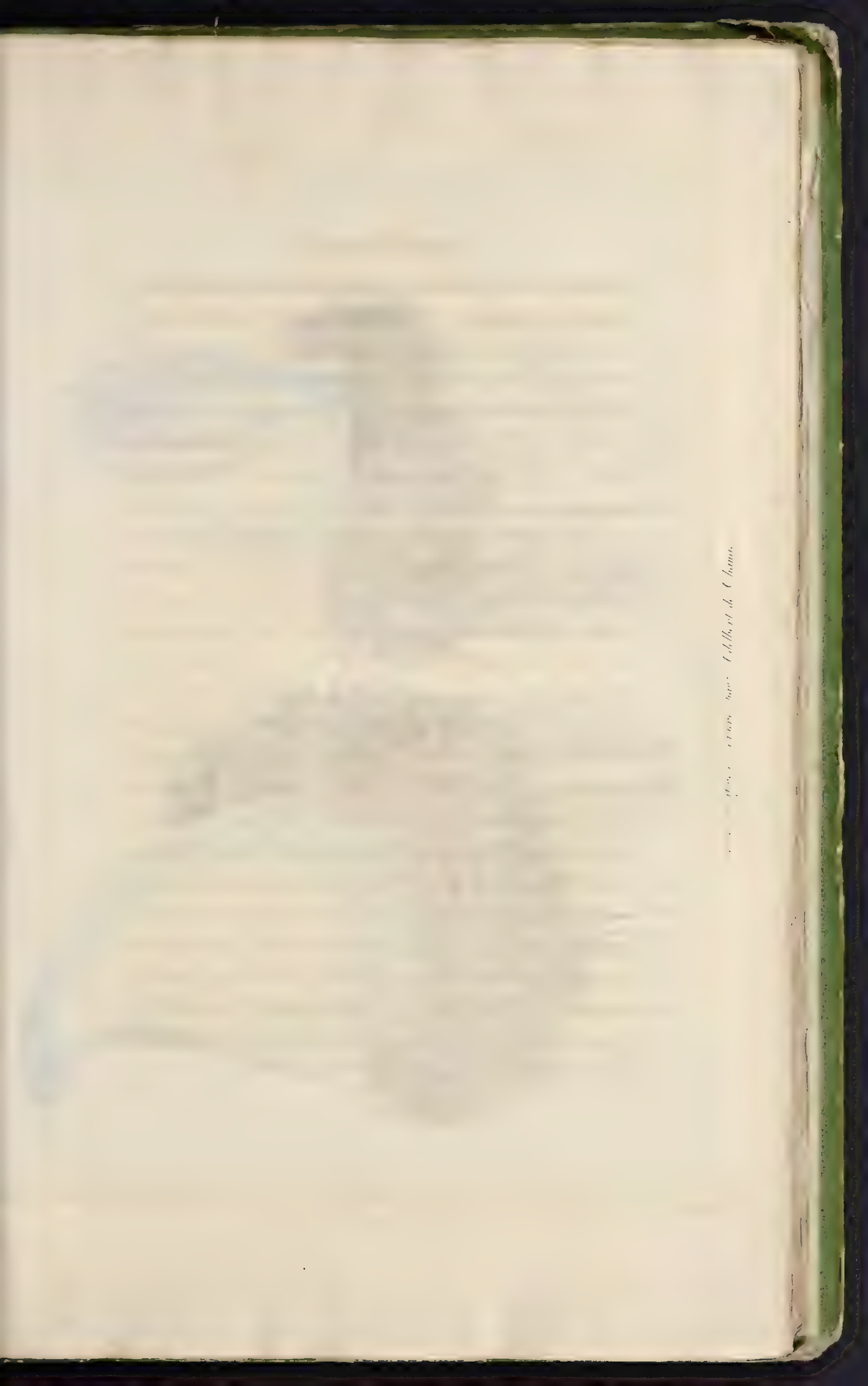
expédition, et dans lesquelles plusieurs hommes très-versés en géographie, reconnaissent les îles Mulgrave des Anglais.

Les îles Aléoutiennes et Saint-Laurent, les Mariannes, les Philippines, le cap de Bonne-Espérance, et l'île Sainte-Hélène ont après cela passé successivement sous les yeux du lecteur qui est ainsi arrivé au terme du voyage. L'auteur en a ensuite repris le commencement, et a offert au lecteur Ténériffe, le Brésil, le Chili, l'île de Pâques, l'île Romanzoff, le détroit de Béhring, le pays des Tchouktchis, enfin la Californie par laquelle il a commencé son récit. Il fait de cette manière le tour du globe. Mais comme il ne lui a pas été possible de savoir d'avance le nombre de feuilles de texte que son ouvrage comporterait, il a fait imprimer séparément les détails relatifs à chaque pays; chacune de ces parties a un titre particulier qui n'indique qu'une seule contrée, quand elle est nouvelle ou peu connue; parce qu'en effet il n'est question que de celle-là; quant aux contrées qui ont déja été décrites plusieurs fois, il y en a plusieurs comprises dans une même section, dont le titre les nomme toutes. Chacune de ces parties a de plus une pagination différente, de sorte que, l'ouvrage

terminé, elles peuvent être rangées suivant les dates du voyage : l'avis au relieur donne sur ce point les renseignements nécessaires.

Louis CHORIS.

Paris, le 1er Mai 1822.





Vers marins

d'après nature par Adelbert de Chamisso.



Fig. 4

Fig. 3

Lithographie par Choris

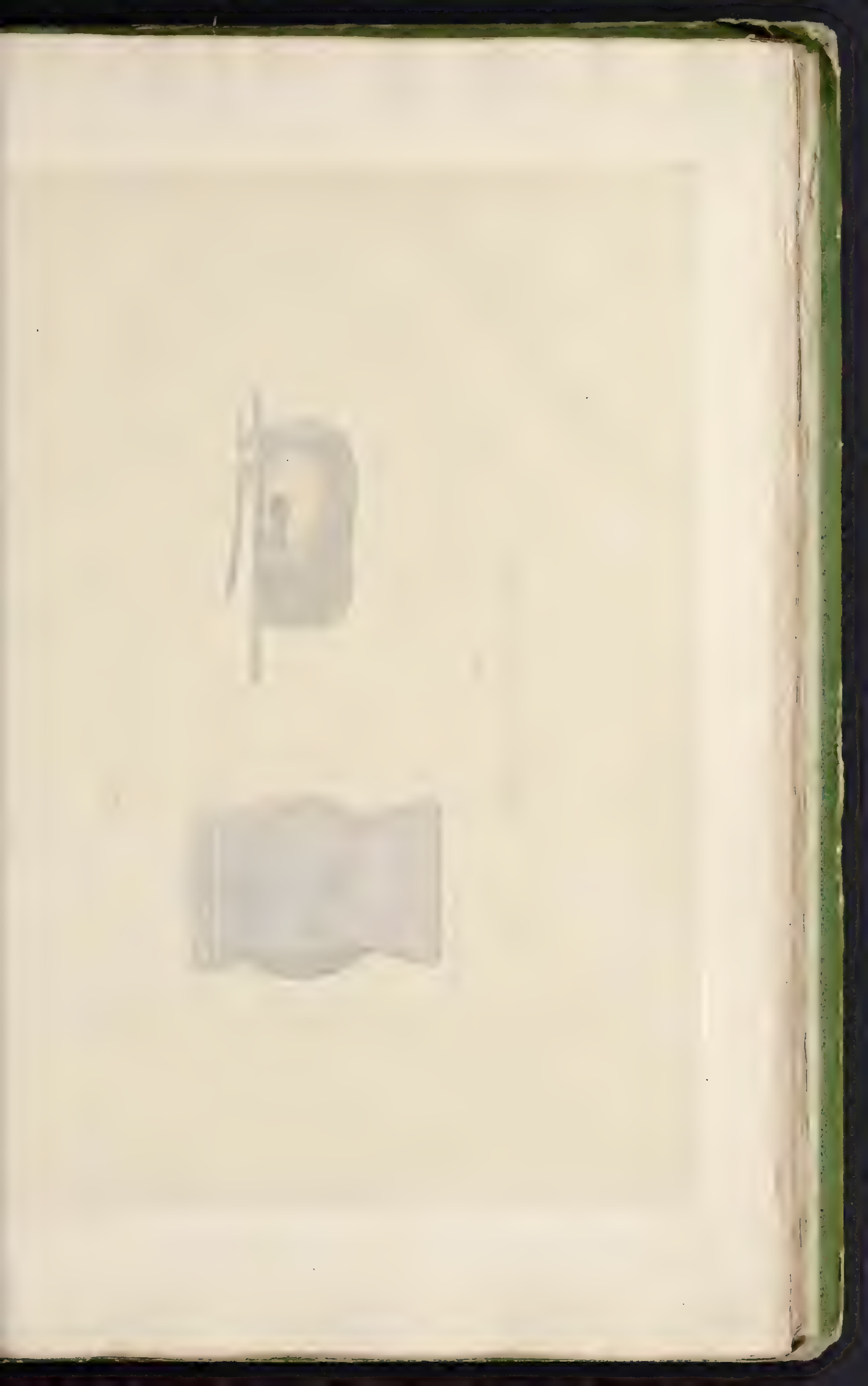
Lith. de Langlume

Vers marins
dessiné d'après nature par A. de Chamisso

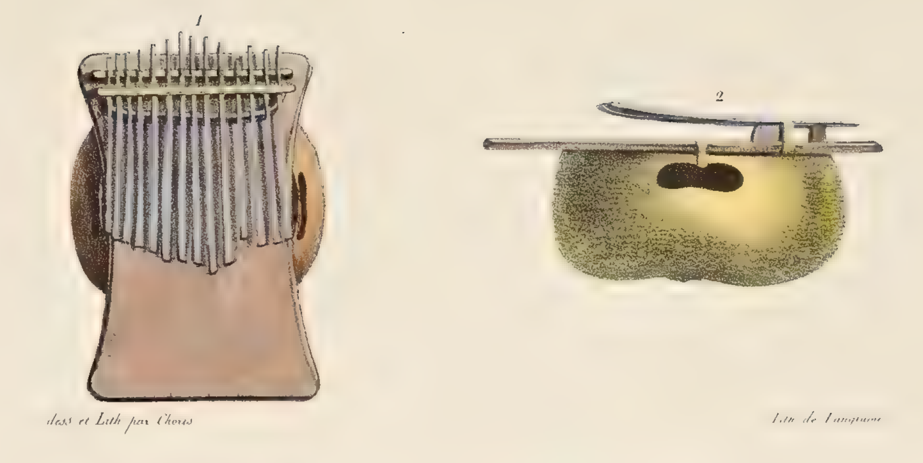




Negres de la côte Mosambique



V



dess et Lith par Choris

Lith de Langlumé

Instrument de musique des Negres.





Coquier du Brésil (Cocos Romanzoffiana Cham.)

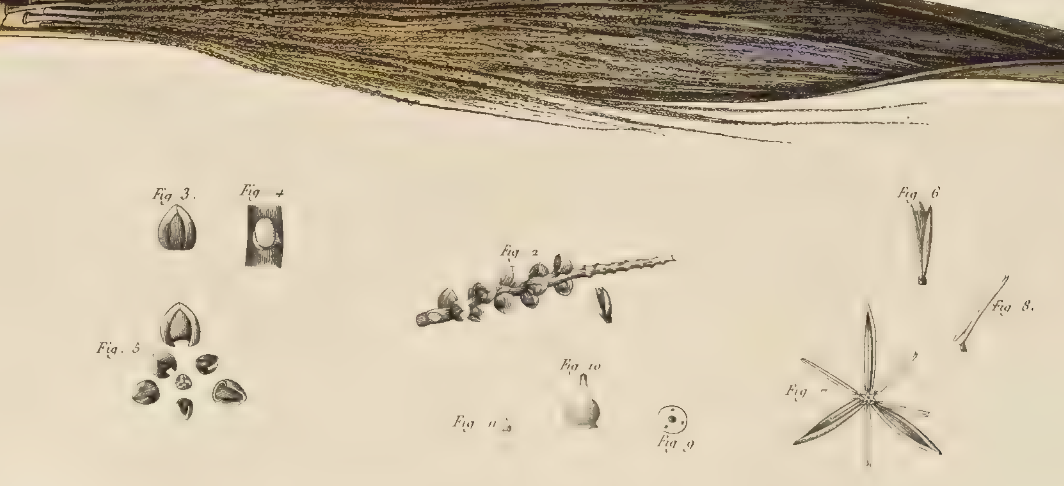


Fig 1 la Spate du Coquero de Brésil
2 Fleurs grandeur naturelle
3 4 5 Fleurs Femelles grossies
6 7 Fleurs mâles grossies

Fig 8 Etamine
9 un ovaire grandeur naturelle
10 le même grossi
11 le même coupé transversalement

Dessiné d'après nature par M.r Ad.bert de Chamisso.

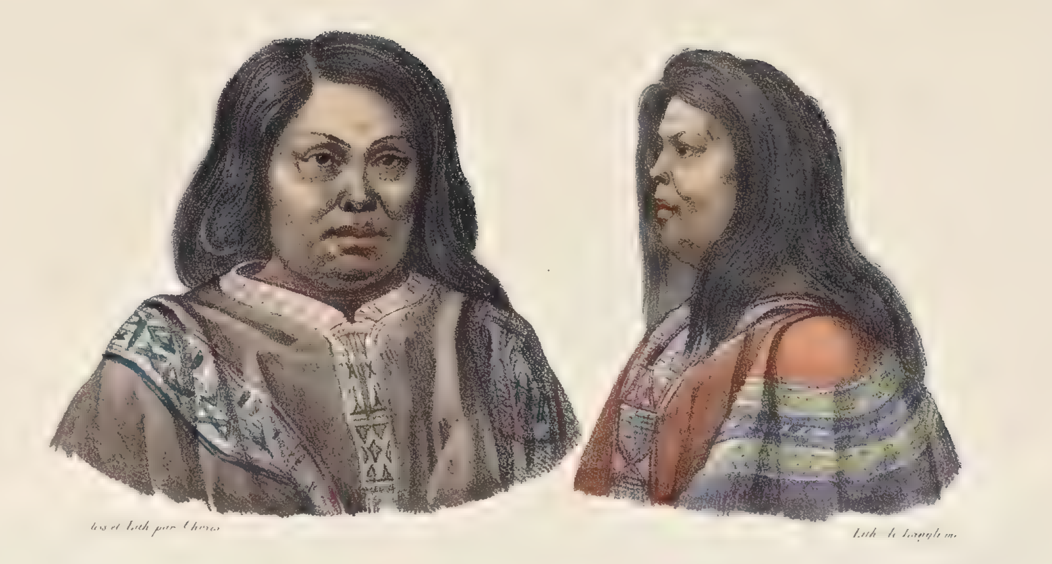




Lith de Langlumé

Fucus antartique esp: nouv.
dessiné d'après nature par A. de Chamisso





Des. et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Araucanos indigenes de Chili.





dess et Lith par Choris

Habillement du peuple du Chili.



X

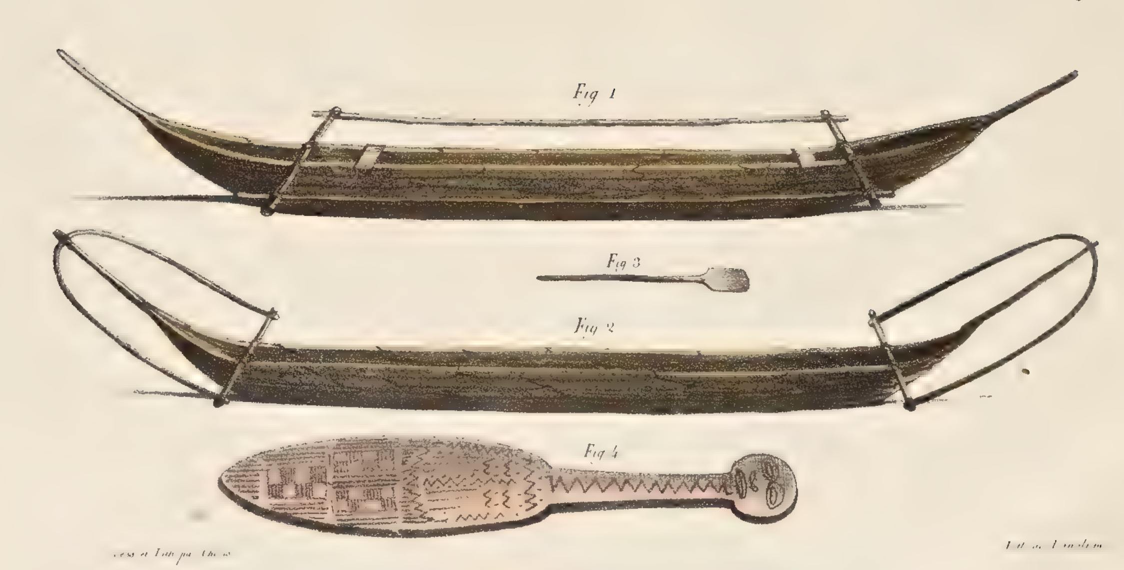


Fig 1 et Fig 2 Bateaux à rames, Fig 3 une rame, Fig 4 une massue de l'île de Pasques.



Dess. et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Habitans de l'île de Pâques.



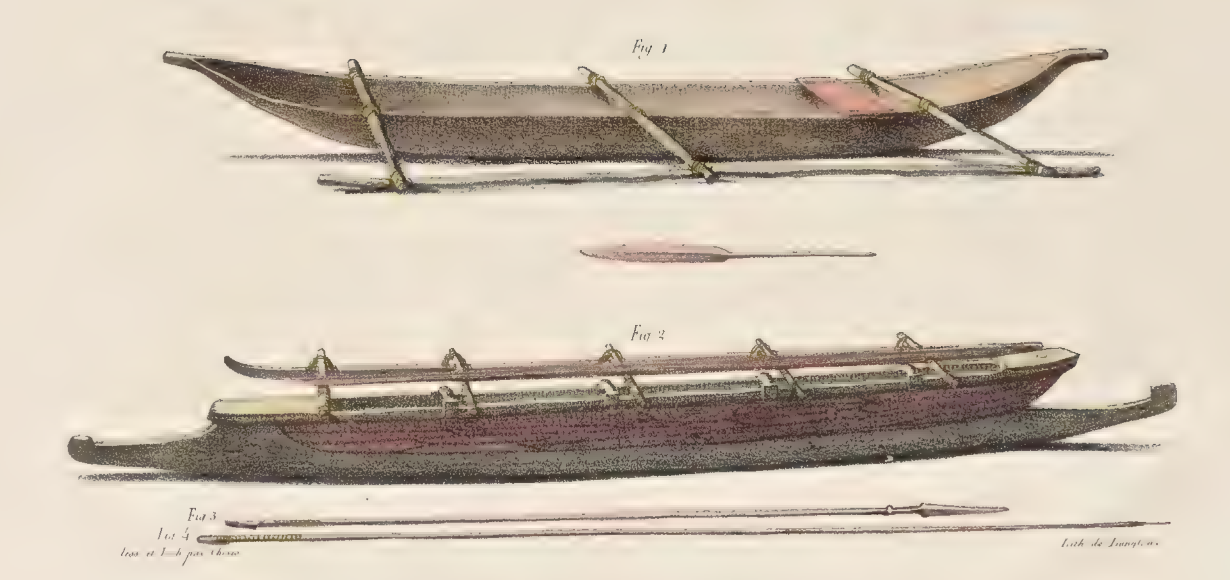


Fig. 1 bateau à rame de l'Ile Romanzoff
Fig 2. Bateau à rame, Fig 3 et 4. armes des habitans des îles de lady Penrhyne.

TRAVERSÉE

DE CRONSTADT AU CHILI.

Le 17 (29) juillet 1815 le Navire le *Rurick* étant prêt à mettre à la voile, le comte Rumanzoff vint à bord, et, après avoir tout examiné, nous dit adieu et nous souhaita un bon voyage. Le 18 on leva l'ancre et on partit.

Le 28 (9 août) on arriva sur la rade de Copenhague, où M. Chamisso et M. Wormskiold s'embarquèrent. Le 7 (19) août on sortit du Kattegat; le 26 septembre on mouilla devant Plymouth, et le 18 (30) octobre on quitta l'Europe.

Après avoir aperçu, en passant, les Salvages, rochers situés entre Madère et les Canaries, on vit, le 15 (27) octobre, le majestueux pic de Teyde qui était encore à 80 milles de distance: le lendemain on laissa tomber l'ancre devant Santa-Cruz; on embarqua du vin et des rafraichissements, et le 20 (1 novembre) on remit à la voile. Ce ne fut que le 22 que l'on perdit le pic de vue. Le 28 on eut connaissance des îles de Brava et del Fuego, qui font partie de l'archipel du Cap-vert.

On parla, le 8 (20 novembre), au *Bombay*, vaisseau de la compagnie anglaise des Indes, qui dans sa traversée de Bombay à

Sous ce climat équatorial la terre est, comme on le sait, cultivée par des nègres. Au Brésil leur condition est moins malheureuse chez les propriétaires pauvres que chez les riches. Ils ne travaillent pas le dimanche. Pendant les fêtes de Noël on les laisse jouir d'une liberté presque illimitée. Ils se rassemblent en troupes de dix à vingt; leurs maîtres les habillent en soie avec des ornements bizarres qui consistent en plumes, en rubans et en petits miroirs. Chaque troupe a un chef qui est armé d'une épée; les autres ont des cimbales, des flûtes, des tambours, des morceaux de bambous tailladés de coches transversales; on passe dessus un bâton avec beaucoup de vîtesse, et l'on produit ainsi une sorte de son rauque. Cette espèce d'instrument se retrouve aux îles Sandwich et à Taïti.

Ces troupes vont d'une maison à l'autre en dansant; et plus les trois jours s'approchent de leur terme, plus ils mettent d'emportement dans leurs plaisirs; ils semblent qu'ils veulent remplir le temps par des excès de tous les genres.

Les nègres aiment la danse, ils prennent ce divertissement le soir. Un nègre et une négresse dansent seuls, souvent au son d'un instrument nommé *Carimba* par les Portugais, et *Bansa* par les nègres (pl. IV, fig. 1): il est représenté de face. C'est une planchette, longue d'un pied, à l'extrémité de laquelle des baguettes de fer aplaties sont fixées les unes à côté des autres sur un petit chevalet de fer ou de bois qui les soutient: la planche est attachée à une moitié de calebasse. Des trous pratiqués de chaque côté dans celle-ci, servent pour la tenir, et pour lui faire rendre un son. On presse le bout des baguettes de fer avec le pouce, et il en résulte une sorte de son plaintif. L'homme qui joue de cet instrument s'en sert pour accompagner un chant qui fait fréquemment verser des larmes aux nègres, de sorte que l'on voit les danseurs chanter et pleurer à-la-fois. (Planche IV, fig. 2, le même instrument vu de profil.)

Parmi les arbres les plus communs de l'île Sainte-Catherine on remarque le Coqueiro (pl. V et VI). Ce palmier est peut-être le même que le *Cocos Chilensis* de Molina.

Une particularité commune au coqueiro et au cocotier du Chili, c'est que le premier, sur la côte orientale, comme le second sur la côte occidentale de l'Amérique, croissent au-delà du tropique. De plus, les représentations grossières du palmier que l'on voit dans les églises de la Conception au Chili peuvent convenir au coqueiro, et les Espagnols du Chili ayant vu mon dessin de ce palmier, le reconnurent pour celui de San-Yago. Nous avons donc pu supposer que c'était le même arbre.

Cependant comme nous n'avions pas la possibilité de résoudre le doute, nous avons préféré de faire une nouvelle espèce de coqueiro, et de la dédier à l'illustre personnage auquel notre expédition doit son existence:

Pl. V et VI.

COQUEIRO DE BRÉSIL.

(Cocos Romanzoffiana, Cham.)

Flos ♀ gemmæformis, clausus. Calix auct. flore caso persistens, foveolam spadicis marginans, 2-sepalus; sepala coriacea, brevia, interiùs paulo majus, acutum. Cor. auct. sepala 6, semicalytræformia, arcte imbricata, coriacea, sublignosa. Germen pyramidale, obsolete triquetrum. Stigmata tria, sessilia (stigma trilobum Juss.). Drupa fibrosa, succo insipido, eduli tamen, monopyrena, magnitudine juglandis vel major (mihi deest).

Flos ♂ Calix auct. sepala exteriora 3, minima, dentiformia, acuta. Corol. auct. sepala interiora 3, lanceolata, concava, val-

vata, coriacea. Stamina 6. Filamenta brevia. Antheræ adnatæ, introrsæ, lineares, biloculares.

Le Spadix représenté dans la planche avait six pieds de longueur. Il fut coupé avant son développement, et s'ouvrit de lui-même en séchant. Ses fruits étaient tombés.

Note de M. Kunth, sur le Coqueiro de Sainte-Catherine.

« Le Coqueiro de Sainte-Catherine appartient probablement au genre Cocos, mais pour en avoir toute la certitude, il faudrait que ce palmier fût mieux connu. La description que M. de Chamisso a pu donner, surtout celle du fruit est trop incomplète. La noix a-t-elle les trois trous que l'on rencontre dans les cocos ordinaires? S'ils existent, qu'elle est leur situation? L'embryon est-il basilaire, latéral ou terminal? Comment les fleurs mâles et femelles sont-elles distribuées? Y a-t-il des individus mâles et femelles, ou les deux sexes sont-ils réunis sur le même palmier? et alors le palmier porte-t-il des spadices mâles et femelles ou un même spadice présente-t-il les deux sortes de fleurs? Ce dernier cas me paraît le plus probable, parce qu'il a lieu dans le genre Cocos auquel M. de Chamisso lui-même rapporte le Coqueiro du Brésil. Dans un ovaire, que j'ai analysé, j'ai trouvé au centre un grand creux et vers la périphérie trois cavités à égales distances, qui me paroissent être autant de loges, mais dans lesquelles je n'ai pas pu voir des ovules.

« Le Coqueiro a beaucoup de ressemblance avec le Cocos nucifera de Linné et le Cocos butyracea du supplément. Mais il en diffère principalement par la petitesse de son fruit et par la structure de ses fleurs mâles. Les trois divisions intérieures du calice (corolle de Linné) sont plus étroites que dans le cocotier ordinaire et plus larges que dans le Cocos butyracea.

« Le Cocos chilensis de Molina est un palmier très-imparfaitement connu. S'il est le même que notre Jubæa spectabilis (Nov. Gen. et Spec. plant. æquin. tom. 1. p. 308), comme j'aime à le croire, il ne peut point être confondu avec le Coqueiro de Ste. Catherine. Le témoignage des habitants du Chili, qui ont reconnu le Coqueiro pour leur palmier, ne me parait mériter aucune attention, quand il s'agit d'une famille de plantes où les genres et les espèces se distinguent souvent par des caractères très-difficiles à saisir, même pour un botaniste habile.

« Je regarde par conséquent le Coqueiro comme une nouvelle espèce; et le nom de Cocos Romanzoffiana, proposé par M. de Chamisso, me parait propre à rappeler le protecteur de l'intéressante expédition de M. de Kotzebue. »

Nous vîmes presque continuellement, surtout aux environs des îles Falkland et depuis la Terre-de-Feu jusqu'au cap de la Victoire, flotter à la surface de l'eau une espèce de Goëmon que M. de Chamisso a dessiné, et dont, avec son agrément, je donne la figure.

Le 7 (19) janvier 1816, on eut connaissance de la Terre-de-Feu. Le 31 (11) février, on laissa tomber l'ancre devant le village de Talcaguano dans la baie de la Conception. Ainsi nous n'avons mis que quarante-cinq jours à venir de Ste. Catherine au Chili, en doublant le cap Horn, traversée extraordinairement courte.

Pl. VII.

ALGÆ.

Fucus antarcticus. N. Sp.

Radix *discoidea, petram incrustans.* Stipes (*vel singulus, vel duo ex eadem radice*) *teres, crassus, semipedalis, peripheria quinquepol-*

licari; in frondem (laminam?) *abiens subrotundo-flabelliformem, complanatam, crassitie digiti, enervem, mox digitatam.* Laciniæ *numerosæ erectæ, (primariæ* 8-10 *), infernè compressæ, pluries inordinate divisæ et ramiferæ, axillis rotundatis, supernè simplicissimæ, flagelliformes, teretes, crassitie digiti, longitudine inæquales, longissimæ, altitudinem orgyalem sesquiorgyalemve attingentes, apice obtusæ.* Fructificatio *ignota.* Substantia *cellulosa.* Color *olivaceus.*

Alga *dubiæ affinitatis, et forsitan, fructificatione recognita, sui generis, a* Laminariis Lamx. Ag. Lyngb. *substantia cellulosa abhorrens, alioquin* Laminariæ digitatæ *subsimilis.*

Habitat *una cum* Fuco pyrifero Lin. et auct. (Fucus gigantinus Peron, Jt. macrocystis pyrifera Ag.) *in mari promontorium Hornii alluente, nec non ad littora Regni Chilensis circa Talcaguano, quo loco ab incolis pauperioribus comeditur.*

ALGUES.

Fucus antarctique. Esp. Nouv.

Par A. de Chamisso.

La racine de cette algue est un disque calleux qui adhère fortement au rocher. Sa tige cylindrique et épaisse a environ six pouces de hauteur sur cinq de circonférence. La même racine en produit quelquefois deux. La tige s'évase et se comprime à son sommet en un éventail sans nervure, lequel a à peu près l'épaisseur du doigt et se divise bientôt en huit ou dix lanières également comprimées, dont chacune se subdivise et se ramifie irrégulièrement dans la partie inférieure. Les sinus des divisions sont arrondis. Les lanières sont parallèles, cylindriques et simples dans leur partie supérieure, où elles sont à peu près de l'épaisseur du doigt. Leur longueur est inégale mais considérable et donne à la

plante d'une toise à une toise et demie de hauteur. Leurs sommets sont arrondis. La fructification de cette plante est inconnue, sa substance offre une texture cellulaire, sa couleur est vert d'olive.

La place que cette algue doit occuper dans le système est douteuse et peut-être en faudra-t-il former un genre particulier quand sa fructification sera connue. La texture cellulaire de sa substance semble l'éloigner du genre LAMINARIA *Lamx. Ag. Lyngb.* quoique d'ailleurs elle ressemble par son port à la LAMINARIA *digitata.* (ULVE *digitée Dec. fl. franç.*)

On la trouve conjointement avec le FUCUS *pyriferus Lin.* (FUCUS *gigantinus Peron. voy.* MACROCYSTIS *pyrifera Ag.*) dans la mer qui baigne le cap Horn et sur la côte du Chili aux environs de Talcaguano, où elle sert de nourriture à la classe indigente du peuple.

Dr. ADELBERT DE CHAMISSO.

Les Espagnols nous firent un très-bon accueil; ce ne furent que bals, festins, et réjouissances: ils étaient enchantés de voir flotter, pour la première fois, le pavillon russe dans leur port.

Le 25 février (9 mars) nous dîmes adieu au Chili, qui mérite réellement l'épithète de pays délicieux.

Le 27 février (10 mars) nous étions déja éloignés de cent milles de la côte, lorsque l'agitation de la mer nous fit connaître qu'un tremblement de terre avait lieu.

ILE DE PAQUES

OU VAIHIOU,

ET ILE RUMANZOFF.

Le 16 (28) mars de bon matin nous eûmes connaissance de l'île de Pâques ou Vaïhiou. On voyait sur la côte septentrionale des espaces, qui avaient l'air d'être couverts d'arbres, mais ce n'étaient probablement que des bananiers. Bientôt on aperçut, à l'aide des lunettes d'approche, les monuments dont Cook et la Peyrouse ont parlé; ensuite on découvrit de la fumée dans plusieurs endroits. Nous marchions lentement, de sorte que nous n'atteignîmes qu'à midi la baie de Cook.

Deux Pirogues chétives, pourvues de balanciers, et portant chacune deux hommes, s'avancèrent vers nous. Les hommes nous faisaient des signes et poussaient de grands cris en montrant la terre, et tenant des filets de pêche à la main. Malgré toutes nos invitations, ils refusèrent de s'approcher, et bientôt rebroussèrent chemin.

On envoya aussitôt un canot pour sonder la baie et trouver un mouillage. Les insulaires étaient rassemblés en foule sur le

rivage. Un grand nombre se jetèrent à la nage, et apportèrent des bananes, des ignames, des cannes à sucre, qu'ils échangèrent contre du fer; ils ne faisaient pas grand cas des bagatelles qu'on leur offrait. Un insulaire, après avoir reçu des ciseaux qui étaient le prix des bananes qu'il tenait à la main, se mit à fuir sans avoir livré sa denrée. On l'appela inutilement. Ses camarades, qui entouraient le canot, semblaient se moquer de nos gens, de sorte que l'officier qui commandait l'embarcation fut enfin obligé de tirer à plomb sur le fuyard. Celui-ci jeta les fruits et se hâta de gagner la terre, ses camarades le suivirent.

L'aspect de l'île était assez aride; toutefois elle nous parut moins misérable qu'à Cook et à la Peyrouse. Toutes les pentes des hauteurs étaient partagées en champs plantés de différents végétaux, dont les nuances variées produisaient un effet très-agréable; sans doute ils doivent aux bienfaits de l'expédition française commandée par la Peyrouse plusieurs plantes utiles qu'ils cultivent aujourd'hui. On apercevait de tous côtés des hommes qui couraient au rivage; la plupart étaient nuds; il y en avait cependant quelques-uns qui portaient des espèces de manteaux jaunes et blancs de différentes dimensions.

Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, deux canots montés par vingt-deux hommes bien armés, se dirigèrent vers la terre. Nous nous en approchions, lorsque les insulaires se mirent à nous jeter des pierres; les uns criaient, les autres nous faisaient des gestes menaçants. Le rivage était couvert au moins de six cents hommes qui avaient l'air de vouloir s'opposer à notre débarquement. On tira quelques coups de fusil à poudre; alors on en vit un grand nombre se réfugier derrière les rochers; le bruit passé, quand ils reconnurent n'avoir point de mal, ils sortirent de leur cachette, en riant et en se moquant de nous.

On ne pouvait pas raisonnablement se venger des plaisante-

ries de ces grands enfants; mais comme on avait le plus grand désir de communiquer avec eux, il fallut, puisqu'ils refusaient de nous laisser aller chez eux, tâcher de les attirer à nous. On leur montra donc des outils de fer. Les plus hardis se jetèrent à l'eau, nous apportèrent des fruits; cependant ils ne cessaient pas de montrer de la crainte. Enfin, quand ils virent qu'on leur payait bien leurs fruits, ils échangèrent contre notre fer des filets et un petit poulet. Leur provision épuisée, ils retournèrent à terre. Nous leur fîmes signe de s'éloigner du rivage. Ils nous comprirent très-bien, et nous débarquâmes. Toutefois comme il était évident que ce peuple n'avait pas de bonnes dispositions pour nous, nous restâmes à peine cinq minutes à terre. D'ailleurs, le ressac était très-fort et nos canots auraient couru des dangers.

Nous ne vîmes pas sur le rivage de la baie les statues dont parlent les voyageurs qui nous ont précédés dans cette île; et à l'exception d'un bâtiment haut de sept pieds, construit en petites pierres et dans lequel on pouvait entrer en rampant par une ouverture pratiquée sur le côté, nous n'aperçûmes rien de remarquable, et rien ne nous indiqua que ce fût une habitation humaine. A droite du lieu du débarquement et à deux cents pas environ du bord de la mer, s'élevaient un grand nombre de piliers hauts de trois à quatre pieds, construits d'une seule pierre, et surmontés d'une dalle de couleur blanche.

Parmi la foule des insulaires qui avaient couvert le rivage et dont le nombre s'élevait à peu près à neuf cents, nous ne distinguâmes que deux femmes. Un seul homme avait une massue en forme de spatule et ornée de ciselures. Pl. X, fig. 4.

Il était inutile de s'obstiner à visiter cette île malgré la volonté des habitants; en conséquence on fit voile au coucher du soleil.

Le 5 (17) avril, on vit une petite île, passe de corail, que l'on

prit d'abord pour l'île des Chiens de Lemaire et Schouten; mais la latitude que ces navigateurs lui donnent diffèrant de 20' de la nôtre, on eut des doutes sur leur identité : en conséquence on la nomma Sumnitelny ostroff (île Douteuse). Elle est bien boisée; cependant elle parut dépourvue de palmiers. Elle est située par 14° 50' de latitude, sud et 138° 44' de longitude ouest.

Le 8 (20) une autre île, très-semblable à la Douteuse, s'offrit à nos regards : elle était aussi basse, aussi grande, et mieux boisée; les cocotiers surtout y étaient très-nombreux. Le soir un canot fut mis à la mer pour chercher sous le vent de l'île un lieu de débarquement. Nous n'avions pu en trouver à l'île Sumnitelny, à cause de la violence du ressac tout le long du rivage.

Nous ne fûmes pas beaucoup plus heureux à celle-ci. A la vérité, le ressac avait très-peu de force sous le vent; mais le canot ne put s'approcher de la côte qui était bordée de rochers de corail, dont quelques-uns s'avançaient très-loin. Un matelot atteignit l'île àl a nage, cueillit plusieurs cocos, et trouva des sentiers qui annonçaient que l'île était fréquentée par des hommes. Il eut beau, à son retour à bord du bâtiment, représenter les difficultés et même l'impossibilité du débarquement, notre curiosité de voir l'intérieur était excitée à un point incroyable, surtout parce que nous étions sûrs que cette île était une nouvelle découverte. On prit donc le parti d'aller à terre; on construisit à cet effet un radeau, et le lendemain matin les canots s'étant approchés jusqu'à une distance de cent cinquante pieds de l'île, y laissèrent tomber l'ancre. Deux matelots robustes se jetèrent à la nage, tenant deux bouts de corde dont une extrémité était attachée aux canots et l'autre au radeau, de sorte qu'on pouvait les faire aisément aller des canots à terre, et de l'île aux canots. Nous débarquâmes de cette manière l'un après l'autre, sans courir aucun danger; mais nous fûmes si complète-

ment mouillés par les vagues qui brisaient sur le rivage, que nous ne pûmes faire usage de nos armes, car nos cartouches étaient toutes trempées.

Nous parcourûmes dans toutes les directions l'île, dont la longueur est à peu près d'un mille trois quarts. Partout nous rencontrions des sentiers, des écales de cocos, des endroits où l'on avait fait du feu, enfin deux vieilles cabanes qui tombaient en ruines et une mauvaise pirogue creusée dans un tronc d'arbre. Malgré tous ces indices du séjour des hommes, rien ne montrait que l'île eût été visitée depuis peu.

Le rivage est bas, et consiste en débris de corail et de madrépores; l'île entière en est formée; une couche de terre végétale, profonde d'un pied, recouvre ce roc dans l'intérieur. On trouva des réservoirs dans lesquels l'eau se conservait très-bien. Les arbres les plus communs étaient le baquois et le cocotier. Nous embarquâmes beaucoup de cocos le soir en quittant cette île, à laquelle nous donnâmes, à juste titre, le nom de l'homme généreux qui avait entrepris notre expédition à ses frais. Puisse le nom d'*île Rumanzoff*, que portera cette terre, être un témoignage durable de notre reconnaissance. Elle est située par 14° 57' de latitude sud et 144° 28' de longitude ouest.

Une autre île basse, bien boisée, mais sans cocotiers, fut vue le 10 (22) avril, et nommée île Spiridoff. Elle est située par 14° 40' de latitude sud et 144° 58' de longitude ouest.

Le 11) (23 avril, on découvrit une longue chaîne d'îlots liés entre eux par des récifs; on n'y voyait pas de palmiers; elle fut nommée *Tzep Rurika* (*Chaîne du Rurick*); le milieu se trouve par 15° 22' de latitude sud et 146° 40' de longitude ouest.

Le 18 (30) avril, on aperçut de nouveau une terre plate avec beaucoup de cocotiers; c'étaient les îles de Lady Penrhyn, ainsi nommées par un navire qui les vit le premier en allant de la

Nouvelle-Hollande à la Chine en 1788; mais il ne s'en approcha pas. Ces îles sont par 9° 1' de latitude sud et 157° 34' de longitude ouest.

Au coucher du soleil, on aperçut des hommes sur une pointe sablonneuse de la côte septentrionale du groupe. Le lendemain on l'approcha; et bientôt quatorze pirogues dans chacune desquelles on compta de six à treize hommes, s'avancèrent vers nous en ramant. Ils étaient entièrement nus, à l'exception d'une feuille faite de bourre de coco qui leur couvrait les parties naturelles, et qui était attachée autour du corps par un cordon.

Le plus vieux de chaque pirogue, qui paraissait en être le chef, sembla nous adresser un long discours, en levant en l'air les mains dans lesquelles il tenait une branche de cocotier qu'il agitait comme s'il eût voulu nous montrer qu'il ne s'y trouvait pas d'armes. Ces Indiens avaient une feuille de palmier nouée autour du cou, apparemment en signe de paix: cependant chaque pirogue était pourvue de piques et de lances très-longues (Pl. XII). Ces pirogues, construites avec plusieurs morceaux de bois cousus ensemble, avaient des balanciers.

Ces Indiens étaient d'une couleur brune-claire: l'ancien de chaque pirogue avait beaucoup plus d'embonpoint que ses compagnons, il était gros et gras; quelques-uns d'eux avaient l'ongle de chaque pouce presque aussi long que ce doigt.

Enfin, ils accostèrent notre bâtiment, et les échanges commencèrent; ils nous donnèrent des cocos pour du fer, surtout des clous; ils vendirent aussi des hameçons de nacre de perle, absolument semblables à ceux des îles Sandwich. Ils finirent même par se défaire de leurs armes, quand ils n'eurent plus autre chose à troquer contre le métal qui faisait l'objet de leurs désirs. Nos invitations pour qu'ils vinssent à bord furent infructueuses.

Plusieurs de ces Indiens commencèrent à arracher tout le

fer du canot amarré à l'arrière du bâtiment; ils s'étaient même emparés de la gaffe. On leur cria de cesser, en se servant du mot *tabou*, pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient toucher à rien : l'inutilité de cette remontrance força de leur tirer deux coups de fusil à poudre; aussitôt ils se précipitèrent tous dans l'eau, et jetèrent ce qu'ils avaient pris; revenus de leur frayeur, quand ils virent qu'ils n'avaient pas de mal, ils ne voulaient plus nous remettre les objets pour lesquels ils avaient déja reçu ce que nous leur donnions.

Le ressac était si fort sur le rivage, le temps si variable, et les raffales se faisaient sentir si souvent, que nous renonçâmes au projet de descendre à terre; on s'en éloigna; plusieurs pirogues nous suivirent pendant long-temps, et finalement, ne pouvant nous rejoindre, retournèrent vers l'île. La pluie ayant commencé à tomber, plusieurs insulaires se couvrirent les épaules de petits manteaux de feuilles de cocotier tressées, et qui étaient si courts qu'ils descendaient à peine jusqu'au milieu du dos.

Ces Indiens n'étaient pas tatoués; quelques-uns avaient pourtant la poitrine et les bras tailladés avec régularité, en lignes parallèles; d'autres avaient la tête ornée de plumes de frégates; les cheveux coupés très-courts, la barbe assez forte.

Le 9 (21 mai) on découvrit un groupe d'îles basses jointes l'une à l'autre, comme une chaîne, par un récif de corail. On observa sur plusieurs de ces îles des cocotiers, et bientôt de la fumée sur l'une d'elles; enfin, sur le rivage des hommes, qui de loin paraissaient tout noirs.

Le lendemain, on s'avança vers la terre, et l'on aperçut deux pirogues à grandes voiles triangulaires, qui naviguaient entre les îles. Bientôt une de ces embarcations se détacha du groupe, passa par dessus le récif, et vogua vers nous. Les insulaires nous montraient la terre en criant, mais sans vouloir venir près de

nous; on alla donc les accoster dans un petit canot. Ils se bornèrent à nous jeter une de leurs nattes en feuilles de baquois tressées, et une grappe de fruits de cette plante, tout en continuant leurs cris et leurs gestes pour nous indiquer la terre. Ils firent voile. Nous voulûmes les suivre à l'aviron; mais ils allaient si vite en serrant le vent, qu'il fallut renoncer au plaisir que nous nous promettions de passer quelques jours dans ces îles, et de faire connaissance avec les habitants dont la conduite était fort amicale. Le peu de temps dont nous pouvions disposer nous commandait de nous diriger au plutôt vers le Kamtchatka.

Ce groupe d'îles, qui reçut le nom de Koutousoff en l'honneur du général d'armée sauveur de la Russie, est situé par 11° 18' 58" de latitude nord et 190° 7' 10" de longitude ouest.

Nous ne l'avions pas encore entièrement perdu de vue, lorsque nous en aperçûmes un autre dénué de cocotiers; où ainsi, que nous l'apprîmes ensuite, il n'y a pas d'eau, et qui est inhabité. On lui donna le nom du général Souvoroff Rimnisky.



I



et Lith par Choris — Lith. de Langlumé

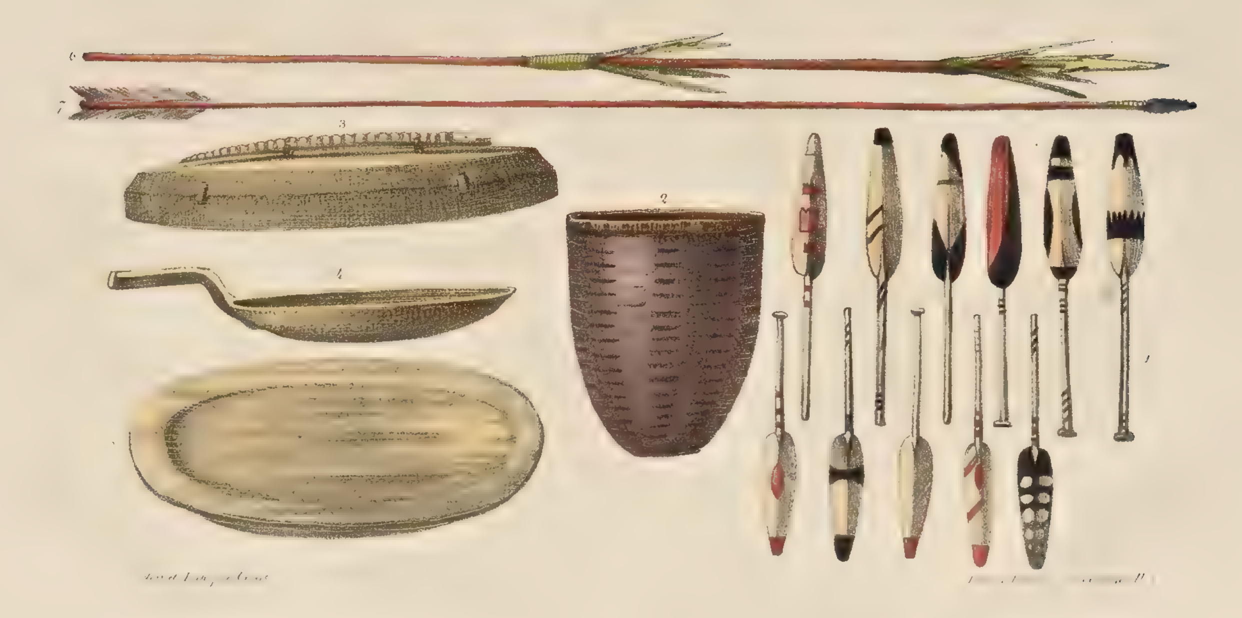
Kamtchadales



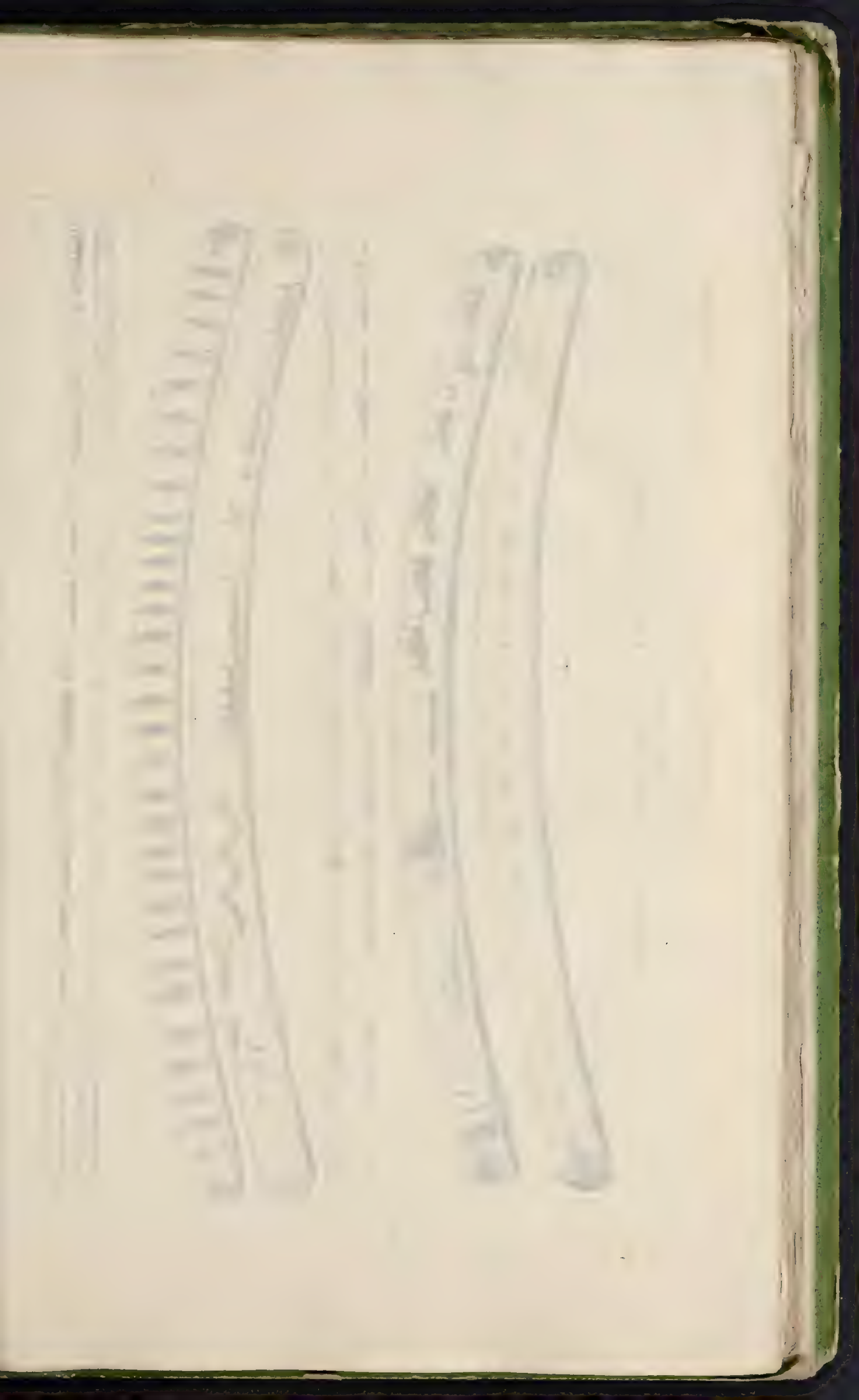


Habitans du Golfe de Kotzebue

III



Ustensiles et armes des habitans du détroit de Torrès

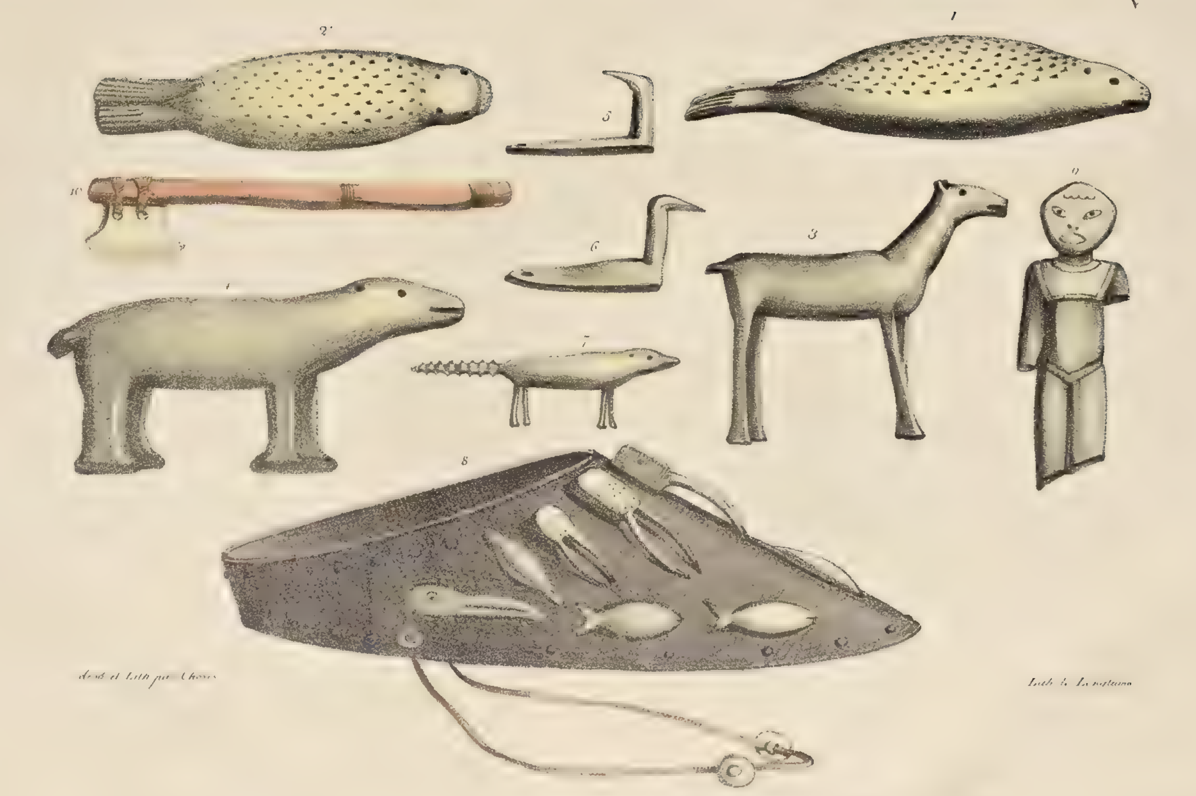


IV



Dessins tracés sur des morceaux de dents de Morse par les Habitans du Golfe de Kotzebue





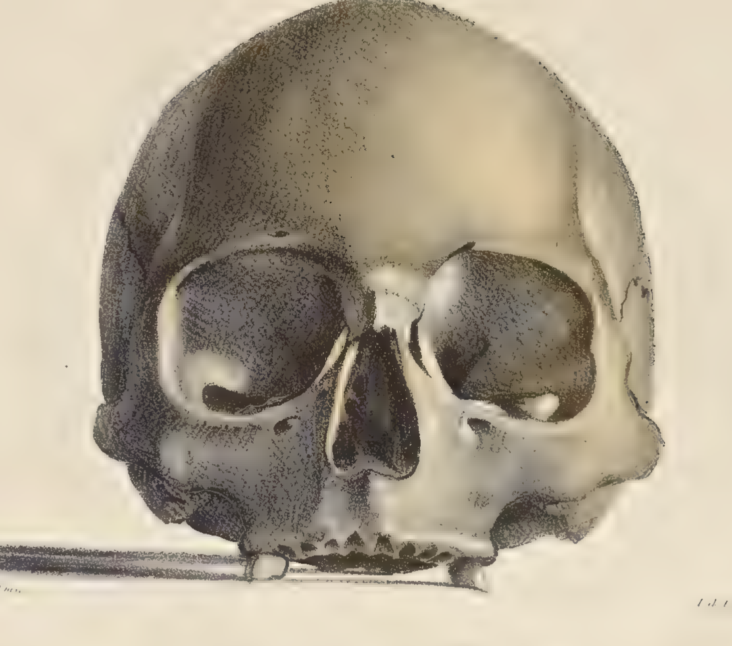
Dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlumé

Objets en dents de Morse sculptés par les habitans du Golfe de Kotzebue
et de la Côte des Tchoutchi

Fig. 1

VI



Crâne de femme trouvé dans le Golfe de Kotzebue
(dans la Collection de M. le Docteur Cole)



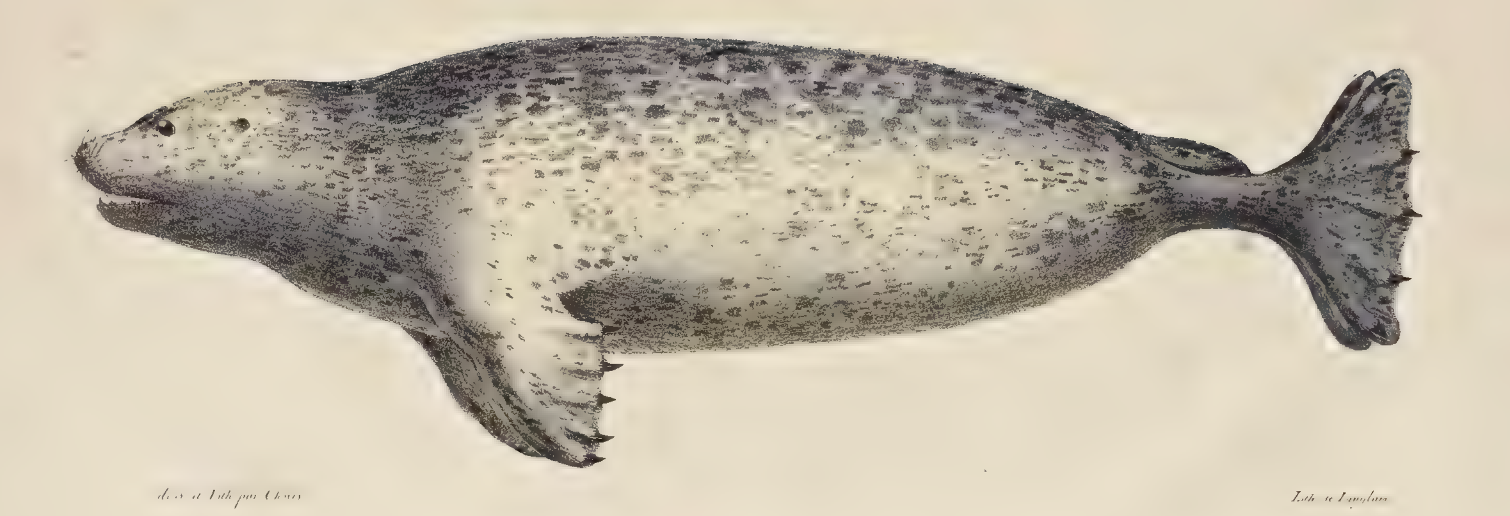
Fig. 2. VII

Des. et Lith. par Choris

Lith. de Langlume

Crâne de Femme trouvé dans le Golfe de Kotzebue.
(dans la collection de M.r le Docteur Gall)





Dess. et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Chien de mer du détroit de Bhering.



dess. et Lith. par Choris

Vue des Glaces dans le Golfe de Kotzebue



X



dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlumé

Tchouktchis et leurs habitations

KAMTCHATKA,

LE GOLFE DE KOTZEBUE

ET LA TERRE DES TCHOUKTCHIS.

Le 5 (17 juin), on vit les hautes montagnes du Kamtchatka; tout était encore couvert de neige; et le 7 (19) on laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul.

En huit jours la neige fut entièrement fondue, et l'aspect du pays changea complètement, car déja les arbres des montagnes poussaient leurs feuilles, et la végétation marchait avec une rapidité qui semblait produite par enchantement; des fleurs de couleurs variées émaillaient la verdure des coteaux. Cette métamorphose subite s'offrit aussi à nos yeux dans le détroit de Behring et dans les îles Aléoutiennes que nous visitâmes ensuite.

M. Wormskiœld et M. Sakharin, notre second lieutenant, restèrent au Kamtchatka; le premier afin d'examiner le pays, l'autre afin de remettre sa santé, qui ne lui permettait pas de suivre l'expédition.

Nous fîmes voile du Kamtchatka le 2 (14) juillet; le 8 (20), nous vîmes l'île de Behring sur laquelle cet intrépide navigateur termina tristement ses jours; et le 14 (26) l'île Saint-Laurent.

Le 15 (27) juillet, on laissa tomber l'ancre à un mille de la côte occidentale de l'île Saint-Laurent. Bientôt un bateau, monté par huit insulaires, s'avança vers nous; ils nous offrirent de la manière la plus amicale des phoques qu'ils avaient tués, et de la chair de baleine; ils nous accompagnèrent lorsque nous allâmes à terre où nous trouvâmes plusieurs cabanes couvertes en cuir. Les habitants nous accueillirent très-affectueusement, et nous présentèrent de l'eau fraîche avec de la glace, et sur une planche des morceaux de chair de baleine coupés très-menus. Ils nous donnèrent volontiers leurs vêtements faits d'intestins de morse et de peaux d'oiseaux, et quelques peaux de renards rouges, et prirent en échange ce que nous leur présentâmes; ils se défirent aussi sans crainte des lances dont ils se servent pour la pêche des morses. Leurs cabanes empestaient par la quantité de chair de baleine, d'intestins séchés et nettoyés et de peaux d'oiseaux. Ils nous régalèrent de chansons qu'ils accompagnèrent d'un tambourin. La mélodie était la même que celle des îles Aléoutiennes, et du pays des Tchouktchis.

Ces insulaires ont creusé sur les coteaux un grand nombre de trous pour conserver la chair de baleine. Le terrain est pierreux et nu; il n'est couvert que de mousse et d'une quantité innombrable de jolies fleurs.

Le rivage était parsemé de crânes de morses. Nous achetâmes des habitants les dents qui les garnissaient, et plusieurs chiens qui pendant l'hiver tirent les traîneaux. Ces bonnes gens étaient d'une malpropreté extrême, et exhalaient une odeur d'huile de baleine vraiment insupportable. Ils nommaient cette partie de leur île Tchibokakgh, le continent d'Asie, Voumen, et celui d'Amérique, ou plutôt la partie orientale de l'île Kilalilakgh.

Le 16 dans la matinée plusieurs insulaires nous accostèrent dans leurs canots; ils demandaient en échange de leurs vêtements du tabac qu'ils nommaient tabakokgh.

Toutes les fois que les bateaux s'approchaient du navire, un insulaire jetait un cri et se levait; aussitôt toutes les embarcations cessaient de ramer, et il adressait un discours au bâtiment. Une fois l'orateur tenait dans les mains un petit chien noir, et, après avoir parlé pendant quelque temps, il tua le chien, le montra au vaisseau, le jeta dans la mer, puis fit le signal aux bateaux de s'approcher. Plusieurs insulaires montèrent à bord; ils nous saluèrent en se passant la main sur le ventre comme s'ils eussent voulu nous dire: «C'est bien bon»; ensuite ils frottèrent leur nez contre le nôtre; enfin, pour comble de politesse, quelques-uns se crachèrent dans les mains, et se les promenèrent sur le visage, puis voulurent nous faire la même cérémonie; c'était la plus grande marque d'amitié qu'ils pouvaient nous donner. Ils nous vendirent beaucoup d'oiseaux de mer tués récemment, et des filets; mais ils n'avaient pas de poissons.

Nous mîmes à la voile: le vent étant très-faible, nous ne pûmes pas faire beaucoup de chemin, ce qui donna la facilité aux habitants de la partie du nord-ouest de l'île de nous joindre. Il paraît que c'est là que se trouve la plus forte population et les cabanes pour l'hiver; car sur la côte de l'ouest nous n'avions vu que celles d'été.

Plusieurs hommes avaient le visage tatoué; d'autres avaient passé des morceaux d'os en guise de parure dans des trous percés à côté de la lèvre inférieure. Cet ornement est commun dans le golfe de Kotzebue, excepté que ce morceau d'os est plus grand et enrichi au milieu d'un bouton de verre bleu.

Le vent ayant fraîchi, nous marchâmes plus vîte; les insulaires nous suivirent à la rame, en nous montrant la terre, et nous invitant à y descendre.

Nous avions une brume épaisse depuis notre départ de l'île Behring: le temps ne s'éclaircit que le 18 (30), lorsque nous

eûmes doublé l'île King et que nous fûmes entrés dans le détroit de Behring.

Nous avions à gauche les îles Gvosdeff et la côte d'Asie qui est très-haute; à droite, la côte d'Amérique, dont les montagnes étaient très-éloignées. Vers le soir on aperçut une terre très-basse dans l'est, et le 19 (31), on mouilla près d'une pointe de terre qui formait une baie à laquelle on donna le nom de notre premier lieutenant, M. Chichmareff, mon ami (1).

En y débarquant, on trouva plusieurs huttes construites en bois, moitié dans la terre, moitié en dehors; on y entre en rampant par un trou qui sert de porte; on y pénètre aussi au moyen d'une échelle, par l'ouverture pratiquée dans la partie supérieure pour donner passage au jour. Tout annonçait que c'étaient des habitations d'hiver.

Un grand nombre de chiens couraient de tous côtés; il y en eut plusieurs qui vinrent au devant de nous en nous flattant, ce qui nous surprit beaucoup, car ordinairement les chiens du Kamtchatka, de l'île Saint-Laurent et des Tchouktchis ne donnent pas aux hommes cette marque d'amitié.

On découvrit au loin, dans la baie, un bateau qui allait à la voile; elle était en cuir; et bientôt deux autres qui se tenaient tranquilles et semblaient nous observer. On les appela inutilement, ils s'éloignèrent. Avant de revenir à bord, nos gens laissèrent à terre des outils de fer, des miroirs et du tabac; mais, chemin faisant, ils virent deux bateaux qui venaient vers eux. Alors un de nos canots regagna le navire, et l'autre attendit les indigènes ; ils s'approchèrent davantage avec beaucoup de hardiesse; ils semblaient avoir des intentions peu amicales. Ils étaient

(1) M. Chichmareff commande aujourd'hui un des deux vaisseaux de l'expédition envoyée par l'empereur de Russie au détroit de Behring, pour faire des découvertes; il est parti de Cronstadt au mois de juillet 1818.

armés de flèches avec des pointes en caillou et en dents de morse, et de longues lances garnies en fer comme celles que les commerçans russes vendent aux Tchouktchis; on leur vit aussi de gros grains de verroterie chinoise bleue et blanche. Notre canot ne se sentant pas assez fort, retourna au vaisseau, accompagné du second bateau des indigènes, marchant avec précaution, et les armes à la main. Ils vinrent le long du bord; ils ne se défaisaient pas volontiers de leurs armes, mais ils échangeaient volontiers leurs vêtements pour du tabac; c'était ce qu'ils aimaient le mieux: ils recherchaient aussi, comme nous l'apprîmes par la suite, des coutelas, nous n'en avions pas; ils ne voulurent pas des couteaux ordinaires. On ne put donc pas leur acheter beaucoup de choses de prix: ils avaient une quantité de belles peaux de renards rouges et noirs, des peaux d'ondatra, de martre, de loutre, de renne. Ils se font d'excellents vêtements avec ces deux dernières: quant aux autres, ils n'en font pas usage pour eux-mêmes; ce sont des marchandises dont ils sont abondamment pourvus et dont ils connaissent bien la valeur; il est probable qu'ils les vendent à des peuplades américaines qui habitent au sud, et dont ils reçoivent les verroteries de Chine. Les Tchouktchis nous apprirent que souvent les habitants de la côte d'Amérique, sur le détroit de Behring vont commercer jusqu'à la Kolyma.

Le 20 juillet (1 août), on laissa tomber l'ancre à quatre milles à peu près de la côte. On était alors par 66° 37' de latitude nord et 164° 42' de longitude occidentale. A la distance où nous étions de terre, on ne trouvait guère que quatre brasses, et même quelquefois que trois brasses et demie de profondeur, le long de la côte d'Amérique, tandis qu'au contraire, le long de la côte d'Asie qui est escarpée et rocailleuse, la profondeur tout près du rivage est fréquemment de plus de dix-huit brasses. La

côte d'Amérique est basse et sablonneuse : ce n'est qu'à une distance de quinze à vingt milles dans l'est que l'on découvre des montagnes assez hautes et couvertes de neige.

Le sol était émaillé de fleurs de couleurs variées, dans tous les endroits où la neige venait de fondre; dans ceux où elle était encore ferme, nous trouvâmes de l'eau fraîche et excellente. Les espaces entre les collines étaient couverts de neige.

Bientôt un grand nombre de bateaux sortirent de derrière un cap dans le nord. Deux vinrent à nous; une vingtaine d'Indiens débarquèrent, et s'assirent en cercle sur le rivage; les autres restèrent dans leurs bateaux qui étaient remplis d'armes. Ces Indiens montraient de la méfiance et en même temps une certaine conscience de leurs forces. Indépendamment des armes qui étaient dans les bateaux et dont ils pouvaient se munir en un clin d'œil, chacun avait à son côté un ou même deux couteaux. Tranquillement assis, ils ne disaient pas un mot, et ne paraissaient pas faire beaucoup d'attention à nous; enfin ils nous demandèrent du tabac; on leur en donna, et on leur montra le navire, puis on rentra dans les canots : les indigènes nous accompagnèrent. Dans l'instant on vit une quarantaine de leurs bateaux, dont chacun contenait à peu près une douzaine ou une vingtaine d'hommes, s'avancer à la rame de tous côtés vers nous.

Il était vraisemblable qu'ils nous avaient observés. Quand nous fûmes à bord, plusieurs de ces bateaux nous entourèrent, d'autres se tinrent dans l'éloignement.

On leur proposa de trafiquer; ils ne s'y montrèrent pas du tout disposés. Ils prenaient volontiers les objets que nous leur offrions, mais ne voulaient rien donner en retour. Ennuyé de leur conduite équivoque, qui pouvait avoir des suites fâcheuses, le capitaine fit tirer un coup de canon à boulet. A l'instant tous tombèrent au fond de leurs bateaux; quand ils eurent vu qu'ils n'avaient pas de mal, ils se relevèrent.

Ensuite ils nous invitèrent à descendre sur le rivage, en nous montrant la pointe de terre au nord, et nous promettant des femmes; bientôt ils nous quittèrent. Nous vîmes plus tard derrière la pointe une quantité de cabanes placées régulièrement l'une à côté de l'autre, et qui ressemblaient à des habitations d'été.

Le 25 juillet (6 août), on mouilla dans une anse de la baie près d'une petite île que, dans le premier moment, la quantité de plantes que nous y vîmes fit nommer l'île botanique: la même raison lui fit donner depuis le nom de M. Chamisso; à gauche, c'est-à-dire au nord de l'île, se trouve une presqu'île qui a reçu le mien; et celui du médecin de l'expédition fut appliqué à l'anse où nous étions. Elle n'est profonde qu'à l'entrée. On débarqua sur plusieurs points. Le sol est sablonneux. On ne vit d'autres traces d'habitation humaine qu'un échaffaudage sur lequel il y avait des armes, des hameçons, et quelques pots de terre; on aperçut aussi des vestiges de rennes.

Les rivages de l'île Chamisso, de la presqu'île Choris et de quelques promontoires de la baie étaient composés de sable et de cailloux; en d'autres endroits, ils étaient uniquement formés par des masses de glace, dont une couche d'argile et de terre végétale, épaisse d'un pied et demi et couverte de mousse, revêtait les sommets. La plage consistait en terreau noir, entraîné d'en haut par la fonte des glaces, et en couches de mousse et d'argile que la même cause précipite sur les terrains bas, où, quand elles rencontrent des endroits dégarnis par les chaleurs de l'été, elles empêchent ensuite la glace de fondre.

Montés au sommet de la côte, nous creusâmes la terre; partout on trouva la glace quelquefois à moins d'un pied de profondeur; elle était solide et pure, et avait, depuis sa base le long du rivage, près de soixante pieds de hauteur: cette masse gelée se prolongeait dans l'est jusqu'aux montagnes. On découvrit dans

les tas de terre et de mousse sur la plage, plusieurs défenses et une dent molaire de mammouth.

Le long du rivage, dans les endroits couverts, on rencontra des aulnes que nous n'avions pas vus depuis long-temps ; ils avaient quatre à cinq pieds de haut. Sur l'île Saint-Laurent, on avait aperçu des saules et des bouleaux nains, qui ne s'élevaient guère à plus d'un pied et demi. Dans la baie de Chichmareff, il y avait beaucoup de ronces, fausses mûres, et de framboisiers arctiques (*Rubus chamæmorus*, *Rubus articus*), hauts d'un pied. Quoique les fruits ne fussent pas mûrs, ils nous firent très-grand plaisir. A Ounalachka, on goûta aussi des framboises qui étaient grosses, mûres et très-bonnes. (*Rubus stenopetalus.*)

Le 29 on leva l'ancre, et le 30 on s'approcha de la terre par un vent faible et un temps brumeux. Arrivés à l'endroit où nous avions mouillé récemment et où nous avions vu tant de bateaux, nous ne tardâmes pas à en être environnés de nouveau. Il y en eut un qui s'approcha plus que les autres ; tous les Indiens qui le montaient chantaient. L'un d'eux, se tenant debout à l'avant, frappait sur un tambourin. Près du gouvernail s'élevait une perche à laquelle était suspendue une peau d'aigle noir. Ces Indiens nous adressèrent la parole ; on les appela ; ils finirent par accoster le navire et par trafiquer avec nous. Quand ils virent que nous n'avions pas de coutelas, ils se contentèrent des couteaux ordinaires ; mais ils refusèrent de rien nous donner en échange de nos petites verroteries. Ils en voulaient absolument des grosses semblables à celles qu'ils avaient.

S'apercevant que nous n'avions pas beaucoup de choses de leur goût, et que nous recherchions avec empressement leurs vêtements, leurs parures et leurs armes, ils ne nous vendirent pas de pelleteries, et nous apportèrent toutes sortes d'objets sculptés en dents de morses ; et des morceaux de ces dents sur lesquels ils avaient tracé des dessins. (Voyez pl. III, IV, V.)

Pl. III.

Fig. 1, représentant des rames employées par les habitants du golfe de Kotzebue : on y voit tracés, avec des couleurs différentes, divers signes, pour reconnaître l'objet appartenant à chaque individu : ces signes ne se répètent point sur les effets d'un autre ; il nous a semblé que c'était dans le même but qu'aux îles Aléoutiennes, et dans l'île Kadiak, où les habitants marquent les flèches dont ils se servent pour la chasse de la baleine, ou de quelque autre animal, d'un signe particulier ; ce qui, d'après une convention établie dès long-temps, assure la possession de l'animal blessé, en quelque lieu qu'il se trouve, au propriétaire de ces armes. Nous avons vu de ces flèches marquées ainsi chez les habitants du golfe de Kotzebue ; mais n'en ayant pas une quantité suffisante pour expliquer au moins les unes par les autres, je ne les représente pas.

Fig. 2. Pot en terre cuite au feu, fabriqué par les habitants du golfe de Kotzebue.

Fig. 3. Une boëte en bois avec une anse en dents de morse représentant une espèce de serpent qui n'existe pas dans ce climat.

Fig. 4. Espèce de poëlon qui sert à puiser l'huile de baleine.

Fig. 5. Un plat en bois.

Fig. 6. Une flèche pour chasser les oiseaux par troupes.

Fig. 7. Une flèche de l'île Kadiak, qu'on lance par le moyen d'une bascule.

Pl. IV.

Représente deux morceaux de dents de morses, indiquant, par lettres et par chiffres, les parties supérieures, inférieures et latérales; sur lesquelles sont grossièrement dessinées leurs chasses aux morses, aux phoques, à la baleine, leurs maisons, leurs séchoirs de poisson, leurs bateaux; des renards et leurs peaux noires et rouges; des rennes; enfin leurs danses et leurs jeux.

Pl. V.

Fig. 1 et 2. Phoques sculptés; fig. 3, rennes; fig. 4, l'ours blanc de la mer glaciale; fig. 5 et 6, oiseaux. La pose de l'animal qui tourne la tête, annonce déja un certain progrès dans les arts. Fig. 7, un renard; fig. 8, chapeau en bois orné de figures de têtes de morse, d'oiseaux, de baleine et de phoques; fig. 9, figure humaine sculptée également, mais représentant assez bien la forme de leurs têtes; fig. 10, une hache en dent de cachalot, qui sert à fendre le bois.

Pl. VIII.

Phoque du détroit de Behring, blanc, tacheté de petites marques noires; il diffère cependant de celui des îles Aléoutiennes qui est d'un blanc sale, et n'a presque point de taches. Dans les îles Kouriles on en trouve encore une autre espèce, mais tout-à-fait noire, marquetée de petites taches blanches en forme d'annelets. Sa grandeur toutefois est généralement de quatre pieds à quatre pieds et demi.

Le 31 juillet (12 août), on mouilla quarante milles plus loin, à cinq milles de distance de la côte. Quand on fut descendu à terre, on y rencontra une cabane en cuir de laquelle les Indiens firent aussitôt sortir les femmes. Il n'y resta que le maître, qui nous montra beaucoup de méfiance. On s'efforça par des présents de lui faire comprendre qu'on ne lui voulait pas de mal, et qu'on pouvait lui donner le double de tout ce qu'il demanderait pour les objets qu'il vendrait; il profita amplement de notre bonne volonté, car il manifesta une avidité insatiable; nous nous serions trouvés dépourvus de tout, si nous avions satisfait à tout ce qu'il exigeait.

Sa cabane était très-artistement construite, et de forme conique : des perches disposées en rond soutenaient les peaux qui la revêtissaient. Des peaux étendues à terre tenaient lieu de lit; des lignes à pêcher en fanons de baleine, des armes, un bateau et plusieurs pots de terre composaient l'ameublement de cette hutte, et annonçaient la richesse du propriétaire. Il était très-bien vêtu, de même que la plupart de ses compatriotes. Leurs habits étaient en peaux de rennes, de phoques et d'oiseaux de mer très-artistement cousues.

Dès que nous l'eûmes quitté pour rentrer dans notre canot, il démonta sa cabane, empaqueta ses effets, mit tout dans son bateau, et s'en alla.

Nos matelots étaient fatigués de ramer; le vent était contraire pour retourner à bord; nous avions envie de rester la nuit à terre; elle nous passa bien vîte. Une troupe nombreuse d'insulaires vint débarquer à un mille et vis-à-vis de nous, et eut l'air de faire des préparatifs pour s'y établir jusqu'au lendemain. Comme ils nous regardaient toujours d'un œil défiant, et qu'ils étaient armés, nous avions lieu de craindre qu'ils ne nous attaquassent; ainsi, pour éviter toute espèce de désagrément, car nous n'avions pas

de pierrier à bord de nos canots, nous fîmes un grand feu, et, après avoir pris quelques instants de repos, nous nous embarquâmes au moment où il commençait à faire obscur. Nous étions déja assez éloignés de terre quand le vent devint très-fort; l'excès de la lassitude ne permettait pas à nos matelots de ramer avec assez de vigueur, nous avancions à peine; la mer était très-grosse; le canot du capitaine embarquait beaucoup d'eau que l'on était sans cesse occupé à vider. Ce ne fut qu'à quatre heures du matin que nous arrivâmes à bord.

A sept heures plusieurs bateaux se détachèrent de terre, malgré la force du vent. Quand les insulaires furent arrivés le long du navire, ils attachèrent de chaque côté de leurs bateaux des outres de peaux de phoque gonflées d'air, afin de ne pas chavirer par l'agitation de la mer. Ils se mirent à trafiquer avec nous. Lorsque nous leur eûmes dit que nous allions quitter le pays, ils nous invitèrent à descendre à terre, en nous donnant à comprendre que nous y trouverions des femmes pour notre service.

Le 3 août nous revîmes la baie de Chichmareff, et le 5 les îles Gvosdeff. Le vent soufflait avec violence. Nous n'étions pas loin de la côte d'Asie; la mer était couverte de morses. Le capitaine donna son nom au golfe que nous venions de parcourir.

Nos communications avec ce peuple étaient assez difficiles par la défiance mutuelle qui régnait entre nous, ce qui nous empêcha d'étudier leurs mœurs et leur caractère, n'ayant eu aucune occasion de les observer dans leur intérieur. Ils se montrèrent toujours brusques, paraissant compter beaucoup sur leurs forces. Dans le trafic qu'ils firent avec nous, ils témoignèrent beaucoup d'avidité pour les objets que nous possédions; mais ils en calculaient d'abord la valeur; et, quelque fût leur extrême désir de l'obtenir, ils s'obstinaient avec force à n'en point donner plus qu'ils ne l'avaient estimé; ils aiment beaucoup à se

parer; mais, dans le choix des bagatelles que nous avions à leur usage, ils préféraient avec raison le solide à l'agréable.

Malgré leur pauvreté, et le peu de connaissance qu'ils ont des couleurs, ils emploient avec beaucoup d'intelligence le peu qu'ils ont à leur disposition. Le rouge, le jaune, le brun et le noir sont les seules teintes qu'ils peuvent mettre en usage pour leurs vêtements; mais ils les nuancent et les marient parfaitement. Leur goût pour le dessin est très-prononcé. Les planches III, IV et V représentent des objets dessinés et sculptés par eux, à la vérité bien grossièrement, mais pourtant bien caractérisés.

Sur les rochers des hauteurs de l'île Saint-Laurent, nous avons trouvé un crâne humain; dans la baie de Saint-Laurent, nous trouvâmes aussi des restes d'ossements brûlés, rassemblés en petits monticules, sans pouvoir déterminer à quels individus ils durent appartenir. Plusieurs de nos compagnons conjecturèrent que ce lieu était sans doute destiné aux funérailles : le fait est que les Tchoutkchis sont encore dans l'usage de brûler leurs morts.

Dans le golfe de Kotzebue, nous trouvâmes encore, sur une hauteur, une grande quantité de tombeaux, que l'on reconnaissait de loin par les pilliers plus ou moins nombreux qui les entouraient. Les ossements de chaque individu étaient ramassés sous la mousse en un petit tas au pied de ce pillier. Dans chaque tombeau, on voyait une grande quantité d'ustensiles brisés, de traîneaux, de flèches, et de ces cailloux taillés en pointes dont ils forment le bout de leurs flèches. On avait enterré avec eux les objets qu'ils affectionnaient de leur vivant et dont ils se servaient avec succès. Ce qui paraît extraordinaire, c'est que nous trouvâmes plusieurs têtes, mais jamais nous n'y vîmes la mâchoire inférieure. Le crâne que j'ai rapporté dut appartenir à une femme, à en juger par sa forme allongée. J'ai eu l'honneur de le présenter

à M. le docteur Gall, qui a eu la bonté de me dicter les observations suivantes.

Pl. VI et VII.

« Le docteur Gall n'ose jamais expliquer le caractère national d'un peuple ou d'une horde, par une seule tête; il pense que, pour ce but, il faut toujours un certain nombre de têtes pour s'assurer quels sont les organes développés à un certain degré le plus généralement : c'est pourquoi il a profité en même temps de quatre dessins que le lecteur verra Pl. II.

« Dans la tête dont j'ai fait cadeau à M. Gall, l'organe de l'instinct de la propagation se trouve extrêmement développé pour une tête de femme.

« L'organe de la musique très-peu développé, l'organe de rapports des couleurs développé comme chez les Chinois, l'organe de la mécanique très-bien développé.

« Les facultés intellectuelles supérieures peu développées, ayant le front court et déprimé de haut en bas. L'opiniâtreté ou la fermeté extrêmement développée.

« L'organe de la vanité bien développé.

« Quant à l'organe de l'instinct carnassier ou du penchant au meurtre, le développement n'est que très-médiocre.

« L'organe de l'amour des enfants bien développé. En général, M. le docteur a trouvé que cette tête de femme présentait une organisation aussi heureuse que celle de la plupart des femmes d'Europe.

« Même le front, pour un front de femme, avait plus de hauteur que les têtes dans les quatre dessins de la planche II (habitants du golfe de Kotzebue).

« Dans les têtes que nous avons dessinées dans les îles Aléoutiennes, le docteur Gall a trouvé confirmé ce qu'il a observé chez toutes les autres nations, c'est-à-dire, qu'il y a des différences d'organisation très-considérables d'un individu à un autre. Par exemple, dans la Pl. III (habitants des îles Aléoutiennes), la tête 3e à droite le frappa par son beau front élevé: cette tête présente réellement un homme doué d'un caractère excellent et d'autant de connaissances, surtout concernant l'histoire et les intérêts de son pays, qu'on peut en attendre d'un homme d'une pareille nation. Les autres présentent un front très-déprimé, surtout les crânes de la Pl. VI (crânes des habitants des îles Aléoutiennes), un développement extrêmement faible des facultés propres à l'homme; un développement, au contraire, de toutes les qualités animales dont le siège est nécessairement dans les parties postérieures et inférieures du cerveau, que l'homme a de commun avec les animaux. »

Le 7 (19 août) on se rapprocha du cap Oriental sur la côte d'Asie. Des Tchouktchis en bateau vinrent à nous, en criant *taroma*, *taroma*, qui est peut-être une altération du mot russe *Zdorovo* (soyez les bien venus). Ils montèrent à bord sans crainte. Ils étaient robustes; leurs traits, leurs vêtements ressemblaient à ceux des habitants de la côte d'Amérique; mais les Tchouktchis n'avaient aucun ornement à la bouche. Ils nous montrèrent beaucoup de pelleteries pour nous les vendre; nous ne pûmes cependant en acheter que très-peu, parce que nous n'avions pas de coutelas à leur donner. Ils avaient les mêmes armes que les Indiens de la baie de Kotzebue; et beaucoup plus de fer, ainsi que des piques dont les pointes étaient de ce métal, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'ils portent leurs marchandises à Tighil où ils font des échanges avec les Russes.

Sur leur invitation, nous allâmes à terre; leurs compatriotes

vinrent au-devant de nous; leur conduite fut très-amicale; ils nous présentèrent de l'eau avec de la glace: tous avaient un coutelas au côté. Quand nous retournâmes à bord, plusieurs bateaux nous accompagnèrent; on leur fit présent de tabac. Ils examinèrent notre navire en gens intelligents. Un vieillard nous montra une tabatière avec le portrait de l'impératrice Catherine II, qui provenait sans doute de l'expédition de Billings et Sarytcheff. Ce vieillard but volontiers de l'eau-de-vie, elle fit aussi très-grand plaisir aux autres Tchouktchis. On dit que ce peuple, de même que d'autres habitants de l'Asie boréale, sait préparer une boisson enivrante avec des champignons.

En allant ensuite au sud vers la baie Saint-Laurent, nous vîmes la mer couverte de morses, qui jouaient à la surface; des baleines entouraient le vaisseau et lançaient l'eau en l'air par leurs évents. C'était un singulier spectacle que celui de tous ces animaux monstrueux réunis en foule dans ces parages peu fréquentés.

Le vent contraire ne nous permit d'arriver que le 8 dans la baie Saint-Laurent, où nous mouillâmes en vue d'un village de Tchouktchis situé sur une hauteur.

Deux bateaux vinrent aussitôt nous accoster: ensuite on descendit à terre et l'on visita le village; les maisons étaient en cuir. Les Tchouktchis, sans nous témoigner beaucoup d'amitié, mirent néanmoins des égards dans la réception qu'ils nous firent : les femmes étaient présentes; ils nous servirent de l'eau fraîche et de petits morceaux de chair de baleine. Nous étions dans la maison d'un vieillard, qui paraissait exercer le commandement dans cet endroit; car, au moindre signe qu'il faisait, chacun s'empressait de lui obéir: il était comme un père de famille au milieu des habitants de ce village.

Ayant avec nous un Kamtchadale qui avait été à Tighil, et qui

savait quelques mots de Tchouktchis, nous demandâmes au chef s'il pouvait nous donner des rennes. Il nous en promit, et envoya aussitôt des messagers dans l'intérieur pour amener quelques-uns de ces animaux. Les Tchouktchis en ont des troupeaux nombreux qu'ils tiennent à quelque distance de la côte.

Ils vinrent à leur tour nous voir à bord. Nous fûmes très-satisfaits de leur conduite; ils nous donnèrent des phoques et une grande quantité d'oies sauvages. Enfin, ils nous annoncèrent que les rennes étaient arrivés : il y en avait cinq en vie et deux qui avaient été tués et préparés. Une foule nombreuse nous attendait sur le rivage. On nous demanda s'il fallait tuer les autres rennes; nous y consentîmes : aussitôt un homme robuste prit l'animal par sa ramure, un autre le perça au cœur avec une lance; puis ils le laissèrent courir en rond, attaché à la longe qui le tenait. Tous les spectateurs regardaient avec beaucoup d'attention; quand le renne ne tarde pas à tomber et meurt sans éprouver beaucoup de convulsions, ils en tirent des pronostics favorables pour l'avenir. Nos cinq rennes n'ayant pas langui long-temps avant d'expirer, les Tchouktchis en témoignèrent leur satisfaction par des cris de joie, des danses et des chants qu'ils accompagnèrent du son du tambourin. Cet instrument est le même que celui de l'île Saint-Laurent, du golfe de Kotzebue et d'Ounalachka. Il consiste en un cercle de bois recouvert d'une vessie, et muni d'un manche pour le tenir d'une main; de l'autre on a une baguette qui sert à le frapper; le son qu'il rend paraît très-agréable à tous ces peuples.

Nous fîmes beaucoup de présents à ces Tchouktchis; les aiguilles surtout furent très-bien reçues des femmes.

Le 16, étant retournés à terre pour prendre congé de ces braves gens et surtout du vieillard, nous les priâmes tous de venir nous voir à bord de notre vaisseau. Le vieillard écouta cette invitation

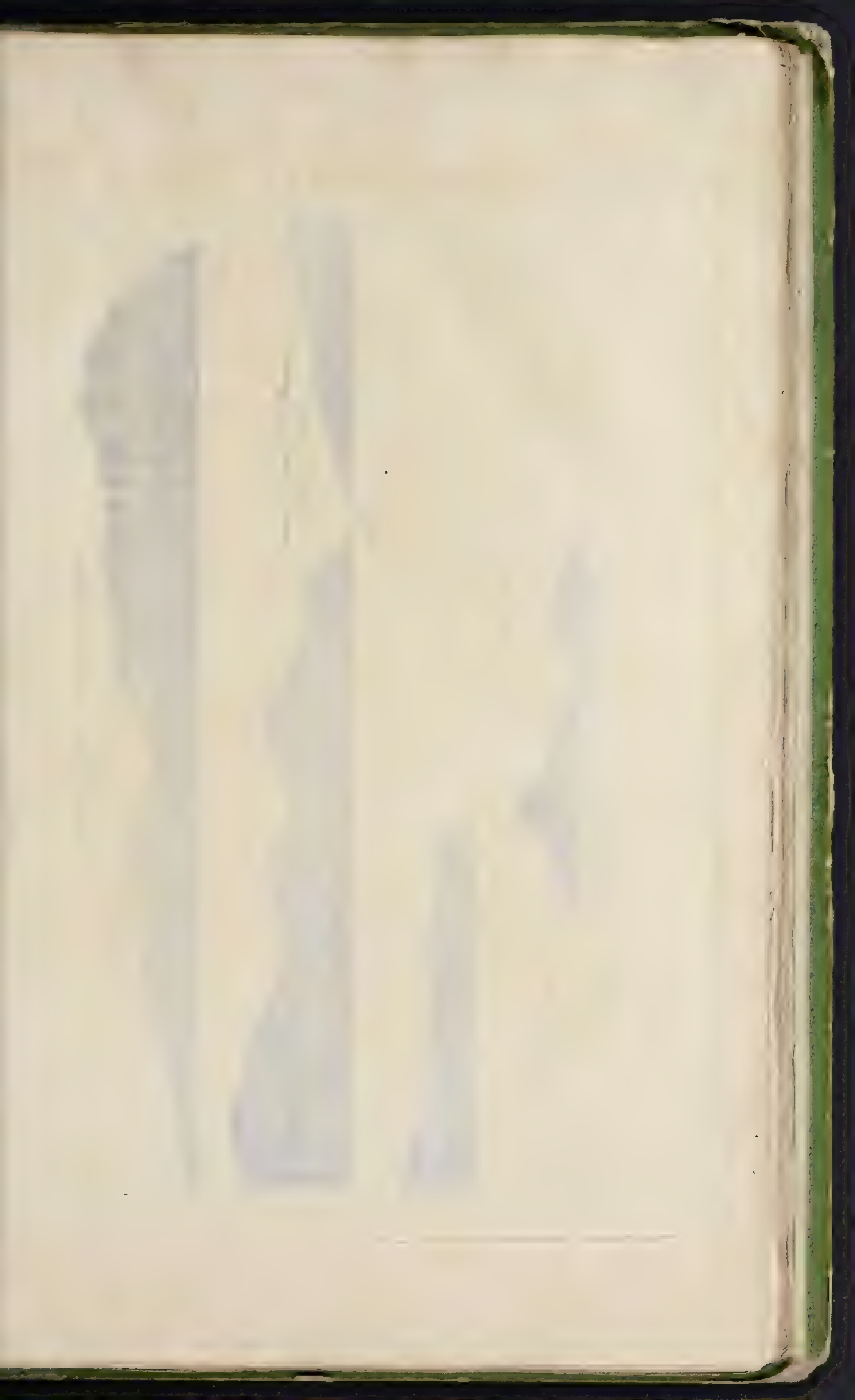
avec beaucoup de dignité. Comme il ne pouvait pas marcher, un jeune homme le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à nos canots. Il nous raconta que sa nation était continuellement en guerre avec les habitants de la côte d'Amérique, hommes extrêmement perfides, qui attiraient les étrangers auprès de leurs femmes pour les tuer.

Le 17 (29), nous sortîmes du port avec un vent très-faible. Le 23, étant au nord de l'île Saint-Paul, nous vîmes une galiotte, qui portait le pavillon de la compagnie russe d'Amérique, et suivait la même route que nous. Nous lui fîmes un signal, elle s'approcha de nous. Elle venait de l'île Saint-George, et allait à Sitka (Norfolk-Sound).

Le 24 (5 septembre), nous eûmes connaissance d'Ounalachka; nous ne pûmes entrer dans le port que trois jours après, aidés par des bateaux qui vinrent nous trouver. M. Krukoff, commandant russe, nous apporta du bœuf, des choux et des pommes de terre. Graces à ces soins obligeants, chacun put prendre à terre un bain de vapeurs à la russe, ce qui fut un grand soulagement pour des hommes qui couraient les mers depuis si long-temps. Il fit tuer trois vaches, dont la chair était très-bonne; mais celle des cochons ne pouvait se manger, tant elle sentait le poisson dont ils avaient été nourris.

Avant de partir, nous recommandâmes à M. Krukoff de nous faire préparer plusieurs baïdares ou grands bateaux, revêtus de cuir, que nous devions prendre l'année suivante pour nous en servir à naviguer le long des côtes du golfe de Kotzebue et des terres plus septentrionales.

Le 3 (15) septembre, nous passâmes devant l'île d'Ounimak et nous fîmes route pour la Californie.



Cap de los Reyes à 6 miles de distance

SE 18° 30'

E S E.

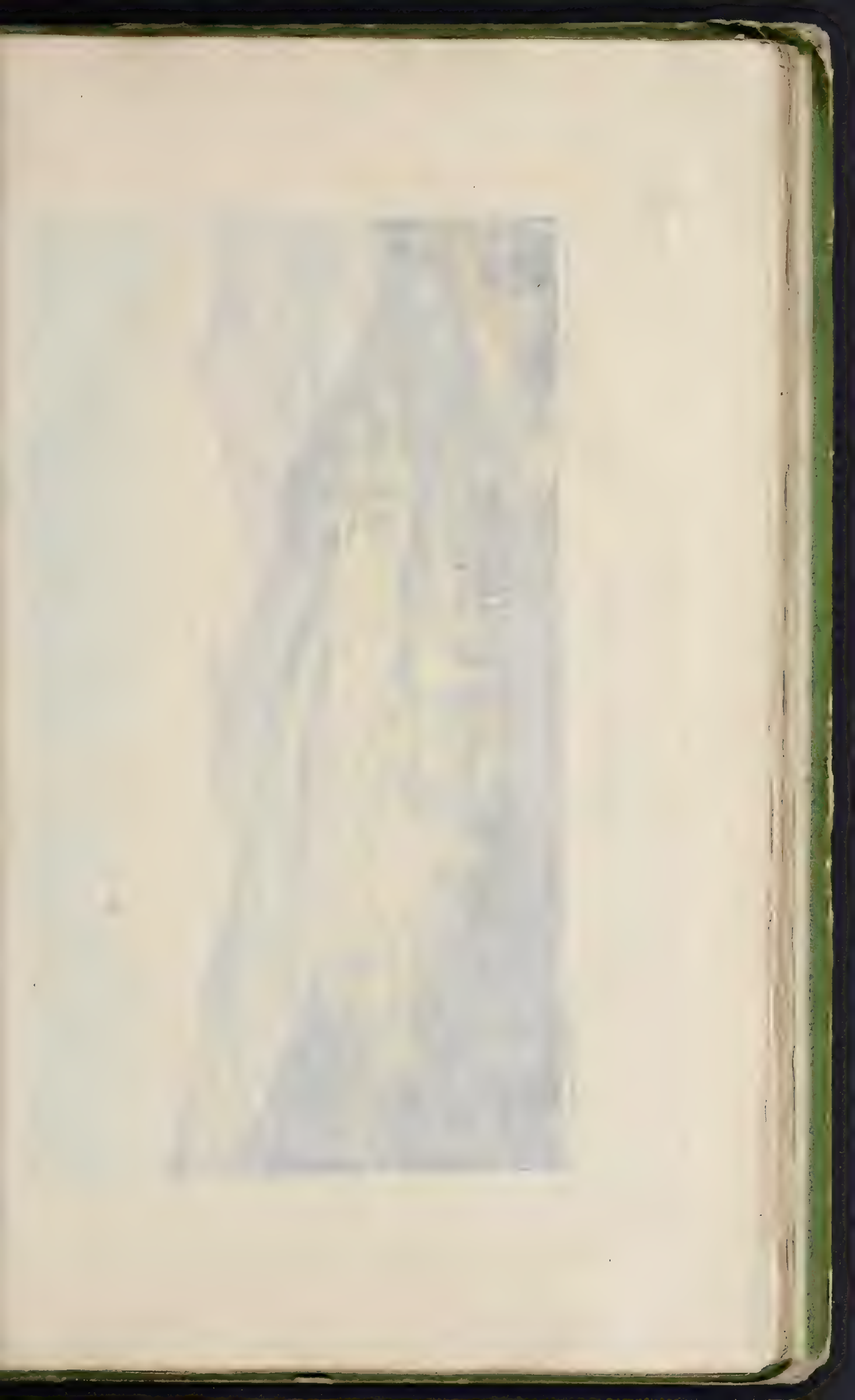
L'entrée du port de S.t Francisco
à 7 miles de distance

N.E 78° 30'

a

Rochers Farellones

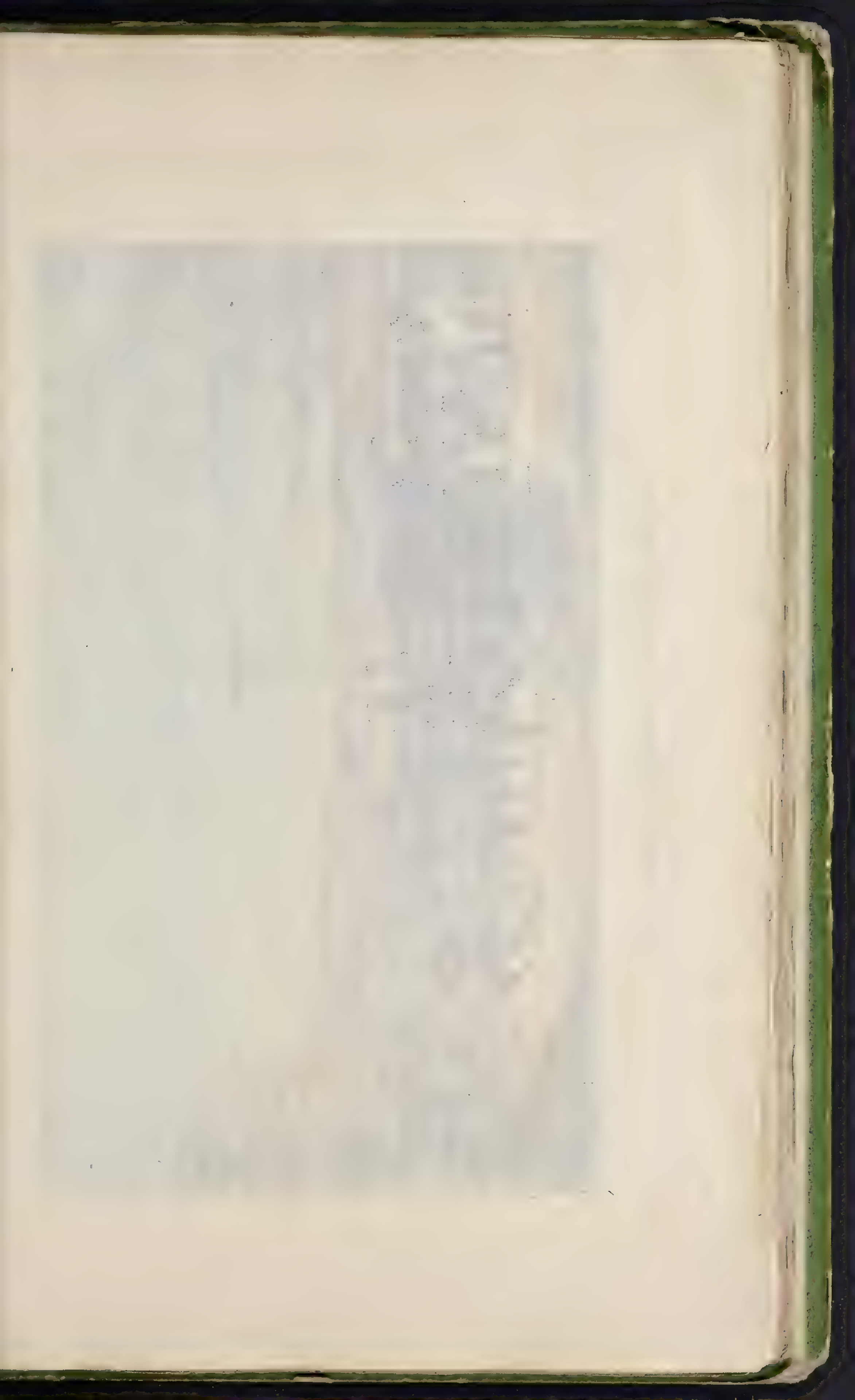
S O 6° 30 à 8 miles de distance

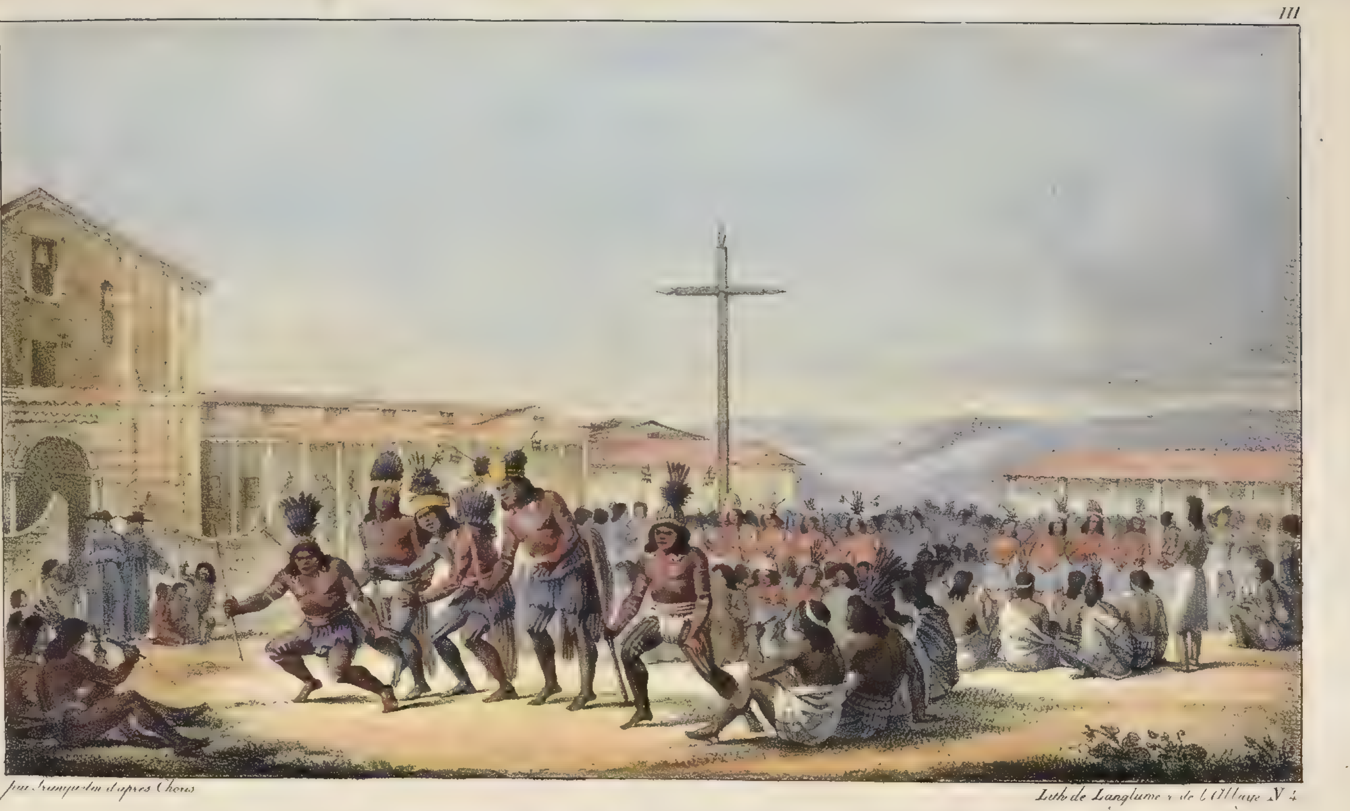




Lith. de Langlume r. de l'Abbaye N.4 — Lith. par V. Adam d'après Choris

Vue du Presidio S.n Francisco.





par Franquelin d'après Choris — *Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N° 4*

Danse des habitans de Californie à la mission de S.t Francisco.





Lith. par Noël d'après Choris — Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N° 4

Le jeu des habitans de Californie à la mission St. Francisco



V



L'Ours gris de l'Amérique Septentrionale
(Ursus griseus)



Habitants de Californie





habitants de Californie



Armes et ustensiles de Californie.





Lith. de Langlumé rue de l'Abbaye N.° 4 — Lith. par Vanbton d'après Corris

Bateau du port de S.n Francisco



Trouvé récemment dans un tombeau Indien, (tumulus) aux États unis, dans le Connecticut, et donné à Mr de Humboldt par Mr le Bon Hyde de Neuville, Ambassadeur de France à Washington.



XI

Jeune lion marin de la Californie





Dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlumé.

Coiffures de danse des habitans de la Californie.

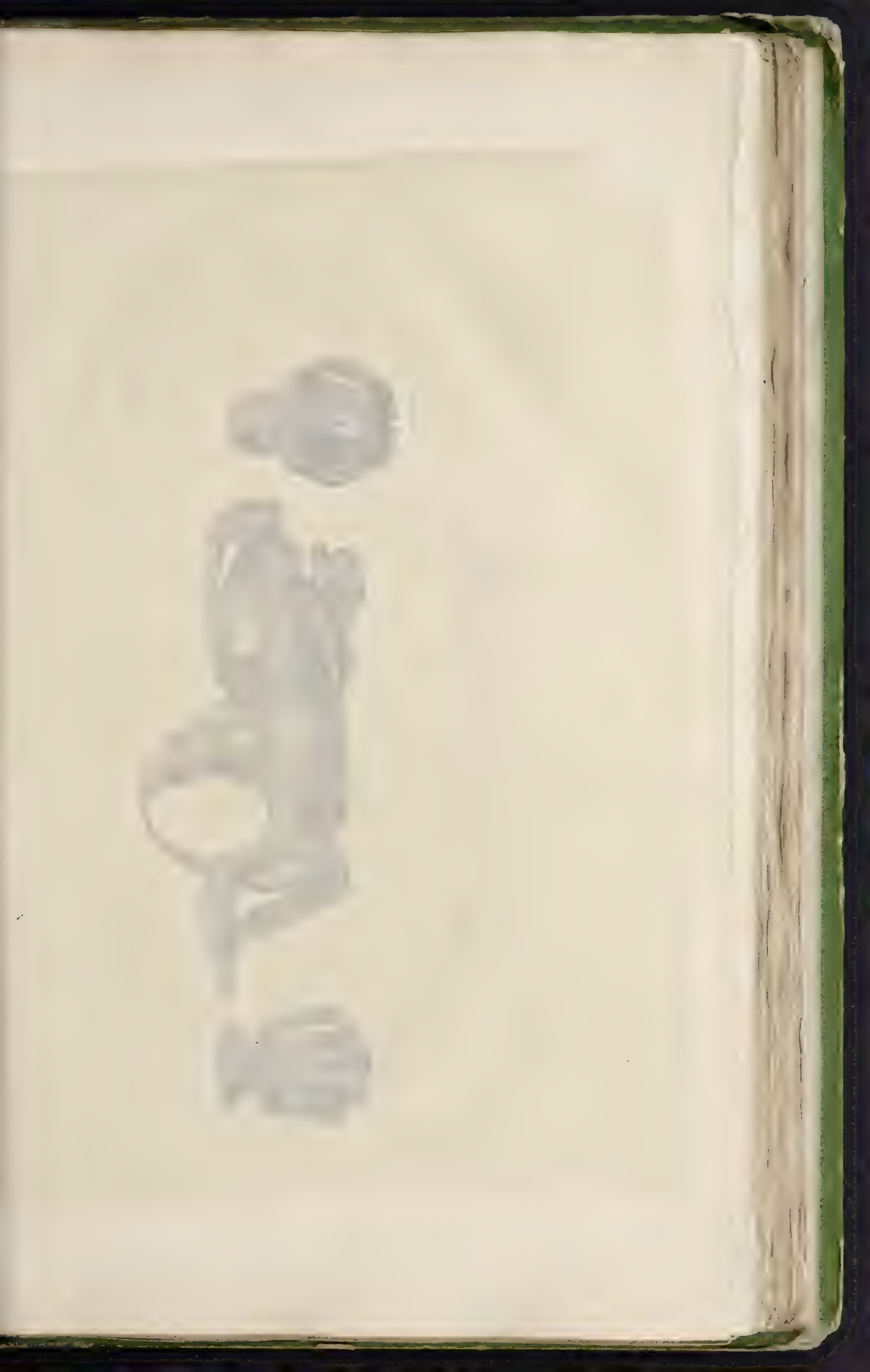


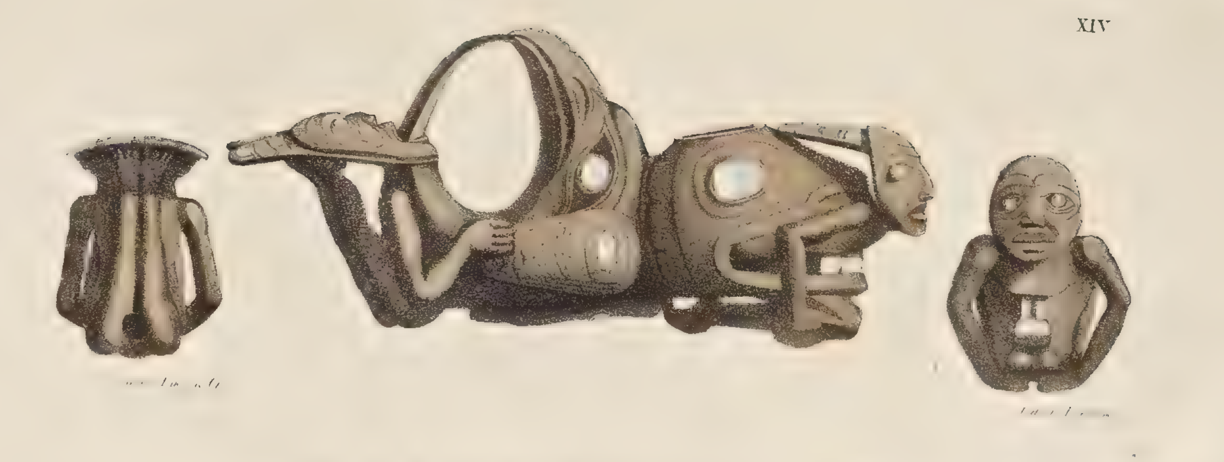
XIII



Lith. par Franquelin d'après Choris — Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N° 4

Tcholovones à la chasse dans la baie de S.t Francisco.





Pipe des îles de la Reine Charlotte à la Côte Nord ouest d'Amérique
[illegible] de Son Excellence le Maréchal duc de Reggio

PORT SAN-FRANCISCO

ET SES HABITANTS.

(*Lat. nord*, 37°48' 24"; *long. ouest*, 124° 28' 15".)

Le 20 septembre 1816, vieux style (2 octobre), nous eûmes de bonne heure connaissance de la côte de la Nouvelle-Californie. C'etait la Punta-de-los-Reyes au nord du Puerto-San-Francisco. Comme le vent nous était très-favorable, nous eûmes bientôt passé les Farellones, écueils dangereux, et à quatre heures après midi, nous entrâmes dans le port San-Francisco. Le port, placé en dedans et sur la côte méridionale de l'entrée, est muni de tout ce qui est nécessaire pour la défendre avec avantage.

Le Presidio de San-Francisco est à-peu-près à un mille marin de distance du fort et du même côté; sa forme est carrée; il a deux portes toujours occupées par une garde assez nombreuse; les fenêtres ne sont ouvertes que sur la cour; il est habité par quatre-vingt-dix soldats espagnols, un commandant, un lieutenant, un commissaire et un sergent. La plupart sont mariés. Les hommes et les femmes sont grands et bien bâtis; très-peu de soldats ont épousé des Indiennes.

Tous ces soldats sont bons cavaliers; deux peuvent aisément tenir en respect cinquante Indiens.

I

A deux lieues au Sud-Est du Presidio et à la côte meridionale du port, est la mission San-Francisco qui forme un village assez considérable. L'église est grande, et tient à la maison des missionnaires, qui est simple, passablement propre et commode. La mission a toujours une garde de trois à quatre soldats du Presidio. Le village est habité par 1500 sauvages; ils y trouvent protection, vêtement, nourriture abondante; en revanche, ils cultivent la terre pour la communauté. Le maïs, le blé, les fèves, les pois, les pommes de terre, en un mot, tous les produits sont apportés dans le magasin commun. Tous les jours le missionnaire fait faire, à une heure fixe, la cuisine commune, sur une grande place, au milieu du village; chaque famille y vient chercher sa ration proportionnée au nombre de ses membres. On lui donne aussi une certaine quantité de denrées crues. Deux ou trois familles habitent une même maison. Dans les moments qu'ils ont de libres, ces Indiens vont travailler aux jardins qui leur sont assignés; ils y cultivent de l'oignon, de l'ail, des melons, des pastèques, des courges, et des arbres fruitiers. Le produit leur en appartient, ils en peuvent disposer à leur fantaisie.

Pendant l'hiver, les sauvages viennent par troupes des montagnes à la mission pour y être admis; mais au printemps la plupart l'abandonnent. Cette manière de vivre ne leur plaît pas; ils s'ennuient de toujours travailler et d'avoir tout en abondance. Dans leurs montagnes, ils mènent une vie libre, indépendante, quoique misérable; les rats, les insectes, les serpents, tout sans exception leur sert de nourriture, ainsi que des racines, mais en petit nombre; de sorte qu'à chaque pas ils sont à-peu-près sûrs de trouver quelque chose pour apaiser leur faim. Ils sont trop maladroits et trop paresseux pour chasser. Ils n'ont pas de demeures fixes; un rocher, un buisson les met à l'abri de toutes les vicissitudes du temps. Ils vont absolument nus. Après quelques mois de séjour

dans les missions, ils commencent ordinairement à devenir chagrins, maigrissent, et à chaque instant jettent un coup-d'œil triste sur les montagnes qu'ils voient dans le lointain. Une ou deux fois l'an, les missionnaires permettent aux Indiens, sur le retour desquels ils peuvent compter, d'aller visiter leur patrie; mais souvent, et très-souvent, bien peu reviennent; d'autres, au contraire, ramènent avec eux de nouveaux habitants à la mission.

Les enfants des sauvages sont plus enclins à adopter la vie des missions; ils apprenent aussi à fabriquer, avec la laine des moutons, des draps grossiers pour la communauté. J'ai vu vingt métiers qui étaient constamment en activité. D'autres jeunes Indiens sont formés par les missionnaires à la pratique de différents métiers. On voit aussi à la mission une maison dans laquelle habitent deux cent cinquante femmes, qui sont les veuves ou les filles des sauvages défunts. On les occupe à filer. Cette maison renferme aussi plusieurs femmes de sauvages qui sont en campagne par ordre des padrès; ceux-ci les y font entrer à la demande des sauvages, et les y retiennent jusqu'au retour de ces hommes qui sont très-jaloux. Les padrès se conforment volontiers à cette requête pour préserver les femmes du désordre, et veillent avec beaucoup de sévérité sur cet établissement.

La mission a deux moulins que des mulets mettent en mouvement; la farine qu'ils produisent ne sert qu'à la consommation des Espagnols, qui sont obligés de l'acheter des padrès. Le Presidio a souvent besoin de gens de corvée, comme pour porter du bois, travailler aux constructions, et à d'autres ouvrages. Alors le missionnaire leur envoie des sauvages, qui sont payés pour leur peine; mais l'argent est remis à l'église qui est chargée de faire face à tous les frais relatifs à l'établissement.
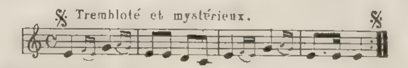
Les dimanches et les jours de grandes fêtes, on célèbre le service divin. Tous les sauvages de l'un et l'autre sexe, n'importe

leur âge, sont obligés d'aller à l'église: ils s'y mettent à genoux Les enfants élevés par le missionnaire et qui, au nombre de cinquante, l'entourent toujours, l'aident pendant l'office qu'ils accompagnent aussi du son des instruments de musique : ce sont sur-tout des tambours, des trompettes, des tambours de basque et d'autres du même genre. C'est par leur bruit que l'on cherche à ébranler l'imagination des Indiens, et de faire des hommes de ces sauvages. En effet, c'est le seul moyen qui puisse agir sur eux. Quand les tambours commencent à battre, ils tombent tous à terre comme s'ils étaient à demi morts. Aucun n'ose se remuer; tous restent étendus à terre jusqu'à la fin de l'office, sans faire le moindre mouvement, et il faut même alors leur répéter plusieurs fois que la messe est dite. A chaque coin de l'église sont placés des soldats armés.

A la messe, le missionnaire adresse à son troupeau un sermon en latin. Le dimanche, quand elle est finie, les Indiens se réunissent dans le cimetière, vis-à-vis de la maison du missionnaire, et se mettent à danser. La moitié des hommes se pare de plumes, et de ceintures ornées de plumes et de morceaux de coquillages, qui passent parmi eux pour des pièces de monnaie. Ou bien ils se peignent sur le corps des lignes régulières, noires, rouges et blanches. Quelques-uns ont la moitié du corps, depuis la tête jusqu'en bas, barbouillée de noir, et l'autre de rouge; le tout croisé par des raies blanches, d'autres se poudrent les cheveux avec du duvet d'oiseaux. Les hommes ordinairement dansent six à huit ensemble, faisant tous les mêmes mouvements; tous sont armés de lances. Leur musique consiste à claquer les mains l'une contre l'autre, à chanter, à produire, en agitant des morceaux de bois fendus, un fracas qui a des charmes pour leur oreille; enfin le tout est suivi d'un cri horrible qui ressemble beaucoup au bruit de la toux et à un sifflement.

Les femmes dansent entre elles sans mouvements violents.

AIR CALIFORNIEN.



Les sauvages sont très-adonnés aux jeux de hasard; ils risquent leurs parures, leurs ustensiles, leurs pièces de monnaie, et souvent même les vêtements que les missionnaires leur ont donnés. Leurs jeux consistent à jeter de petits morceaux de bois qui doivent retomber en nombre pair ou impair, ou d'autres qui sont arrondis d'un côté; et, suivant qu'ils tombent sur la partie plate ou arrondie, on perd ou l'on gagne.

A la mort de son père, de sa mère ou d'un parent, le sauvage se barbouille le visage de noir en signe de deuil.

Les missionnaires ont caractérisé ces peuples de la manière suivante: ils sont paresseux, stupides, jaloux, gourmands, peureux; jamais je n'en ai vu rire aucun, jamais je n'en ai vu un seul qui regardât quelqu'un en face. Ils ont l'air de ne prendre intérêt à rien.

On compte dans cette seule mission plus de quinze différentes tribus d'Indiens:

les Khoulpouni;	les Oumpini;
les Kosmiti;	les Lamanès;
les Bolbonès;	les Pitemèns;
les Khalalons;	les Apatamnès;

ils parlent la même langue et habitent le long des bords du Rio Sacramento;

les Guimen, pl. VI, f. 1, 3;
les Outchiouns, pl. VI, f. 2;
les Olompalis, pl. VII, f. 4;
les Tamals;
les Sonons;

ils parlent la même langue; ces tribus sont les plus nombreuses dans la mission de San-Francisco;

les Saklans, pl. VI, f. 4 et 5, f. des femmes;
les Souissouns, pl. VII. f. 3.
les Ouloulatines, pl. VII, f. 1;
les Noumpolis, pl. VII, f. 2;

ils parlent des langues différentes;

Une autre tribu, celle des Tcholovoni, pl. VII, f. 5, diffère beaucoup de toutes les autres par les traits du visage, par sa physionomie, par un extérieur assez agréable; elle habite les montagnes; elle a fait alliance avec les Espagnols contre toutes les tribus de sauvages. Elle façonne de très-belles armes, qui sont des arcs et des flèches. Les pointes de ces dernières sont garnies de cailloux taillés avec beaucoup d'art. Pl. VIII, f. 5.

Des fièvres très-fortes règnent ordinairement parmi les Indiens; ces maladies en enlèvent ordinairement un très-grand nombre. Depuis vingt ans, plusieurs missions de la Californie méridionale ont cessé d'exister, parce que tous les Indiens sont morts.

Les Indiens des missions au sud de San-Francisco, et sur-tout ceux de la mission de Santa-Barbara, fabriquent avec les pétioles de diverses plantes rampantes, de jolis vaisseaux et des vases qui retiennent l'eau: ils savent leur donner des formes élégantes, et même faire entrer des dessins agréables dans le tissu; ils les ornent avec des morceaux de coquilles et de plumes. Pl. VIII, f. 1, 2, 3, 4.

Les Indiens font leurs pirogues à l'instant où ils veulent entreprendre un voyage par eau; elles sont en roseaux. Lorsque l'on y entre, elles s'emplissent à moitié d'eau; de sorte qu'assis, l'on en a jusqu'au gras de la jambe, on les fait aller avec des avirons extrêmement longs, et pointus aux deux extrémités.

Les missions de San-Francisco, de Santa-Clara, de San-Joseph, de Santa-Cruz relèvent du Presidio de San-Francisco; il est tenu de secourir et d'aider les padrès, et, lorsque le cas l'exige, de leur fournir des soldats, sur-tout pour faire des excursions dans le pays. Quelque temps avant notre arrivée, il était revenu une de ces expéditions consistant en deux padrès et douze soldats; on avait voulu remonter le Rio-Sacramento qui se jette dans la baie au nord-est de la mission. Par-tout les Espagnols avaient rencontré des peuplades armées; nulle part ils n'avaient trouvé un bon accueil; ainsi, au bout d'une quinzaine de jours, ils avaient été obligés de revenir sans avoir pu essayer la moindre tentative.

Les rochers, dans le voisinage de la baie San-Francisco sont ordinairement couverts de lions marins. pl. XI.

Sur terre les ours sont très-communs. Quant les Espagnols veulent se divertir, ils les prennent vivants, pour les faire battre contre des taureaux.

Les loutres de mer abondent dans le port et dans les environs; leur fourrure est un objet trop avantageux, pour que les Espagnols l'aient négligée. En Chine, une peau de loutre, de grandeur et de qualité moyennes, se paie trente-cinq piastres; une de première qualité, soixante-quinze piastres; de sorte que, l'une dans l'autre, leur prix est de soixante piastres. Les meilleures doivent être grandes, de couleur foncée, bien garnies de poils dont les extrémités doivent paraître blanchâtres, ce qui donne à la surface l'éclat de l'argent.

Les Russes de Sitka (Norfolk-Sound), siége principal de la compagnie d'Amérique russe, se sont établis dans la baie de la Bodega, à 30' au nord de San-Francisco. Ils ont pour chef, dans cette nouvelle loge, M. Kouskof, qui est très-versé dans le commerce des pelleteries. Ils sont au nombre de vingt, et ont avec eux cinquante Kadiaks. Ils ont construit un petit fort qui est

muni d'une douzaine de canons. Le port ne peut recevoir que des navires qui ne tirent pas plus de huit à neuf pieds d'eau. C'était auparavant l'entrepôt des marchandises que l'on vendait en contrebande aux Espagnols. M. Kouskof a actuellement dans son établissement des chevaux, des vaches, des moutons, et tout ce qui peut s'élever dans ce beau et excellent pays. Il a eu beaucoup de peine à obtenir des Espagnols un couple de chacun de ces animaux; car le gouvernement avait sévèrement défendu d'en laisser sortir.

Tous les ans M. Kouskof, aidé du peu de monde qu'il a avec lui, prend sans peine à-peu-près deux mille loutres; il est d'ailleurs obligé d'employer les bras de ses gens aux constructions et à l'arrangement de son établissement. Ces peaux de loutres sont ordinairement vendues aux Américains qui font la traite des pelleteries; quand ceux-ci n'ont pas leur chargement complet, ils vont à Sitka, où ils prennent des peaux en échange pour du sucre, du rum, du drap, du nankin; mais comme la compagnie russe n'a pas, dans ce comptoir, un nombre suffisant de navires, elle charge souvent les peaux à fret sur les bâtiments américains, pour la Chine ou seulement pour Okhotsk.

Deux cent cinquante navires américains de Boston, New-York, etc., visitent annuellement cette côte. La moitié fait la contrebande avec un profit énorme, sur toute l'étendue des côtes de l'Amérique espagnole baignées par le Grand-Océan, depuis le Chili jusqu'en Californie: aucun lieu de débarquement n'est oublié. Il arrive très-souvent que les bâtiments de guerre espagnols poursuivent les navires américains; mais ceux-ci étant très-bons voiliers, ayant un équipage nombreux, et en outre des armes pour se défendre, il leur arrive rarement d'être arrêtés.

Les meilleures marchandises pour les sauvages de la côte nord-ouest d'Amérique sont les fusils, la poudre, les balles et le

plomb à tirer. Les couteaux, de grosse couvertures de laine; de la nacre de perle du Grand Océan, qui s'emploie à faire des ornements de tête et de cou. Très-fréquemment les navires sont attaqués par les mêmes armes qu'ils ont vendues, et le jour même qu'ils les ont livrées; mais, la plupart étant montés de huit à quatorze canons, ils sont en état de se défendre. Souvent même ils tirent avantage de cet incident; car, en s'emparant d'un des chefs de ces sauvages, ils sont sûrs d'obtenir pour sa rançon une grande quantité de marchandises, et d'avoir plus de facilités pour leurs achats.

Que le ciel préserve un navire de faire naufrage sur cette côte! On dit que, chez plusieurs des tribus qui l'habitent, règne encore la coutume barbare de dévorer leurs prisonniers. Quand on construit une maison, quand on termine une affaire importante, on met plusieurs esclaves à mort, de même que lorsqu'une guerre est terminée. A la mort d'un homme, on enterre avec lui sa femme et les esclaves qu'il aimait le mieux.

PLANCHE X.

La planche représente une pipe qui a été trouvée aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, état de Connecticut, dans un tombeau (*tumulus*) indien, et envoyée à M. le baron de Humboldt par M. le baron Hyde de Neuville. Cette pipe ressemble beaucoup, par le travail et la position de la figure sculptée, à celles que l'on fait aux îles Charlotte à la côte nord-ouest d'Amérique, où l'on a aussi la coutume d'enterrer avec quelqu'un les objets auxquels il a été le plus attaché pendant sa vie.

Au détroit de Béring, sur la côte d'Amérique, nous avons vu

des tombeaux dans lesquels on trouvait des morceaux de traîneaux, d'arcs, de flèches, de lances, et de divers petits objets faits de dents de morse, ainsi que des pipes et des pointes de lance en caillou. Les Kamtchadales qui nous accompagnaient nous dirent que les Tchouktchis enterraient des pointes de lances avec les morts, mais seulement avec ceux qui avaient été pendant leur vie heureux à la chasse ; et que l'on choisissait celles de ces armes qui lui avaient servi à tuer un plus grand nombre d'animaux.

On dit que l'on trouve beaucoup d'objets enterrés dans les tombeaux des Kamtchadales.

PLANCHE V.

L'OURS GRIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

(*Ursus griseus.* Cuv.)

Les naturalistes ne connaissent encore distinctement que trois espèces d'Ours, savoir: l'*Ours brun d'Europe* à front convexe, à pelage laineux plus ou moins brun, tirant quelquefois sur le doré ou sur l'argenté; l'*Ours noir d'Amérique* à front plat, à pelage lisse, noir, à côtés du museau fauves; et l'*Ours blanc* ou *polaire*, à tête alongée, à pelage entièrement blanc: on n'ose même y joindre l'*Ours noir d'Europe*, dont plusieurs auteurs ont parlé, mais dont les naturalistes de profession n'ont pas vu dans les temps modernes un assez grand nombre d'individus authentiques pour faire reposer sur eux l'existence d'une espèce particulière. Il est bien vrai que l'on a donné des figures d'individus des Indes ou des États-Unis, qui se distinguaient, les uns par des taches sur le cou ou sur la poitrine, les autres par une teinte générale plus ou moins fauve, sans qu'il fût toutefois certain qu'ils appartinssent à des espèces constantes et où ces caractères se retrouveraient toujours.

Les auteurs récents, qui ont écrit sur les animaux d'Amérique,

parlent d'un Ours brun de ce pays, connu sous le nom d'*Ours rôdeur*, qui serait à-peu-près de la forme de l'Ours noir, et dont le corps et les jambes seraient plus alongés et le naturel plus féroce. Mais c'est principalement l'Ours gris de l'intérieur du continent de l'Amérique, qui paraît avoir attiré leur attention.

Selon eux, il aurait le pelage laineux et gris, et sa taille surpasserait celle de tous les autres Ours. On a eu d'abord à son sujet le témoignage de Samuel Hearne, qui en avait vu une peau chez les Esquimaux des bords de la rivière de Cuivre, et qui assure qu'elle annonçait un individu énorme (Trad. fr., p. 196.).

Mackensie a parlé aussi d'un animal de ce genre, que les Indiens appellent *Ours Terrible*, et qu'ils n'attaquent jamais à moins qu'ils ne soient trois ou quatre (Trad. fr., p. 227.).

Les compagnons de MM. Lewis et Clarke en ont tué un qui pesait entre cinq et six cents livres, et dont le corps avait 8 pieds 7 pouces anglais, ou près de 8 pieds de France de longueur. Ses griffes étaient longues de 4 pouces; sa queue était plus courte que celle de l'Ours commun; son poil plus long, plus beau et plus abondant, principalement sur le derrière du cou; ses testicules étaient apparents.

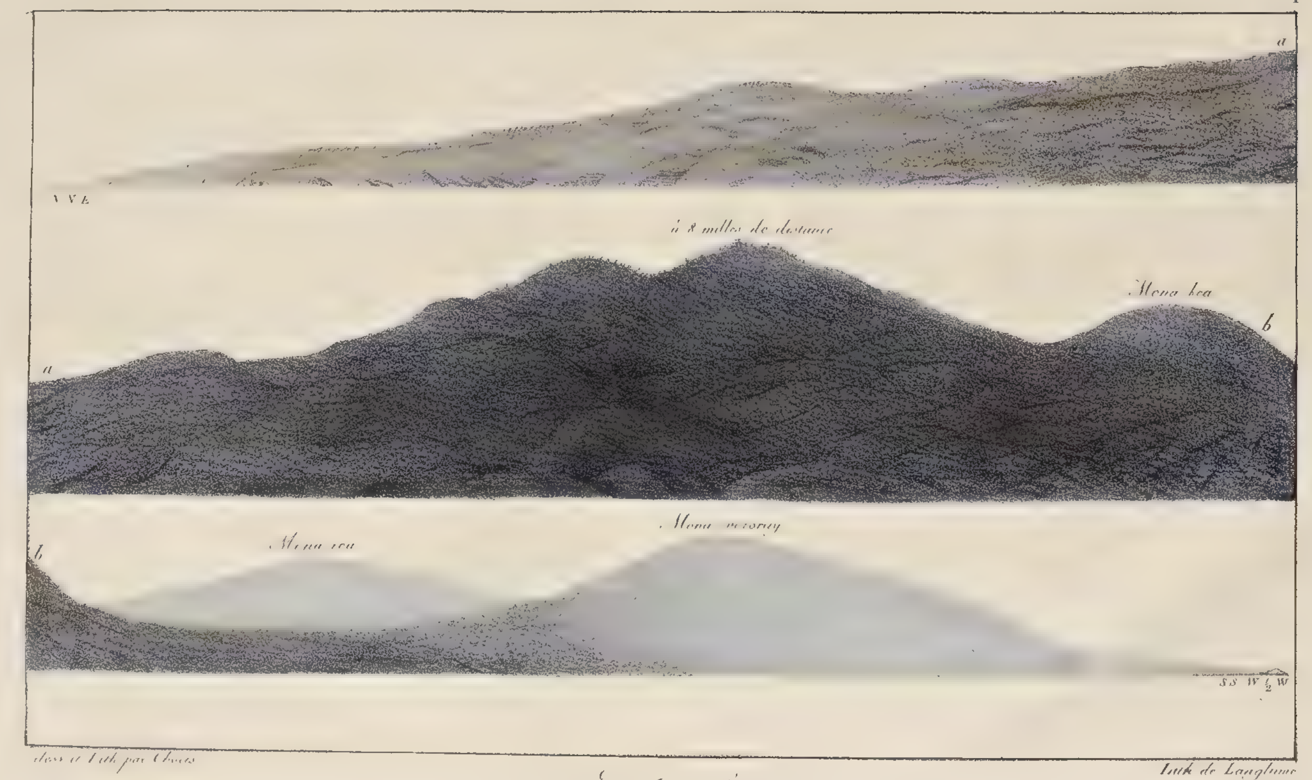
Selon M. Warden (États-Un., V. 609), cet animal, le plus grand et le plus féroce du genre, habite les parties élevées de la contrée du Missouri, les bords couverts de la rivière Jaune et du Petit-Missouri, et la grande chaîne des montagnes rocheuses. Il est beaucoup plus grand, plus fort et plus léger que le plus grand Ours brun. Il pèse souvent de huit à neuf cents livres. Sa force musculaire est si grande, qu'il tue aisément les plus grands bisons. On emploie sa fourrure pour faire des manchons et des palatines; et sa peau se vend de vingt à cinquante dollars.

Il paraît que c'est cet Ours, si remarquable et encore si peu connu, que M. Choris a dessiné dans la baie de S.t-François, pa-

rage sur les bords de la mer Pacifique, par les 37° 48' de latitude, et par conséquent à l'ouest des montagnes rocheuses, et un peu plus au sud que la contrée indiquée par M. Warden.

Il paraît, au reste, en réunissant tous les témoignages, que cette espèce s'étend dans tout le nord-ouest de l'Amérique méridionale.

A en juger par la figure faite par M. Choris, elle ressemblerait à notre Ours brun d'Europe plus qu'à aucun des autres Ours. L'individu qu'il a observé ne surpassait pas en grandeur nos Ours bruns ordinaires; mais les Espagnols de cette côte assurent qu'on en prenait de beaucoup plus grands : ils avaient pris celui-ci pour le faire combattre dans leurs jeux. Ils dirent à nos voyageurs que cette espèce en général est fort timide. Le poil était fort serré, mais doux, et non pas roide comme celui de l'Ours noir. Sa couleur était d'un brun grisâtre, sans éclat argenté.



dess. et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Isle Owyhi



II



Cammamama

III



Lith. de Langlumé

Reine Cahoumanou.



IV



Caymotou
Sœur de la Reine Cahoumanou





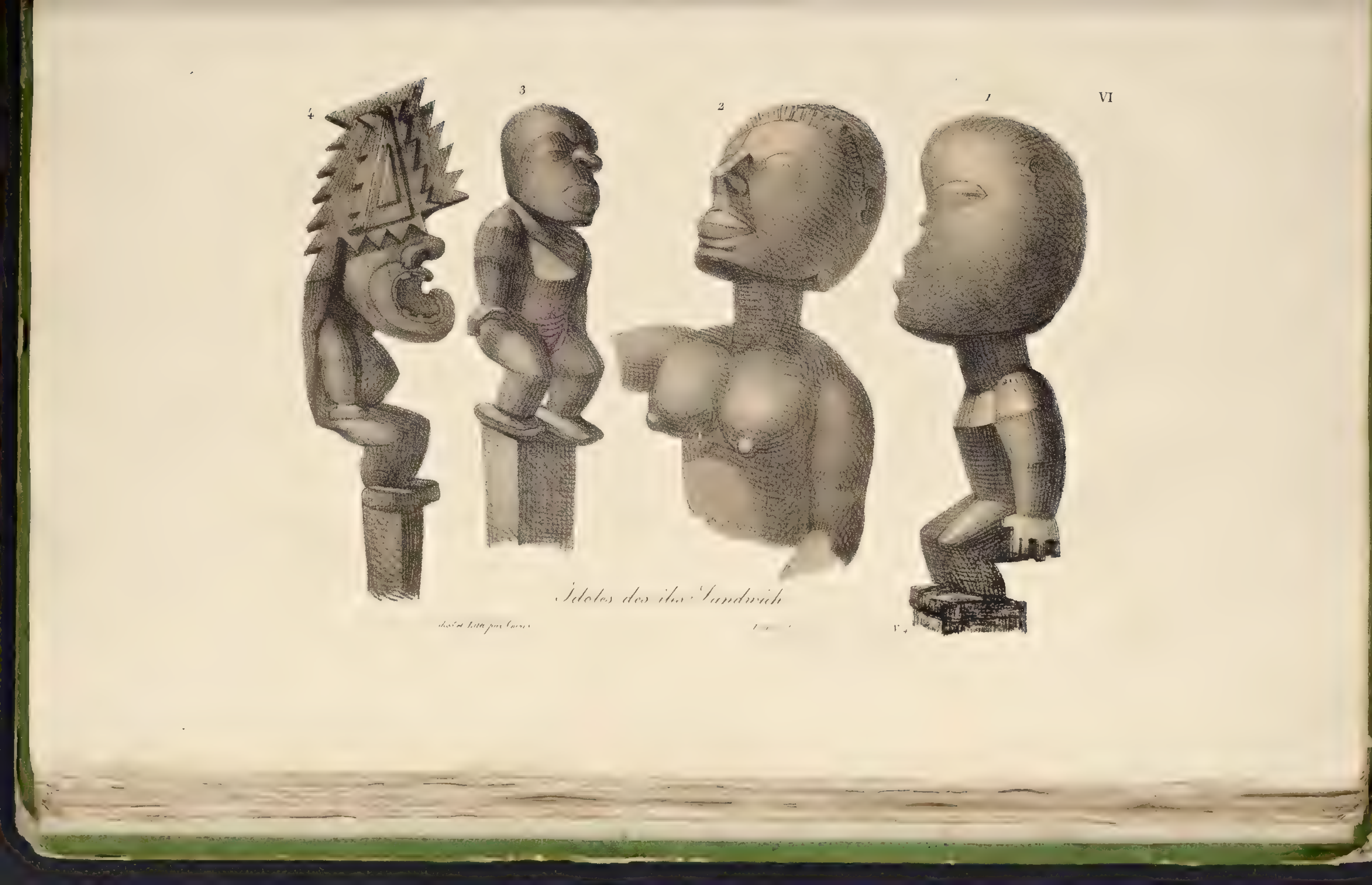
Lith par Noblin d'après Choris

Lith de Langlumé r de l'Abbaye N° 4

Temple du Roi dans la baie Tiritatéa



Idoles des îles Sandwich



Idoles des îles Sandwich



Idoles des iles Sandwich.

Lith. de Lemercier ... de l'Abbaye N° 4

dess. et Lith. par ...

IX



Lith. de Langlumé, r. de l'Abbaye N. 4. — Lith. par Adam d'après Choris

Vue du port hanarourou



X



Habitans des îles Sandwich



dess.t et Lith par Choris

Lith de Langlumé r. de l'Abbaye N.4

Armes et ustensiles des îles Sandwich.



Lith. par Tranquelin d'après Choris

Lith. de Langlumé r. de l'Abb. N° 4

Danse des hommes dans les îles Sandwich





Bateaux des îles Sandwich



XIV.



Bonnets et ustensiles des îles Sandwich.

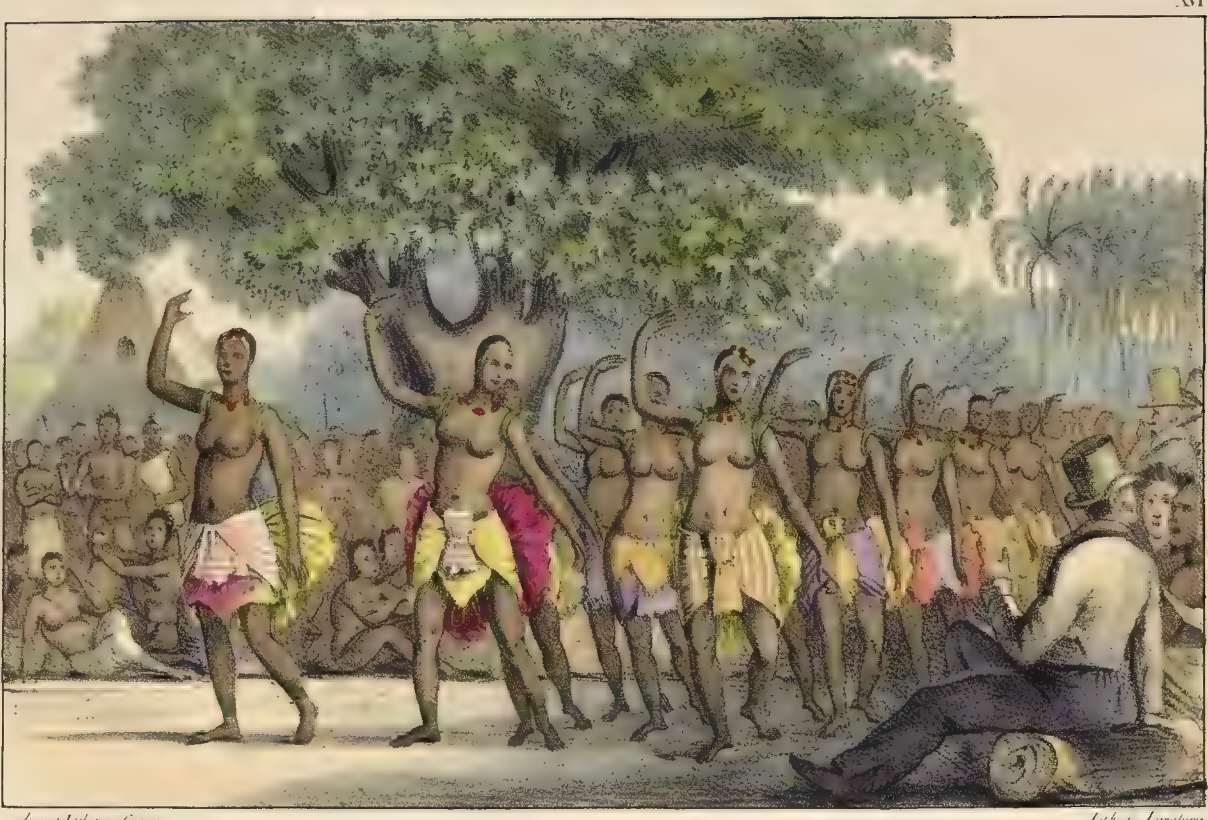


Lith. par Norblin d'après Choris

Lith. de Langlumé, r. de l'Abbaye N 4

Habitants des îles Sandwich.

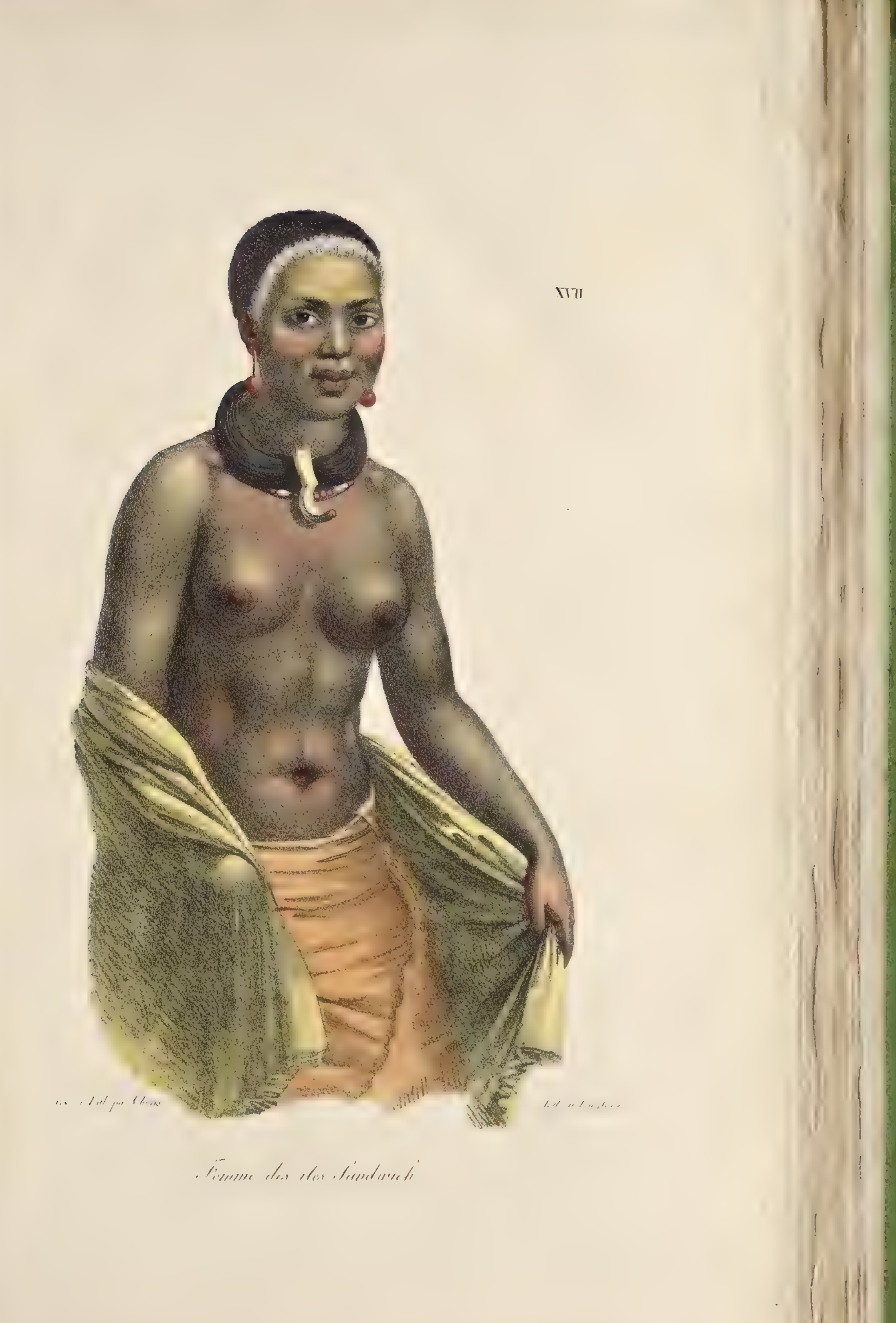
XVI



des. et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Danse des femmes dans les îles Sandwich





XVII

Femme des îles Sandwich



XVIII

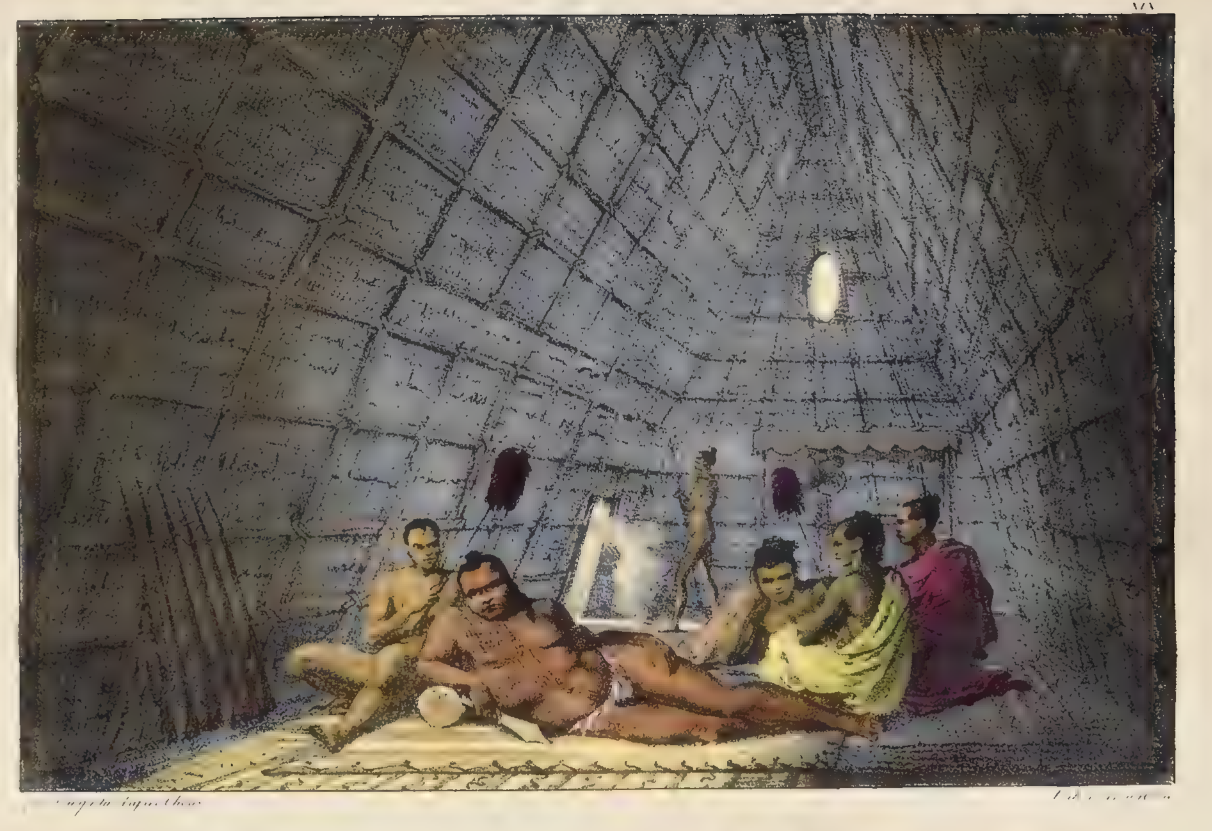


dess. par Adam d'après Choris

Lith. de Langlumé

Port d'Hanarourou.





Intérieur d'une maison d'un chef dans les îles Sandwich

ILES SANDWICH.

Le 20 octobre, vieux style (1er novembre), 1816, nous avons quitté la baie San-Francisco, et fait route pour les îles Sandwich. M. Éliot, anglais de nation, qui avait long-temps demeuré dans cet archipel, en qualité de médecin du roi, et qui depuis avait fait un long séjour en Californie, s'embarqua sur le *Rurik*, pour retourner à Ovaïhy: ce qui nous fut très-avantageux; car, profondément versé dans la langue des insulaires et instruit de leurs usages, il nous a rendu de très-grands services.

Le 9 (21) novembre, nous eûmes connaissance d'Ovaïhy. Le Mona-Roa frappe d'abord les regards et se distingue aisément des deux autres grandes montagnes de l'île, le Mona-Vororaï et le Mona-Kéa. Nous ne vîmes pas du tout de neige sur aucun de ces sommets; à notre seconde relâche, l'année suivante, nous n'en aperçûmes pas non plus. D'après le calcul de M. Horner, astronome de l'expédition du capitaine Krusenstern, l'élévation du Mona-Roa est de 5,024 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pl. I.

Le flanc du Mona-Vororaï qui fait face à la mer, est couvert de lave jusqu'au rivage. Lorsque le soleil darde ses rayons sur

ce côté, il est très-difficile de le regarder, parce qu'il réfléchit une lumière trop éclatante. On nous dit que ce volcan avait eu, en 1774, une éruption qui avait causé de grands ravages dans l'île, et qu'à-présent il vomit souvent de la fumée.

Nous étions encore à-peu-près à cinq milles de la terre, lorsque plusieurs canots nous accostèrent; ils nous vendirent des melons d'eau, des ignames et des patates. Ayant le projet de mouiller à l'île de Vahou, parce que son port est excellent, nous voulions demander à Tamméaméa, roi de cet archipel, la permission d'y aller.

Nous fûmes très-surpris de ce qu'ayant demandé aux insulaires où le roi était alors, ils ne voulurent pas nous le dire; enfin nous apprîmes qu'il se trouvait dans la baie de Tiritatéa ou Kiekakéa.

Comme il fait ordinairement calme dans le voisinage des îles hautes, nous ne pûmes arriver dans la baie que le 12, au lever du soleil. Plusieurs milliers d'insulaires armés étaient rassemblés sur le rivage, et quelques centaines d'entre eux avaient des fusils. On nous conduisit au roi; il était assis près de la plage, à côté de la maison de Kahoumanou, sa femme favorite, sur une belle natte étendue à terre et fabriquée dans ces îles; une grande pièce d'étoffe noire, de manufacture indigène, lui servait de manteau; les principaux chefs, tous armés, se tenaient autour de lui; plus loin était le peuple. Un homme qui était assis derrière le roi, avait à la main un mouchoir et un crachoir fait d'un très-beau bois brun et orné de dents humaines; le prince ne se servit pas de ce dernier meuble.

Tamméaméa nous reçut très-froidement, parce qu'un navire américain arrivé dans cette île peu de temps avant nous, qui avait à bord beaucoup de poudre et d'armes et qui probablement voulait les vendre promptement, raconta que le vaisseau russe le *Runk*, accompagné de plusieurs autres bâtiments de sa nation,

devait venir aux îles Sandwich afin de s'en emparer pour son souverain. A cette nouvelle, le roi fit aussitôt construire un fort à Vahou. Ensuite, lorsque l'on aperçut notre pavillon, le peuple se rassembla en armes auprès du roi. Nous avons appris depuis que les insulaires armés étaient au nombre de 4000 hommes.

M. Éliot, auquel le roi témoigna beaucoup d'amitié dès qu'il le reconnut, ayant représenté à ce prince que les nouvelles débitées par le navire américain étaient fausses et que le but du voyage du *Rurik* était entièrement pacifique, les inquiétudes de Tamméaméa se calmèrent. M. Éliot lui ayant dit ensuite que nous lui demandions la permission d'acheter des provisions, il nous promit tous les secours qui étaient en son pouvoir, ajoutant qu'il éprouvait une vive satisfaction à faire quelque chose pour une expédition de découvertes, et que tout ce dont nous avions besoin nous serait fourni gratuitement.

Tamméaméa nous permit de parcourir l'île, mais nous fit toujours accompagner de quelqu'un, sous prétexte que ces promenades pourraient être dangereuses pour nous, parce que les insulaires n'avaient pas confiance à nos intentions pacifiques.

Il nous conduisit ensuite à sa maison, qui ne se distinguait des autres que par sa grandeur; le plancher en était couvert de belles nattes; on voyait au milieu une table à l'européenne et une chaise. Je demandai à Tamméaméa la permission de faire son portrait; cette proposition parut lui plaire beaucoup; mais il m'invita à sortir un instant, parce qu'il voulait s'habiller; il ne tarda pas à me faire rappeler : que l'on juge de ma surprise, en voyant ce monarque se pavaner dans un vêtement de matelot; il avait un pantalon bleu, un gilet rouge, une chemise blanche propre, et une cravate de soie jaune. Je le priai de changer de costume, il refusa absolument, et insista pour être peint comme il était vêtu. Dans la planche il est représenté avec son manteau noir. Planche II.

Il nous invita à déjeuner dans sa maison des sacrifices, près du temple. Les mets nous furent présentés sur des assiettes de porcelaine de la Chine. Un cochon de lait rôti, ainsi que les ignames, les patates et autres racines furent servis sur des feuilles fraîches de bananier; le bon vin ne manqua point au repas.

Le roi y assista, ainsi que quelques Anglais et Américains établis dans l'île; aucun d'eux ne voulut rien prendre. Le repas fini, on nous dit que c'était une offrande d'actions de grace aux Dieux, de ce que nous étions venus non comme ennemis, ainsi qu'on l'avait craint, mais comme amis.

Tamméaméa déjeuna ensuite seul dans sa maison; on lui servit du poisson grillé, des bananes, des patates, et du paya, c'est une bouillie faite de racines de tarro écrasées dans l'eau. Le roi ne se servit ni de couteau, ni de fourchette; il semblait aimer beaucoup le bon vin de Madère. Nous lui fîmes présent d'excellent vin doux du Chili, qui ne fut pas de son goût; il le comparait à de la mélasse. Les domestiques et même les chefs avaient les épaules découvertes en présence du roi.

Tamméaméa a sept femmes qui sont toutes âgées et extraordinairement grosses, de même que toutes les femmes des chefs sans exception. Kahoumanou, celle qu'il aime le mieux, est très-grande et très-forte; si elle n'était pas si noire, elle pourrait passer pour une belle femme. Pl. III.

Nous vîmes chez elle ses deux filles; l'une âgée d'environ dix-huit ans, l'autre de treize. Celle-ci est très-jolie, mais très-noire: elles sont, comme toutes les femmes de ces îles, découvertes jusqu'à la ceinture.

On dit que Tamméaméa, dans sa jeunesse, était extrêmement jaloux. Deux de ses fils devinrent amoureux de Kahoumanou; il en fut instruit et résolut de les punir; il les étrangla de ses propres mains sur une place publique, en présence du peuple.

Les reines, de même que toutes les femmes de distinction, ont auprès d'elles de jeunes garçons pour chasser les mouches avec des touffes de plumes ou de rubans. Pl. III. On se préserve de l'ardeur du soleil avec des parasols.

Nous avons rendu visite à Liolio, fils du roi, et héritier du royaume; il était assis à terre sur une belle natte, à-peu-près tout nu; il nous reçut très-froidement, ne proféra pas une parole, et eut l'air de faire à peine attention à nous : il était entouré de plusieurs chefs. Liolio a été en Angleterre; il parle bien anglais; il déteste tous les étrangers, et les changements que son père a introduits dans le gouvernement. On dit que tous les vieux chefs ont embrassé son parti.

La baie de Tiritatéa n'est pas grande ni commode pour les bâtimens qui veulent y mouiller, parce que le fond est de rochers de corail aigus qui coupent les câbles. Nous y avons trouvé mouillé un grand navire américain à trois mâts, le *Brutus*, de Boston. Le mauvais temps lui avait fait perdre deux de ses mâts dans sa traversée de la côte Nord-Ouest d'Amérique à cet archipel. Il avait réparé ses avaries dans la baie de Karakakoua, tristement célèbre par la mort du capitaine Cook. Il devait aller ensuite à la Chine.

Le village situé sur le bord de la mer est assez grand et ombragé de beaux cocotiers. On y voit trois maisons en pierre, qui servent de magasins au roi.

Les insulaires ont construit le long du rivage de grands hangars sous lesquels ils conservent leurs pirogues de guerre au nombre de plusieurs centaines; quelques-unes ont quarante et jusqu'à soixante pieds de longueur; toutes sont creusées dans un seul tronc d'arbre. Les plus longues sont ordinairement doubles.

Ovaïhy n'est pas aussi abondante en fruits que les autres îles de cet archipel : notamment que Movy et Vahou; mais on dit que

les femmes d'Ovaïhy sont les plus jolies. La modestie n'est pas la vertu à la mode chez beaucoup d'entre elles, car elles nous firent des avances.

Parmi les présents que nous fîmes au roi, les objets qui lui plurent davantage furent deux mortiers en bronze, avec une quantité de bombes. Lorsque nous prîmes congé de lui, dans la soirée, il donna ordre à un des chefs de nous conduire à Vahou, de nous y faire fournir tous les secours dont nous avions besoin, et de veiller à ce que nous fussions bien reçus.

Le 12 (24) nous eûmes connaissance de l'île de Vahou, et le 13 (25) nous nous en approchâmes. Elle nous parut beaucoup plus fertile qu'Ovaïhy, moins brûlée et moins noire, et bien plus verdoyante. Sur sa côte méridionale s'élève une montagne conique assez haute, dont la cime la plus élevée s'est affaissée, et semble être le cratère d'un volcan éteint depuis long-temps.

Plusieurs pirogues nous accostèrent. Manouya, ainsi s'appelait l'envoyé du roi qui nous accompagnait, alla à terre dans un de ces bateaux. Bientôt nous aperçûmes le village et le port d'Hanarourou, où plusieurs vaisseaux étaient à l'ancre; un fort en défend l'entrée ainsi que ses rives; il est monté de trente canons de huit, de douze et de seize; sur ses murs flotte le pavillon du roi Tamméaméa, qui offre sept bandes alternativement bleues, rouges et blanches; dans le coin supérieur, près du bâton, se trouve l'iack, ou petit pavillon anglais.

Entre autres bâtiments mouillés dans le port, il y en avait deux au roi : un grand navire à trois mâts, qui portait le nom de la femme du vice-roi, et un très-beau brig, de dix-huit canons, qui se nommait la *Kahoumanou*, en l'honneur de la reine. Celui-ci devait être expédié à la Chine par le roi, avec une cargaison de bois de Santal. Lorsque l'année suivante nous revînmes dans cet archipel, nous apprîmes que la *Kahoumanou* était effec-

tivement allée à Canton, mais que les Chinois n'avaient pas voulu l'admettre, sous prétexte que ce navire portait un pavillon qu'ils ne connaissaient pas.

Tous les bâtiments qui appartiennent au roi, sont commandés par des Américains ou des Anglais; la moitié des matelots est aussi composée d'étrangers, et le reste l'est d'indigènes.

Le 14 (26) nous sommes entrés dans le port qu'un récif de corail met à l'abri de la lame. Il est situé par 21° 18' 0" de latitude nord, et 160° 31' 22" de longitude à l'ouest de Paris.

John Young, si connu par les relations des voyageurs qui nous ont précédés dans cet archipel, où il est établi depuis vingt-six ans, vint nous voir. Il est aimé et estimé du roi et de son peuple. Il a quatre-vingt-trois ans. Lorsque nous revînmes ici, en 1817, il était extrêmement affaibli, de sorte que l'on ne pouvait guère espérer qu'il vécût encore long-temps. Il avait été maître d'équipage d'un navire américain qui aborda en mars 1790 à Ovaïhy. Le 17, Young avait obtenu la permission de rester à terre jusqu'au lendemain; lorsqu'il voulut retourner à bord, il trouva toutes les pirogues tabouées et retirées sur la grève, et Tamméaméa lui déclara que s'il osait se servir d'une embarcation du pays, il serait mis à mort, mais qu'on lui en fournirait une le lendemain. Cependant, instruit qu'une goëlette, commandée par le fils du capitaine américain, avait été arrêtée dans une baie, au sud d'Ovaïhy, et que quatre des cinq hommes qui la montaient avaient été massacrés par les insulaires, le roi ne voulut point permettre à Young de partir; il le traita d'ailleurs avec beaucoup d'amitié. Le bâtiment d'Young, qui avait levé l'ancre pour profiter du vent favorable, resta deux jours devant la baie de Karakakoua, tirant des coups de canon pour avertir Young, et s'approchant de la côte autant qu'il était possible; enfin un coup de vent l'obligea de s'éloigner et d'appareiller.

Quand Young se vit forcé de rester dans un pays dont il ignorait la langue, où il n'y avait pas d'autre européen, et d'où il ne pouvait espérer de sortir bientôt, à moins d'un événement extraordinaire, il tomba dans le chagrin et l'abattement. Le roi chercha à le consoler et à lui rendre le courage; il lui témoigna beaucoup d'affection et d'estime, lui donna des champs et des hommes pour les cultiver, lui fit aussi présent de cochons, enfin ordonna aux chefs de lui marquer de l'amitié et des égards. Tous prodiguèrent leurs dons à Young, de sorte qu'en peu de temps, il fut un des plus riches particuliers du pays. Il apprit la langue, se fit aimer des habitants, épousa une femme d'une classe distinguée, et fut élevé au rang des chefs; alors il résolut de finir ses jours dans l'île. Avant de parvenir à ce degré de considération, il avait formé avec un autre Anglais le projet de s'enfuir; ce dessein échoua. Depuis cette époque il s'était résigné à son sort; sa bonne conduite envers les indigènes et envers les étrangers qui abordent à cette île, lui avaient acquis l'estime générale et la confiance illimitée de Tamméaméa. Toutes les affaires lui passaient par les mains.

Le fort de Vahou est gardé par une garnison d'insulaires; les canonniers sont Américains ou Anglais. M. Billey, officier de la compagnie anglaise des Indes, en était commandant.

Kraïmokou, vice-roi de Vahou, gouverne cette île au nom de Tamméaméa. C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui entend le commerce aussi bien que son souverain. Les Américains relâchent à cette île tous les ans au printemps, quand ils arrivent dans le grand Océan; et en automne, dans leur traversée de la côte nord-ouest du Nouveau-Continent à la Chine. Ils y prennent des rafraîchissements, et y chargent aussi du bois de Santal. Ce bois ne coûte aux îles Sandwich que six piastres le quintal, et se vend dix et onze piastres à la Chine, où l'on en fait toutes sortes de

petits ouvrages, tels que des éventails; on en extrait aussi une huile odorante, et on le brûle comme offrande devant les images des Dieux. Ce bois étant très-lourd, un navire peut en charger pour une valeur considérable sans en prendre une quantité qui l'encombrerait. Comme il est très-abondant sur ces îles, c'est un de leurs principaux objets de commerce. Le roi ne prenait autrefois que du fer en échange, ou des outils de ce métal, et des armes; il reçoit volontiers aujourd'hui des armes, de la poudre, du biscuit de navire, et aime beaucoup, lorsque c'est possible, qu'on lui paie une partie de la somme en piastres.

On pêche dans cet archipel, et sur-tout à Vahou, de très-belles perles. Elles appartiennent au roi; il les rassemble soigneusement. Souvent des Américains et des Anglais restent ici pendant quelques mois avec des marchandises pour les échanger secrètement avec les naturels contre des perles; mais ce commerce clandestin ne leur est pas très-avantageux; car les insulaires, s'imaginant que c'est une marchandise extrêmement précieuse, en demandent un prix à-peu-près égal à celui qu'on peut espérer d'en obtenir en Europe ou en Chine.

Parmi les objets que ces îles fournissent abondamment aux navires qui arrivent, on peut compter les femmes. Tous les soirs, au coucher du soleil, ils sont entourés de centaines de pirogues chargées de jeunes filles qui appartiennent aux basses classes du peuple; celles qui sont nées dans un rang plus élevé, ne cèdent qu'à des sollicitations réitérées. Au reste, les femmes de cet archipel, de même que celles de beaucoup de pays de la zône torride, ont, très-jeunes encore, et quelquefois même avant l'âge de dix ans, commerce avec les hommes.

Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs compatriotes; mais ils cèdent aux blancs, sans répugnance, leurs femmes, leurs sœurs ou leurs filles. Un homme peut avoir autant de femmes

qu'il peut en nourrir; les gens du commun n'en ont ordinairement qu'une.

Lorsqu'un homme a jeté ses vues sur une jeune fille, il l'invite à venir vivre avec lui. On reste ainsi plusieurs semaines, plusieurs mois, jusqu'à ce que l'on soit fatigué l'un de l'autre; on se sépare sans se fâcher; l'homme cherche une autre femme, et continue ainsi à en changer jusqu'à ce qu'il soit las de ce train de vie. Si la femme devient enceinte, l'homme reste avec elle. Il n'y a pas d'exemple de séparation dans ce cas.

Donner un baiser est une chose inconnue; on se frotte mutuellement le nez comme si l'on voulait flairer une fleur.

Les grands se distinguent aisément du peuple; ils sont de haute taille et gras; leur teint est brun foncé; ils ont les cheveux moins longs que les gens du commun, souvent crépus et courts; les lèvres généralement assez grosses; tandis que le peuple est petit et maigre, a le teint plus jaune, les cheveux plus lisses.

Les enfants, en venant au monde, sont complètement noirs; la jeune fille, la plus jolie et la plus délicate, qui s'expose le moins à l'action de l'air et du soleil, est noire; celles qui sont obligées de travailler constamment à l'ardeur du soleil, sont presque de couleur orangée.

Les grands ne se distinguent pas du peuple par l'habillement, excepté que pour se vêtir, ils emploient de plus grands morceaux d'étoffe; cependant nous avons observé que la couleur noire pour les vêtements, leur est exclusivement dévolue.

La noblesse est héréditaire, non par les hommes, mais par les femmes. Les enfants d'un homme noble et d'une femme qui ne l'est pas, sont regardés comme étant de la classe commune; mais les enfants d'une femme noble et d'un homme qui ne l'est pas, appartiennent à la classe de la noblesse.

La condition des femmes n'est pas améliorée depuis que l'im-

mortel Cook nous a fait connaître cet archipel. Il leur est défendu, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos; de faire usage du feu allumé par des hommes; d'entrer dans l'endroit où ils mangent; quand une femme enfreint une de ces défenses, on la tue sans pitié. Étant mouillés dans le port, nous vîmes flotter sur l'eau le corps d'une jeune femme. Elle avait eu le malheur, étant ivre, d'entrer dans la maison où les hommes mangeaient; les habitants l'étranglèrent sur-le-champ, et le jetèrent à la mer

Chaque famille a, par ce motif, plusieurs maisons; l'homme en a trois : il dort dans l'une, mange dans la seconde, et fait du feu dans la troisième; la femme en a un nombre égal. Si un homme mange dans la maison de la femme, aucune femme ne peut plus y entrer; si l'homme se sert du feu allumé par les femmes, aucune d'elles ne peut ensuite en faire usage.

Les femmes et les gens du commun sont également exclus des mystères de la religion (*Tabou*). Au commencement de chaque mois, il y a deux à trois jours de fête (*Tabou*), et dans le courant de l'année il y en a quatorze, que les chefs sont obligés de passer dans les temples à prier; ils y mangent et ils y dorment aussi pendant tout ce temps; car ils ne peuvent, tant qu'il dure, entrer dans une autre maison; s'ils y mettaient le pied, elle serait brûlée à l'instant. S'ils touchent une femme, elle est mise à mort sur-le-champ; s'ils touchent un homme, il faut que celui-ci reste dans le temple à se purifier pendant toute la durée de la fête. Les Taboués ont la liberté de sortir du temple pour se promener; alors ils se font accompagner par des hommes qui portent des drapeaux, pour indiquer au peuple qu'il doit s'éloigner. Pendant toute la durée de ce tabou, les femmes ne peuvent pas aller sur la mer, sous peine de mort. Quand nous étions dans l'île, la femme de Kraïmokou resta par malheur trop long-temps à bord

d'un navire américain, et ne retourna à terre qu'après le coucher du soleil, un jour que le tabou commençait. Comme le tabou était commencé dès ce moment, le peuple, transporté de fureur, l'attendait sur le rivage, et se jeta sur elle pour la punir. Heureusement des Américains et des Anglais qui avaient prévu l'évènement, réunirent leurs efforts et la sauvèrent.

Les prières se font dans une langue qui n'est comprise de personne, et pourtant tous les nobles les savent par cœur. Ils appellent Dieu, *Atoua*, et *Atoua noui noui* (Grand Dieu). On le représente par des figures en bois, de même que d'autres dieux; mais seul il a plusieurs centaines de dents de chien dans la bouche, et est orné de plumes.

Les autres dieux ont chacun des noms différents; tels que Tanatatea, pl. VIII, fig. 3; Otihou-Otouaï ou Oréro, pl. VI, fig. 3; Kavakakaï, pl. VII, fig. 2; Tanaréré, Otaounoutou, pl. VII, fig. 1; Tanaré-Papaou, pl. VII, fig. 4; Kaleaoko, pl. VIII, fig. 1; Avapelou, Aramokou Otavata, pl. VI, fig. 4; Hareopapa, pl. VI, fig. 2; Mau, pl. VI, fig. 1.

La planche V représente le temple du roi; le dieu qui porte un oiseau sur la tête est celui de la guerre. Il y a aussi un tambour sacré nommé *Apahou;* il est orné d'un grand nombre de dents, sur-tout de celles des victimes humaines qui ont été immolées aux dieux. On offre en sacrifice des cochons, des bananes, des cocos et des hommes, à ce qu'on nous a dit, mais il paraît que ce sont toujours des criminels.

Le tambour commun s'appelle *Houra-Houra* aux îles Sandwich; la danse et le chant se désignent aussi par le même nom. Pl. VIII.

Toutes ces idoles des îles Sandwich ont généralement trois, quatre, six, et même plus de huit pieds de hauteur; les insulaires semblaient ne pas avoir beaucoup de respect pour ces images des dieux; ils en faisaient des objets de plaisanterie. J'ai entendu

dire que des étrangers étaient un jour entrés sans permission dans un temple où il y avait un grand nombre de ces idoles; le peuple voulait punir par la mort l'affront fait aux dieux; mais les Américains et les Anglais qui habitent dans ces îles employèrent leur influence pour calmer la furie du peuple. Enfin on se contenta de brûler le temple, et on jeta les dieux dans un coin. Nous avons remarqué une figure de Priape parmi ces idoles.

Chaque chef a sous sa dépendance un certain nombre d'hommes qui lui obéissent, qui sont tenus de cultiver ses champs et de lui remettre une quantité déterminée du produit. Quand le roi veut faire travailler, les chefs sont obligés de lui fournir des hommes.

Les favoris du roi lui marquent leur affection en manifestant le desir d'être sacrifiés aux dieux à l'instant où il mourra. Nous avons vu un de ces hommes, destiné à finir ses jours au moment où le roi expirerait. (Pl. X, fig. 1.) Cet homme paraissait heureux de l'idée et fier de l'honneur de servir encore le roi après cette vie terrestre. Il aimait extraordinairement sa femme, faisait tout ce qui pouvait lui être agréable, et lui choisissait les étrangers les mieux faits qui avaient su lui plaire.

On cultive beaucoup le mûrier à papier dans ces îles. Lorsque l'arbre est âgé de trois ans, on le coupe tout près de la racine; on racle soigneusement l'épiderme qui est jeté comme inutile, puis on enlève l'écorce; on la laisse tremper une quinzaine de jours dans l'eau, pour l'amollir, ensuite on la pétrit et on en fait des boules de la grosseur d'une pomme moyenne; on les pose sur une planche propre et on les frappe avec des maillets de bois, pour applatir, étendre et amincir la masse; de sorte qu'une de ces boules devient une pièce d'étoffe qui a sept à huit pieds de long sur autant de large. La pâte pouvant se sécher pendant qu'on la travaille ainsi, on l'humecte fréquemment, et la prépa-

ration durant souvent dix à douze jours, on mouille constamment la pâte pendant la nuit. L'étoffe que l'on obtient par ce procédé est d'un gris jaunâtre; elle est ensuite teinte avec des couleurs tirées de feuilles et de racines de végétaux; toutes les figures que l'on y dessine sont exécutées avec un soin et une patience extrêmes par des femmes qui se servent à cet effet d'un petit roseau fendu. Les étoffes qui ne sont pas teintes se lavent aisément. On frotte les autres d'huile odorante que l'on extrait des racines et du bois de santal.

On récolte beaucoup de tabac, dont les Américains ont apporté la graine: il est très-fort. Les insulaires sont devenus des fumeurs déterminés; les femmes mêmes ont souvent la pipe à la bouche.

Le coton est un produit indigène de cet archipel; mais on n'en fait aucun usage.

Les femmes aiment beaucoup à se parer; elles se coupent les cheveux très-courts; elles relèvent ceux du front, et les enduisent de chaux plusieurs fois dans la journée, ce qui les fait devenir blonds, et même entièrement blancs. Nous avons souvent vu de ces cheveux teints qui étaient couleur de rose; mais nous n'avons pu apprendre comment on leur donne cette teinte. Plusieurs Européens croyaient que cette mode n'existait que depuis qu'ils fréquentent ces îles. Cette opinion n'est pas vraisemblable, puisque les cheveux de la déesse Hareopapa (Pl. VI, fig. 2.) sont peints de la même manière, et que le bois dont elle est faite est coupé depuis cent ans au moins. Les jeunes femmes et plusieurs hommes ont depuis long-temps adopté la mode abandonnée par les Européens, de mettre les cheveux en queue. Beaucoup d'hommes se teignent aussi les cheveux.

Les pirogues des naturels sont très-longues et doubles, ou pourvues de balanciers sur un des côtés. On les fait ordinaire-

ment aller à la pagaïe. Ce n'est que par un vent très-favorable que les insulaires emploient les voiles. Ils sont excellents nageurs; mais on a quelquefois exagéré leur habileté en ce point; ils ne peuvent pas nager à plus de sept milles de distance de terre; on n'en a pas vu non plus qui plongeât à plus de onze brasses de profondeur; quand ils y parviennent, le sang leur sort par le nez et par les yeux; du reste, ils sont très-adroits dans cet exercice. Le cuivre de notre bâtiment s'était rongé sous la quille; un insulaire plongea, examina le dommage, en vint rendre compte, plongea de nouveau avec un marteau, un morceau de cuivre et des clous, et répara tout avec beaucoup d'exactitude.

Souvent des insulaires s'embarquent sur des navires américains qui vont à Canton ou à la côte nord-ouest d'Amérique: à leur retour, ils éprouvent beaucoup de plaisir à raconter leurs aventures à leurs compatriotes; et, comme cela arrive fréquemment aux hommes plus civilisés, ils exagèrent ce qu'ils ont vu dans leurs voyages. Ce sont de bons matelots, fidèles et de bonne humeur.

Le peuple et les chefs aiment extraordinairement les habillements européens; quelques chefs s'en vêtissent, mais seulement quand ils font visite aux bâtiments qui arrivent. Taïmotou, frère de la reine Kahoumanou, était presque toujours mis à l'anglaise.

Les nobles étant sans exception très-gras, boivent du kava pour maigrir, en même temps qu'ils gardent une diète sévère, et effectivement leur embonpoint diminue sensiblement; la peau se ride, tombe par écailles, et se renouvelle.

Beaucoup de vieux chefs boivent le kava, ou ava, par plaisir; Ils maigrissent, leurs yeux deviennent rouges; l'usage de cette boisson leur donne un air de gens à demi ivres. Les voyages de Cook décrivent la maniere dégoûtante dont on prépare cette bois-

son qui est en vogue dans les principaux archipels du grand Océan, et dont l'abus produit par-tout des effets pernicieux. On a pensé qu'il faut lui attribuer en partie les nombreuses maladies de peau dont les insulaires sont attaqués.

J'ai vu à Vahou un Anglais que la goutte avait rendu entièrement perclus; il ne pouvait ni s'asseoir ni marcher. Voici comme un vieil insulaire s'y prit pour le guérir. Il lui fit d'abord observer la diète la plus rigoureuse; ensuite il le frottait constamment tous les jours, en appliquant les mains depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds, et ne cessait que lorsque le malade s'endormait. En six semaines celui-ci fut entièrement guéri, comme il nous l'apprit lui-même lorsque nous revînmes à Vahou. Le procédé employé par cet insulaire rappelle ceux que le magnétisme met en usage.

On supposait qu'à la mort de Tamméaméa, Taïmotou s'emparerait de Movi, et Kraïmokou de Vahou, les îles les plus abondantes en denrées et en bois de Santal; et qu'Ovaïhy, l'île la plus pauvre du groupe, resterait à Lio-lio. Les Européens établis dans l'archipel soutiendront sans doute les deux premiers prétendants chez lesquels ils ont toujours trouvé de l'appui, tandis qu'au contraire Lio-lio, ainsi que je l'ai déja dit, est leur ennemi juré.

Les îles d'Otouvaï et d'Onihaou, appartenaient au roi Tamouri, qui demeure sur la première. Tamméaméa les avait conquises; des secours fournis à Tamouri par la compagnie russe d'Amérique, le mirent à même de les recouvrer, et elles formèrent de nouveau un royaume séparé. L'état des choses a subi un nouveau changement. A notre arrivée à Vahou, l'année suivante (1817), nous apprîmes que Tamouri avait envoyé des ambassadeurs à Tamméaméa, et s'était volontairement soumis à sa suzeraineté.

On dit que l'île d'Otouvaï abonde en bestiaux, et de même que Movi est aussi très-féconde en orangers; mais ce fruit n'y est

pas bon, il est trop aigre. On fabrique à Otouvaï de très-belles nattes avec des feuilles de baquois (*Pandanus odoratissimus*).

Vahou produit des ananas qui sont assez gros; on y a planté des pommiers et des poiriers; ils n'y réussissent que dans les montagnes; ils n'ont pas encore porté de fruits.

On y voit quelques vignes; elles ont été plantées par un Espagnol nommé *Marini*, établi dans cette île, à laquelle il a fait beaucoup de bien, parce qu'il entend toutes les branches de l'économie rurale et domestique. Un tel homme est d'autant plus précieux pour cet archipel, que tous les Américains et les Anglais qui s'y sont fixés sont des marins qui ne connaissent que leur métier. Marini sale une très-grande quantité de chair de cochon pour les navires qui relâchent ici; les salaisons sont bien faites. Il fait aussi sécher des bananes qui sont un mets exquis, non-seulement à la mer, mais aussi à terre; enfin il confit beaucoup de fruits au vinaigre.

La langue des insulaires est très-aisée à apprendre; elle consiste généralement en mots composés, tels que :

maké-maké. . . . . aimer, vouloir, souhaiter.
vaï-vaï. . . . . dormir.
noui-noui. . . . . beaucoup.
kaou-kaou. . . . . manger.
mira-mira. . . . . voir.

Le *t* se confond ordinairement avec le *k*, et le *l* avec le *r*, par exemple:

kanaka ou *tanata*. . . . . homme.
taro, karo, kalo ou *talo*. . . *tarro*, racine de l'*arum esculentum*.
tapa-kapa. . . . . étoffe d'écorce de murier.

Traïmokou. .	*Kraïmotou*. .	Noms propres.
Tamméaméa.	*Kamméaméa*.	
Tahoumanou.	*Kahoumanou*.	
Taïmotou. . .	*Kaïmokou*.	
Tamouri. . . .	*Kamouri*.	

Tous les noms ont une signification :

Lio-lio. . . . . chien de chien.

kraïmotou. . . . . requin.

naya. . . . . marsouin.

Ce nom est celui de beaucoup d'insulaires; on donne aussi ces mêmes noms aux Européens en y ajoutant *haouri*, adjectif qui veut dire étranger : on appelle ceux-ci, en général, *kanaka-haouri*, hommes étrangers.

Il nous sembla que les hommes d'un rang élevé et les jeunes femmes, prononçaient ordinairement *t* pour *k*, et *l* pour *r*.

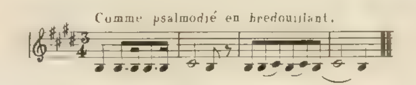
La danse de ces insulaires, sur-tout celle des hommes, est extrêmement gracieuse; ils ne remuent pas beaucoup les pieds, ne faisant qu'un pas de côté, en avant ou en arrière; mais la tête, les bras et le corps, sont dans un mouvement continuel, qui, loin d'être fort ni outré, offre toujours l'harmonie la plus agréable, et une grace infinie. Les hommes ne dansent ordinairement ensemble qu'au nombre de trois devant un cercle de spectateurs; les femmes se réunissent souvent au nombre de cinquante pour danser; c'est un divertissement qu'elles prennent; les hommes au contraire sont des danseurs de profession qui se font payer. Quand ils dansent bien, les femmes leur jettent pour récompense des pièces entières d'étoffes. Les hommes ainsi que les femmes ont pour danser un costume particulier; les hommes portent des boucliers légers, couverts de plumes de coq et d'autres oiseaux, et à la poignée desquels est attachée une petite calebasse qui renferme des cailloux. Quand le bouclier est agité, ils font un bruit qui n'est pas désagréable, sur-tout quand on le remue en mesure avec l'air de la danse.

Les musiciens qui jouent pour accompagner les danseurs, ont à la main gauche une grande calebasse vide, ils l'élèvent doucement en l'air, et la laissent tomber à terre; il en résulte un son sourd

mais non dépourvu d'agrément; de la main droite, ils en frappent un petit tambour, fait d'écalles de cocos et recouvert de peau de requin. Indépendamment de ces instruments, les femmes ont des morceaux de bois qu'elles frappent en mesure les uns contre les autres, ou des morceaux de roseau creusés d'entailles transversales, et sur lesquels on fait passer, de l'un à l'autre bout, de petits morceaux de bois, ce qui produit un son bruyant comme celui d'une cresselle.

Les hommes portent à l'avant-bras des ornements en os, et autour des jambes plusieurs cordons de dents qui font du bruit quand ils remuent.

Toutes les danses sont accompagnées d'un air qui est toujours le même.



Nous avons souvent entendu le peuple crier aux danseurs qui avaient fini, de danser comme les kanaka-haouri (les étrangers). Les danseurs obéissaient à cette injonction, faisaient des sauts et des cabrioles, ensuite valsaient, et les spectateurs éclataient de rire.

Nous avons souvent vu les insulaires danser assis : ils s'accompagnent en chantant, en frappant des mains, et battent la mesure sur leur poitrine.

Les femmes portent souvent au cou des tresses de cheveux d'hommes, auxquelles est suspendu par devant un morceau d'os taillé en forme de langue; c'est ordinairement de la dent de cachalot que les Américains vendent très-cher aux insulaires.

Les verroteries rouge - foncé sont seules recherchées ; on ne fait aucun cas de celles qui sont d'une autre couleur. On attache un grand prix au drap d'Europe. Les femmes aiment beaucoup les miroirs ; elles en demandent toujours ; quand elles en ont, elles les portent constamment avec elles, et s'y regardent presqu'à chaque instant.

On jouit dans ces îles de la même sûreté que dans les pays civilisés de l'Europe ; nous avons souvent dormi à terre dans les cabanes des habitans. Plus de deux cents étrangers Américains et Anglais vivent dans cet archipel ; les insulaires leur témoignent beaucoup de considération ; quelques-uns n'y font qu'un séjour assez court, d'autres y restent soit pour servir d'interprètes aux bâtimens qui arrivent, soit pour les approvisionner ; d'autres n'y viennent que pour aller dans d'autres pays du monde ; car on y trouve presque toujours des navires destinés pour la côte nord-ouest et même pour tout le continent de l'Amérique ; pour les Philippines et pour Canton.

Les maisons sont commodes et propres, sur-tout celles des femmes ; elles sont construites en claies, recouvertes en haut et sur les côtés d'herbe sèche, enduite de terre. Une fenêtre sert à donner de l'air plutôt que du jour ; les portes sont très-basses.

Les maisons sont toujours dirigées du nord-est au sud-ouest.

Les insulaires aiment extrêmement le combat de la lance ; ils la jettent et la parent avec beaucoup d'adresse, en se baissant et se jetant de côté, ou en sautant suivant que la circonstance l'exige ; quelquefois même ils saisissent la lance qui vient vers eux, et la jettent à leur adversaire.

Le 1er (12) décembre, nous avons levé l'ancre, salué le pavillon du roi Tamméaméa de sept coups de canon, qui furent rendus coup pour coup, et quitté les îles Sandwich avec l'espoir d'y revenir.

L'on apprit, l'année dernière (1820), par une lettre de M. Ricord, gouverneur du Kamtchatka, la mort de Tamméaméa. « Cet homme extraordinaire, dit M. Ricord, semblait destiné par la Providence à tirer ses compatriotes de l'ignorance et de la barbarie, en introduisant parmi eux les connaissances, les arts et la civilisation de l'Europe et de l'Amérique. Ce fut au mois de mars 1819 qu'il mourut, à Ovaïhy, après une maladie de quelques jours. Peu de temps auparavant, un phénomène extraordinaire avait eu lieu dans cette île. Les eaux de l'Océan y étaient montées à six pieds, puis redescendues, en un certain nombre de minutes, pendant trois heures, et avec tant de régularité et de tranquillité, que ni les bâtiments mouillés dans le port, ni les maisons situées sur la côte, n'en éprouvèrent aucun dommage. Par l'effet d'une superstition naturelle à tous les peuples sauvages, les insulaires regardèrent ce phénomène comme le présage de la mort prochaine de leur roi.

Tamméaméa sentant approcher sa fin, avait fait rassembler autour de lui les chefs des îles qui lui étaient soumises; il les exhorta à maintenir religieusement ses institutions; « Nous en « sommes redevables, leur dit-il, aux hommes blancs qui nous « ont visités, et à ceux qui vivent au milieu de nous; je vous « invite à les respecter plus que tout autre habitant de nos îles; « à regarder leurs propriétés comme sacrées; à les laisser jouir « de tous les priviléges et de tous les avantages que je leur ai « accordés. » Ensuite il nomma pour son successeur Rio-Rio, son fils, âgé de vingt ans, et lui fit prêter serment en cette qualité par les chefs réunis; mais il recommanda à sa femme d'avoir soin de lui, à cause de sa jeunesse, la créant ainsi, pour un temps, régente de ses états. Quelques heures après, il expira.

Conformément à l'usage du pays, la personne reconnue comme devant hériter de l'autorité suprême, est obligée de quitter le

lieu et même l'île où le roi est mort. Rio-Rio dit à ses amis, en partant d'Ovaïhy : « Puisque mon père m'a trouvé digne d'être son successeur, de préférence à mes frères, je ne souffrirai pas d'autorité supérieure à la mienne ; et je déclare expressément qu'à l'expiration du terme fixé, je reviendrai comme roi, ou bien je ne serai rien. » Les chefs restés à Ovaïhy s'exercèrent aux évolutions militaires ; toute l'île est remplie d'hommes la plupart armés à l'européenne. Les bâtiments étrangers qui se trouvaient alors mouillés dans le port, furent dans la nécessité de se tenir prêts à combattre.

Telle était la situation des îles Sandwich au départ du navire américain qui nous a apporté ces nouvelles. On croyait que Rio-Rio, qui a un parti considérable en sa faveur, et que les bâtiments américains sont préparés à soutenir, si les circonstances l'exigent, réussira à maintenir son autorité légitime, lors même qu'il y aurait du sang répandu.

Le trésor trouvé à la mort de Tamméaméa se monte à 500,000 piastres : il l'avait amassé par son commerce avec les Européens. Ce monarque possédait aussi une grande quantité de marchandises, et quelques bâtiments marchands bien armés. Ce trésor peut passer pour être d'une richesse extraordinaire, si l'on considère qu'à l'époque du voyage de Vancouver aux îles Sandwich, en 1793, Tamméaméa vint lui-même le trouver avec d'autres insulaires, pour échanger des bananes et des cochons contre des clous.

Vancouver, qui était embarqué avec Cook, lorsque ce grand navigateur découvrit les îles Sandwich, en 1779, se rappelait Tamméaméa, neveu du roi Terriobou, comme un homme d'une physionomie extrêmement farouche. Dans l'intervalle, Tamméaméa était parvenu à la suprême puissance. Vancouver fut agréablement surpris de voir que les années avaient adouci la férocité

des traits de Tamméaméa, et que sa figure annonçait de la franchise, de l'intelligence, de la bonté et de la générosité. Il eut plusieurs occasions de reconnaître l'esprit d'ordre et la sagesse de ce prince. Toutes ses questions étaient judicieuses; rien de ce qui était utile n'échappait à ses observations.

M. Ricord cite un fait qui donne une bonne idée de l'esprit et du caractère de Tamméaméa. Un chef très-ambitieux qui s'était échauffé l'imagination en buvant du rum, avait déclaré qu'il n'obéirait pas à un ordre du roi qui venait d'être publié; et quelqu'un lui ayant adressé des représentations, il s'écria avec hauteur: « Croyez-vous donc que je ne suis pas aussi bien roi dans mon île que Tamméaméa à Ovaïhy? » Instruit de ce propos, le roi dit à quelqu'un de porter à celui qui l'avait tenu le crachoir dont le monarque seul a le droit de se servir. Quand le chef reçut ce présent inattendu, il comprit le motif pour lequel Tamméaméa le lui envoyait; et le lui reporta avec tout le respect qu'un sujet doit à son souverain.»

M. Freycinet, capitaine de vaisseau, qui vient d'achever un voyage dans le Grand-Océan, attérit à Ovaïhy le 5 août 1819. Il nous apprend qu'après la mort de Tamméaméa, son palais avait été réduit en cendres; et qu'à l'occasion de ses obsèques, la presque totalité des cochons de l'île avait, suivant l'usage, été égorgée.

M. de Freycinet ajoute que Rio-Rio ne jouissait encore que d'une autorité précaire. Les chefs soumis par les armes de Tamméaméa élevaient des prétentions extraordinaires, ce qui faisait craindre une guerre prochaine.

Tamméaméa devait, à l'époque de sa mort, être âgé de soixante-quinze ans environ. Son visage, quand je le vis en 1817, pour la dernière fois, annonçait un septuagénaire.

J'espère que l'on me pardonnera ces détails sur un roi qui a montré un caractère très-remarquable, et qui, si le ciel l'eût fait

naître dans un pays civilisé, eût certainement tenu un rang distingué parmi les princes ses contemporains.

Pl. XI, fig. 1. Vase fait avec une calebasse, dans lequel on conserve le payà. Les parois extérieures représentent une danse des habitants.

Fig. 2. Vase à mettre de l'eau. Il est également de calebasse. On voit sur ses parois des chèvres et des fusils.

Fig. 3. Crachoir orné de dents humaines. Le roi seul se sert de ce meuble.

Fig. 4. Écale de coco revêtue de peau de requin; elle sert de tambour dans les danses.

Fig. 5. Baguette à battre ce tambour.

Fig. 6. Hache de pierre : l'on n'en fait plus usage.

Fig. 8. Instrument destiné à tatouer. On le trempe fréquemment dans de l'eau où l'on a fait dissoudre du charbon; puis on l'applique sur les endroits où l'on veut empreindre des figures, et on le frappe légèrement à coups redoublés avec l'instrument fig. 7, jusqu'à ce que l'épiderme soit percé: ces endroits piqués se gonflent, mais en trois ou quatre jours au plus l'enflure disparaît.

Fig. 9. Instrument de musique. Il consiste en un bambou sur lequel on a creusé des entailles transversales, et le long duquel on promène un petit bâton (fig. 10), ce qui produit un bruit semblable à celui d'une crecelle.

Fig. 11 et 12. Zagaies ou javelots.

Fig. 13. Lance.

Pl. XIV, fig. 1. 2. Bonnets faits de feuilles de baquois.

Fig. 3. Pipe. On s'en sert pour fumer sans employer de tuyau.

Fig. 4. 5. Hameçons pour pêcher le poisson.



[illegible] pays civilisé [illegible] ont ces [illegible]ment [illegible]
[illegible] princes [illegible] contr[illegible]

[illegible] une calebasse, di[illegible]

[illegible] des

[illegible]

[illegible] ornée [illegible] dents hu[illegible]

[illegible] défense [illegible]

[illegible] Hache de pierre : l'on n'en [illegible]

[illegible] de [illegible]
[illegible] sur les enfants [illegible] l'on veut imprimer des figures,

[illegible]

[illegible] feuille [illegible]

[illegible] pour pêcher le poisson [illegible]





Larik Chef du groupe des îles Romanzoff.



Armes et ustensiles des iles Radak





Lith. de Langlumé

Des. et Lith. par Choris

Ornemens des habitans des îles Radak.



IV

Bateaux et rames des îles Radak

Lith. de Langlumé



Femme du groupe des îles Satahoff

VI

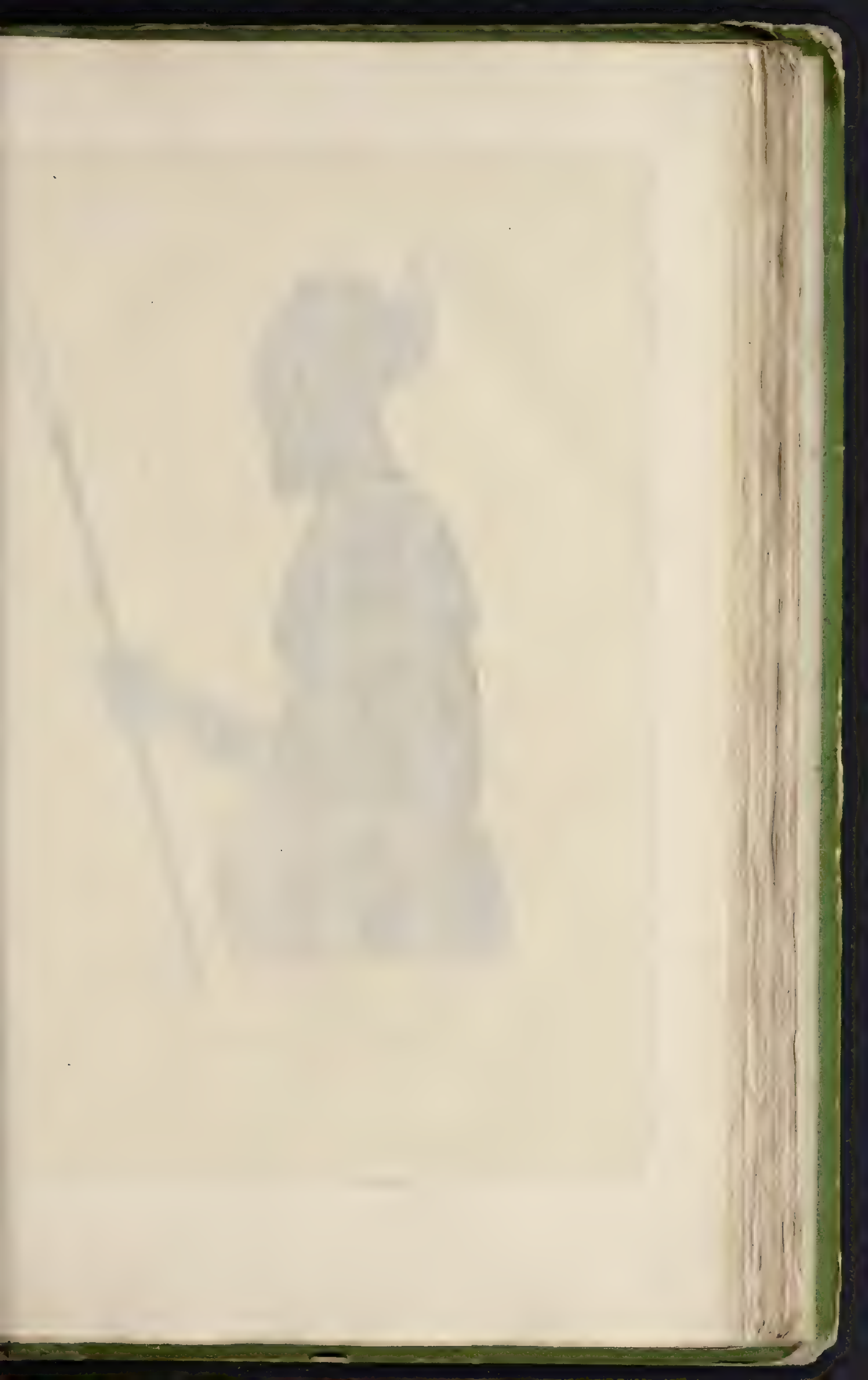


Fruit du Baquois (Pandanus [illegible]) des îles Radak



VII

Fruit de l'arbre à pain (Otaïti).



VIII



Labeleleu

Ile [illegible] groupe [illegible] des Koutousoff Smolenskoi





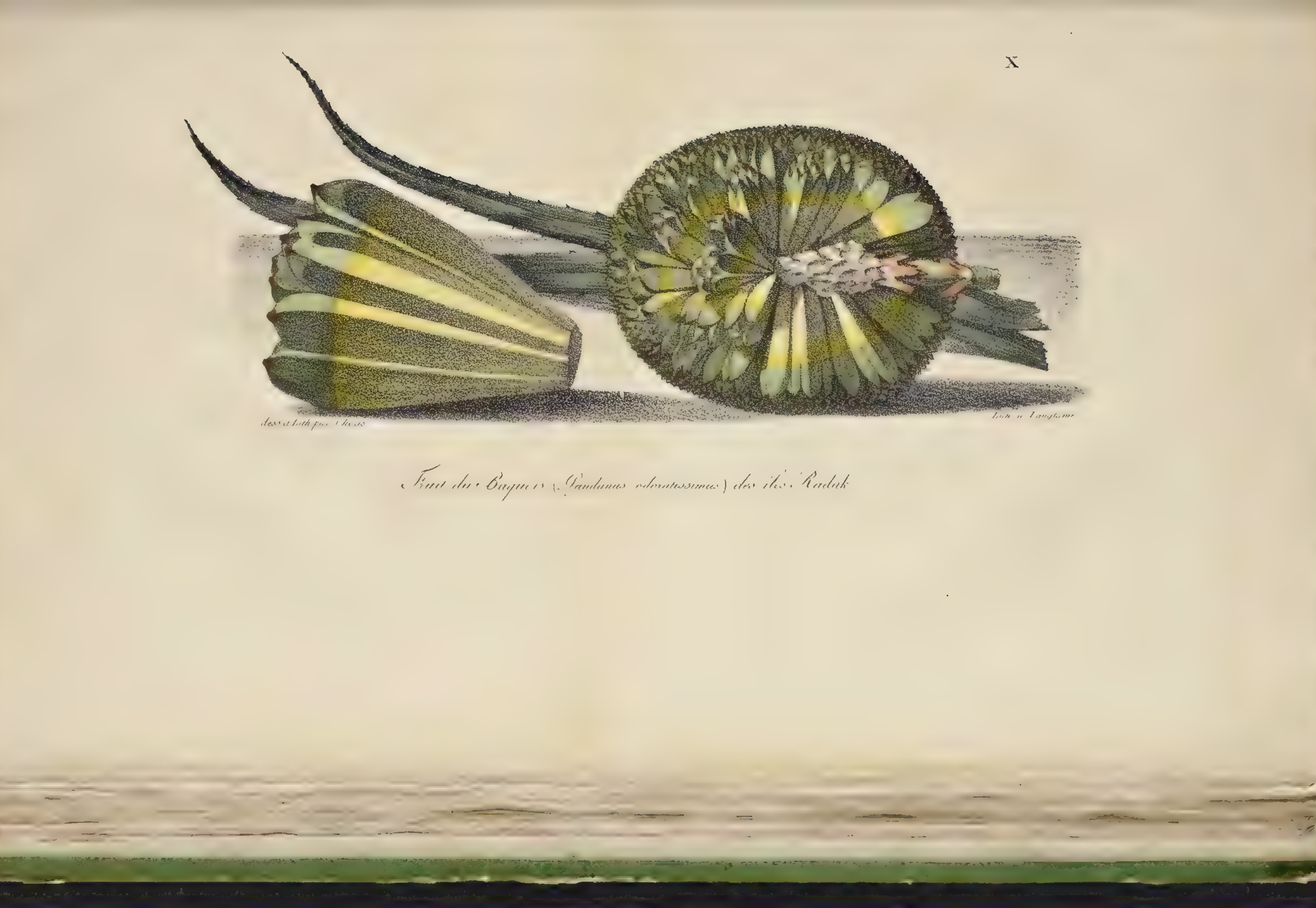
dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlume

Femme du groupe des îles Tchitchagoff



X



dess. et lith. par Choris — Lith. de Langlume

Fruit du Baquois (Pandanus odoratissimus) des îles Radak



Dess. et lith. par Choris

Bateaux à voile des îles Radak



XII



Bateau à voile de [illegible]



XIII



Homme des îles Radak

XIV



Vue d'une île dans le groupe Krusenstern





Fruit du Cocotier.



XVI



Intérieur d'une maison dans les îles Radak

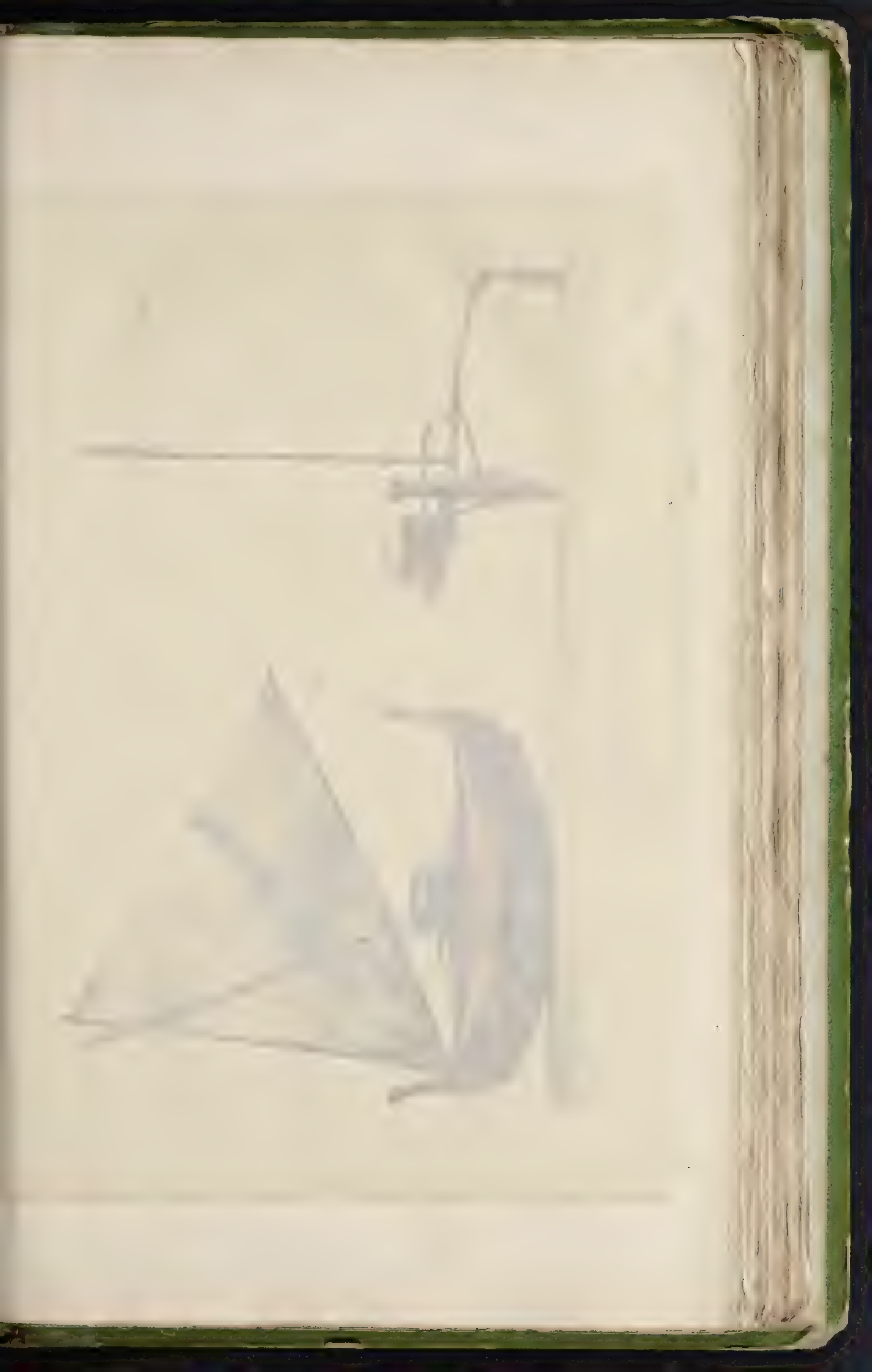


XVII



Kadu

habitant [illegible]



XVIII



Bateau des îles Carolines



XIV



Dess.t et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Vue dans les îles Radak

ÎLES RADAK.

Le 20 décembre 1816 (1er janvier 1817) au soir, nous eûmes connaissance d'une terre ; nous en déterminâmes la position à 10° 5' de latitude nord, et 188° 50' à l'ouest de Greenwich (190° 20' O. de Paris). Comme il était assez tard quand nous nous en fûmes approchés, nous tînmes le large pendant la nuit. L'île nous parut petite, longue au plus de deux milles marins, large d'un et demi, basse et boisée. Les cocotiers s'élevaient au-dessus des autres arbres; et nous remarquâmes qu'il n'y en avait pas un qui fût très-vieux.

Le 21, de bonne heure, nous étant approchés de l'île, nous ne tardâmes pas à y apercevoir de la fumée ; indice que cette terre était habitée. Effectivement, quelques instants après, nous vîmes venir à nous plusieurs pirogues à la rame, chacune montée par quatre à cinq hommes. Ils nous accostèrent sans montrer la moindre crainte, et, nous faisant des gestes d'amitié, nous montrèrent des cocos et des fruits de baquois, ainsi que des écales de cocos pleines d'eau douce. Nous leur jetâmes des cordes; ils y attachèrent leurs marchandises, et nous les offrirent. Nous leur donnâmes des grains de verroterie et du fer. Ils eurent l'air de ne faire aucun cas des verroteries, et témoignèrent au contraire beaucoup d'empressement pour le fer. Nous obtînmes d'eux plusieurs parures en coquillages qui étaient très-artistement

façonnées (pl. III.), quelques lances faites d'un mauvais bois, les unes pourvues, au-dessous de la pointe, de crochets retournés en arrière (pl. II, fig. 2. 3. 4.), d'autres garnies de dents de requin, et une arme qui ressemblait à un sabre (pl. II, fig. 1.); du côté tranchant elle était munie de dents de requin. Ils nous donnèrent aussi un coquillage du genre murex, qui avait servi de trompette (pl. II, fig. 5.).

Nous mîmes bientôt nos canots dehors, et nous allâmes à terre. Toutes les pirogues qui nous avaient accostés reprirent avec nous le chemin de l'île; d'autres vinrent à notre rencontre. Les insulaires se rassemblèrent sur le rivage au nombre d'une centaine, tant hommes qu'enfants. Nous apercevions les femmes cachées dans les buissons.

Un banc de corail, partant de la côte, s'étendait à une centaine de brasses en mer: il était couvert de deux pieds d'eau tout au plus; et à son extrémité au large, nous avions peine à trouver fond avec une ligne de quarante brasses. La mer brisait sur cet écueil avec tant de force, que nous ne pûmes essayer d'y aborder avec nos canots.

Autant les insulaires avaient montré de dispositions amicales et de bonne foi, en trafiquant à notre bord, autant ils devinrent perfides et insolents, quand ils virent que dans nos deux canots nous étions quinze au plus, et que leur nombre était du double plus considérable. Ils nous vendirent des écales de cocos remplies d'eau de mer, au lieu de l'être d'eau douce; et ils voulurent nous arracher par force, les fruits de baquois que nous leur avions déja payés. D'autres saisirent nos canots, pour en enlever le fer dont ils étaient garnis. Alors nous fîmes tous nos efforts pour nous éloigner; et, le vent ayant un peu fraîchi, nous fûmes bientôt au large.

Nous nommâmes ces îles *Ostrov Novaho Goda* (îles du *Nouvel an*). Nous apprîmes par la suite que les insulaires les appelaient *Médid*.

Le 23, vers midi, nous vîmes la terre; elle était composée de plusieurs petites îles couvertes d'arbres; une seule offrait de vieux cocotiers. Quelques-unes s'élevaient à peine au-dessus de la surface de la mer, et consistaient en une plage sablonneuse d'une blancheur éblouissante. Le sol de toutes n'était pas à plus de cinq ou six pieds au-dessus de la mer, et ne présentait que du sable.

Le 24, nous étant approchés très-près de terre, nous reconnûmes que toutes ces îles, dont le nombre se montait environ à soixante, n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un huitième, ou d'un quart de mille au plus; quelques-unes même n'étaient séparées que par un espace large à peine de cent brasses; et de l'une à l'autre s'étendait un récif que sa couleur rouge faisait distinguer en différents endroits, à la superficie de l'eau, et sur lequel la mer brisait. Ainsi ces îles formaient réellement un anneau. Nous avons tâché de trouver un passage dans le récif, afin de pénétrer dans son intérieur, où l'eau, abritée par la ceinture de rochers, était parfaitement tranquille, et formait un bassin qui avait quinze à seize milles de longueur. Bientôt nous avons aperçu, à notre grande joie, sous le vent du récif, trois passes, qui pouvaient avoir à-peu-près cent cinquante brasses de largeur.

Nos canots ayant sondé la profondeur de ces passes, trouvèrent dix-neuf, vingt-deux, et même vingt-six brasses d'eau dans le plus proche. En dehors, tout auprès, on ne trouvait pas fond à cent brasses; dans l'intérieur, on y atteignait à vingt-huit. La profondeur de l'eau était très-variable sur le récif formé de corail rouge; elle différait de deux brasses et demie à six brasses.

Le 24 décembre, nous sommes entrés heureusement, à l'aide du flux. Par-tout nous avons trouvé vingt-cinq à vingt-huit brasses, fond de madrépores et de bancs nombreux de corail, que l'on distinguait de loin, parce que la mer paraissait blanche au-dessus. Nous nous sommes approchés d'une petite île au

Nord-nord-ouest du groupe; et ayant trouvé dix brasses de profondeur sur un assez bon fond de sable, nous avons laissé tomber l'ancre.

Bientôt nous avons vu trois hommes marcher sur la plage sablonneuse d'une île peu éloignée de nous.

Nous avons débarqué sur la plus proche, que nous avons nommée *Ostrov Rojestva Christova* (île de Noël). Le rivage était composé de sable formé de débris de corail et de madrépores. On voyait par-tout des cocotiers et des baquois. L'île avait à peine un demi-mille marin de long. La végétation y était visiblement plus vigoureuse dans la partie sous le vent, que dans celle qui lui était exposée, où les plantes étaient flétries et basses.

Une grande pirogue qui portait une immense voile triangulaire, ne tarda pas à s'avancer vers notre vaisseau. Tout le monde retourna aussitôt à bord, et nous attendîmes impatiemment la visite des insulaires; mais ils amenèrent leur voile, et restèrent en place, à deux portées de fusil de distance. Ils nous montrèrent cependant des cocos et des fruits de baquois, en criant souvent le mot *Aïdara*. Nous apprîmes par la suite qu'il signifiait *ami*. Nous les appelâmes; mais ils ne voulurent pas s'approcher. On leur envoya un petit canot, qui fit des échanges avec eux. Ils ne prenaient pas volontiers les grains de verroterie; au contraire, ils échangeaient avec plaisir leurs fruits contre du fer. Le trafic terminé, ils s'en allèrent.

Le 26, la même pirogue sortit; mais tous nos efforts pour l'engager à nous accoster furent inutiles. Notre canot, dans lequel se trouvaient notre lieutenant, M. Schischmareff et M. Chamisso, naturaliste, alla vers l'île d'où elle était venue. Nos gens y débarquèrent : les insulaires de la pirogue descendirent aussi à terre. Nos gens ne trouvèrent sur le rivage que trois femmes et quelques enfants qui, à l'aspect des étrangers, s'enfuirent dans les

bois; mais tous en sortirent quand ils virent débarquer les hommes de la pirogue. Ces insulaires paraissaient très-craintifs; néanmoins ils ne tardèrent pas à se familiariser, quand on leur eut fait présent de morceaux de fer. Ils nous menèrent dans des cabanes très-propres et nous offrirent des fruits de baquois, ainsi que du jus de ce fruit qu'ils exprimèrent en notre présence, dans de grandes coquilles.

On leur donna diverses graines, entre autres de melons et de melons d'eau, en leur indiquant comment il fallait les semer, et on leur demanda de l'eau fraîche. Ils montrèrent une citerne, dans laquelle ils recueillaient l'eau de pluie, et où elle se conservait très-pure, mais avec un goût assez fort. Nos canots revinrent bientôt à bord.

On avait parcouru toute cette île, et pourtant l'on n'y avait rencontré que treize personnes.

Deux jours après, les canots retournèrent à terre; les insulaires n'y étaient plus; ils s'étaient embarqués sur leurs pirogues, et avaient fait voile vers les îles situées au Sud-ouest. Nous laissâmes sur l'île cinq chèvres, avec une poule et un coq, et nous semâmes différentes graines. On y voyait plusieurs maisons qui étaient assez grandes. Les rats y étaient en quantité prodigieuse, et ne semblaient pas avoir du tout peur de nous.

Le 31 décembre, le temps fut très-variable, par rafales et par grains.

Le 1er (13) janvier 1817, nous avons mis nos canots dehors, et nous sommes partis dans le dessein d'examiner plus attentivement le groupe d'îles, et de faire connaissance avec leurs habitants. Arrivés à un îlot éloigné d'environ un demi-mille marin de notre mouillage, nous y avons vu plusieurs cabanes qui tombaient en ruines, et, sous un arbre, une petite provision d'eau fraîche conservée dans des écales de cocos; une pirogue était tirée

a terre, elle avait dix-sept pieds sept pouces de long, un pied dix pouces de large, trois pieds sept pouces de profondeur. Le mât était long de dix-sept pieds six pouces, la vergue avait vingt-trois pieds quatre pouces de long. Cette pirogue était munie d'un balancier, qui glisse dans la mer avec le bâtiment et l'empêche de chavirer: un autre balancier ne sert qu'à porter les vivres.

Un côté de la pirogue était perpendiculaire, l'autre arqué: le premier est toujours sous le vent quand on navigue, afin d'empêcher le bâtiment de dériver, car ceux de cette espèce ne sont destinés qu'à voguer contre le vent: il était fait de plusieurs planches cousues ensemble.

Quand les insulaires veulent faire changer de route à la pirogue, ils n'ont pas besoin, ainsi que nous l'avons vu par la suite, de virer de bord, ils se contentent de tourner la voile qui est attachée au haut du mât, et l'on transporte d'un côté à l'autre la partie inférieure. Le grand balancier est toujours du côté d'où vient le vent. Un gouvernail placé à l'arrière de la pirogue, dirige sa marche.

Nous avons passé la nuit sur cette petite île, et le 2 (14), vers midi, nous étions prêts à continuer notre voyage, quand nous avons aperçu deux grandes pirogues arriver sur nous à pleines voiles. Bientôt elles ont amené leur voile et sont restées tranquilles. Plusieurs insulaires se sont jetés à la mer et ont nagé vers nous. Un vieillard, le plus faible de tous, fut celui qui se hasarda le premier à venir à nous. Il tint un long discours, dans lequel il prononça souvent le mot *aïdara* (*ami*). Nous avons invité les autres à venir nous trouver et nous leur avons donné beaucoup de fer. Ayant appris que nous avions un chef, ils nous montrèrent aussi le leur, qu'ils nommaient *Yiri* et *Yerut*. Ils nous firent remarquer qu'il avait non-seulement la poitrine et le dos tatoués comme eux, mais aussi les côtés.

Ils étaient une quinzaine ; ils rirent avec nous, nous regardèrent d'un air de curiosité craintive. Leur ayant annoncé que nous voulions aller à l'île d'où ils étaient venus, ils eurent l'air de nous y inviter.

Quand nous nous assîmes dans nos canots, et que nous leur fîmes signe de naviguer de conserve avec nous, ils semblèrent y consentir ; mais ils se dirigèrent vers notre vaisseau, pour le considérer de plus près.

Ayant fait route au Sud, nous avons vu plusieurs îles très-petites, toutes plantées de jeunes cocotiers et de baquois. Nous aperçûmes sur chacune des cabanes, une quantité de rats, mais pas un seul habitant.

Le 4 (16) janvier, nous sommes retournés à bord. Le lendemain nous avons fait route vers les îles du groupe les plus éloignées ; mais les fréquentes rafales ne nous permirent pas d'avancer beaucoup.

Le 6 (18), nous avons débarqué sur une île qui, de toutes celles que nous avions visitées jusqu'alors, nous parut la plus abondante en cocotiers.

A peine étions-nous à terre, que huit hommes armés de lances s'avancèrent vers nous. Un vieillard nous donna des cocos et des fruits de baquois, et y joignit quelques fruits à pain. Les femmes s'étaient cachées dans le bois ; elles revinrent bientôt, et nous firent présent de guirlandes de fleurs et de coquillages. Nous vîmes en tout vingt-trois personnes.

Le 7 (19), nous sommes allés presque tous à terre ; les insulaires nous accueillirent très-amicalement, et nous offrirent du jus de coco pour nous rafraîchir.

Nous avons trouvé un tombeau qui avait quinze pieds de long sur dix pieds de large ; il était tout entouré de pierres : il n'est permis à personne de marcher dessus. Ignorant cette particula-

rité, nous voulions monter sur l'élévation que le tombeau formait; aussitôt tous les insulaires nous crièrent : *émo émo*. Nous apprîmes par la suite que ce mot avait ici la même signification que celui de *tabou* dans les autres archipels du Grand-Océan.

Ces hommes nous considérèrent avec la plus grande attention. Ils s'étonnèrent beaucoup de ce que notre poitrine n'était pas de la même couleur que notre visage et nos mains. Souvent en regardant nos habits, ils s'écriaient : *irio*, *irio* (admirable, admirable).

Les noms de nombre de ces insulaires sont :

1.	Duon.	6.	Dildinu.
2.	Rouo.	7.	Dildinim duon.
3.	Dilu.	8.	Edinu.
4.	Emen.	9.	Edinim duon.
5.	Lalim.	10.	Tabatat.

Ils ne comptent pas au-delà. Pour exprimer onze, douze et davantage, ils recommencent par un, deux, etc.

Après avoir visité cette île, qui ne diffère en rien des autres, nous sommes allés aux cabanes qui sont situées à la côte sous le vent, de même que toutes les habitations des groupes que nous avons vues ensuite. Nous y avons rencontré plusieurs femmes et des hommes qui chantaient; de jeunes filles battaient du tambour : c'était un morceau de bois creux, couvert à une extrémité d'une peau de requin, que l'on frappait avec la main en trois temps rapprochés, puis l'on recommençait (pl. II, fig. 6.).

Ces insulaires, ainsi que nous avons eu souvent occasion de l'observer, chantent sur le même air toutes leurs chansons, qui renferment les traditions et les principaux évènements de leur pays.



Ils ont aussi de petits airs courts et gais.

Quand nous revînmes dans cette île, en retournant en Europe, les habitants avaient composé de grandes chansons sur notre première visite; il y était question de la grandeur du vaisseau, de la quantité de fer qu'il contenait, de nos habits, de tous les noms qu'ils avaient appris, et de plusieurs mots de la langue russe. Ils chantaient ces chansons d'un air joyeux mêlé de respect. Tout le monde faisait chorus, et ils continuaient de la sorte pendant plusieurs heures de suite. Ces chants sont accompagnés de mouvement des bras et des mains; les chansons plus vives le sont de claquements de mains précipités. Enfin, nous avons souvent entendu leurs chants de guerre; alors ils prennent leurs lances à la main, les agitent d'une manière terrible; leurs yeux étincellent; les femmes font chorus, et tout le monde a l'air de perdre l'esprit à force de crier. Après un exercice si violent, ils ont besoin de plusieurs heures de repos pour reprendre leur gaieté.

Le 8 (20) janvier, nous avons laissé tomber l'ancre devant Otdia, la principale île de ce groupe, et qui lui donne son nom. Comme nous l'avions découverte les premiers, nous crûmes pouvoir lui donner celui du protecteur éclairé des arts et des sciences, qui avait entrepris à ses frais notre expédition; et en conséquence, ces îles furent nommées *îles Romanzoff.* Otdia est situé par 9° 28' 9" nord, et 189° 43' 45" à l'ouest de Greenwich (192° 4' 0" de Paris).

Ayant débarqué dans cette île, nous y avons trouvé à-peu-près quatre-vingts habitants des deux sexes, y compris les enfants; c'est la plus forte population que nous ayons rencontrée dans ce groupe. Nous avons ensuite calculé qu'elle ne s'y élève, en tout, qu'à cent cinquante personnes.

Nous avons retrouvé à Otdia, le chef que nous avions vu le 5 du mois, et qui réside dans cette île. Il se nomme *Rarik*, mot

qui se prononce aussi Larik. La coutume d'échanger son nom, comme marque d'amitié, y existe comme dans la plus grande partie du Grand-Océan. Larik changea de nom avec M. Kotzebue; un autre insulaire nommé Laghidiak donna le sien à M. Chamisso ; chacun de nous prit de même celui d'un insulaire qui se disait son ami. C'eût été par exemple, commettre une grande impolitesse de donner à M. Chamisso son vrai nom en présence de Laghidiak, et par conséquent de ne pas appeler celui-ci Chamisso dans le même cas.

Les insulaires avaient des morceaux de fer; on leur demanda comment ils se les étaient procurés; ils répondirent que la mer jetait souvent sur leurs côtes des pièces de bois auxquelles tenait du fer. Effectivement, dans nos excursions, nous aperçûmes sur une île, un bloc de bois qui paraissait avoir appartenu à un navire, on y voyait encore du fer, les vagues l'avaient jeté sur le rivage.

L'île a plusieurs citernes. L'on y voit, ainsi que dans les autres, beaucoup de rats, que les habitants nomment *ghidirik;* ils appliquaient le même nom aux quadrupèdes que nous avions à bord, et les appelaient *ghidirik élip* (grands rats), nous leur avons laissé deux cochons.

Ce n'est qu'après deux jours d'invitations réitérées, que les insulaires se hasardèrent à venir nous voir à bord. Ce qui les frappa le plus, fut la grandeur et l'arrangement du vaisseau, les gros canons de fer et les ancres. Ils appelaient le fer *mel.* Ils prirent beaucoup de plaisir à regarder la boussole et en comprirent tout de suite l'usage; ils la tournèrent de côté et d'autre, et nous dirent que dans ces parages il se trouvait encore quatorze groupes d'îles semblables à celui d'Otdia, et nous indiquèrent leurs positions avec la boussole. L'un d'eux qui paraissait avoir le plus d'intelligence, leur expliqua l'importance de cet instrument.

Nous leur donnâmes beaucoup de fer, ils ne purent nous rendre en échange que quelques cocos, un très-petit nombre de fruits à pain, mais une grande quantité de fruits de baquois qui font leur principale nourriture.

Nous fûmes constamment en bonne intelligence avec eux; à la vérité des vols troublèrent fréquemment, pour peu de temps néanmoins, la tranquillité qui régnait entre nous et ces insulaires. Le fer avait pour eux des attraits si puissants, qu'ils ne pouvaient résister à la tentation, quoique nous leur en eussions donné une quantité extraordinaire.

Les femmes avaient l'air modeste, mais un morceau de fer suffisait pour faire succomber ces beautés sauvages.

Le 16, nous avons entrepris un petit voyage aux îles du groupe, qui sont à l'ouest de l'île principale. Nous n'y avons trouvé en tout que cinq insulaires, et sur ce nombre nous en connaissions trois.

Le 26 janvier (7 février), nous avons quitté les îles Otdia ou Romanzoff; à peine avions-nous fait deux milles, sous le vent de ce groupe, que nous en avons aperçu un autre bien moins considérable; on n'y compte que treize îlots qui sont boisés; il a dix milles marins d'étendue, ses habitants, très-peu nombreux, lui donnent le nom d'*Irigoub;* nous lui avons imposé celui d'îles *Tchitchagoff*, en honneur de l'amiral russe qui a été ministre de la marine.

Le 29, nous eûmes connaissance d'un groupe considérable nommé *Kaben* par les insulaires; il reçut le nom d'*îles Saltikoff.*

Le 30, nous nous en sommes approchés. Cette terre offre comme Otdia et Irigoub, une enceinte circulaire d'îlots, qui sous le vent est coupée par plusieurs canaux. Bientôt de grandes pirogues à la voile s'avancèrent vers nous; les insulaires qui les montaient, nous montrèrent des fruits en criant, mais n'osèrent

pas nous accoster. Nous sommes entrés dans le groupe qui est très-considérable; toutes les îles sont couvertes de belles forêts de cocotiers. *Kaben* est l'île principale; elle est située par 8°. 52' 0". nord et 139°. 11'. 30". à l'ouest de Geenwich. 191°. 31'. 45". O. de Paris. Nous avons laissé tomber l'ancre.

Le 31 janvier (12 février), une grande pirogue s'approcha; elle était montée par quinze hommes; nous les avons appelés; plusieurs insulaires se jetèrent à la nage et vinrent à bord. Ils nous montrèrent leur chef, qui se distinguait par le tatouage de ses côtés. Nous leur avons acheté beaucoup de fruits de baquois, dont nous avons observé plusieurs variétés, une grande quantité de cocos et de fruits à pain; on leur donna du fer qu'ils préféraient à tout. Nous leur avons fait de grands présents, et nous avons conclu un pacte d'amitié en changeant de noms avec plusieurs d'entre eux. A cette occasion nous avons renouvelé une observation que nous avions déja faite à Otdia et dans tous les groupes de cet archipel que nous avions visités; c'est que les insulaires, malgré toute la peine qu'ils se donnaient, ne pouvaient pas prononcer la lettre S. Vers le soir la pirogue nous quitta; plusieurs insulaires qui avaient changé de noms avec nous, répétèrent en criant bien fort ceux qu'ils avaient obtenus.

Le 2 (14 février), nous avons levé l'ancre et fait voile vers d'autres îles situées au vent. Nous avons mouillé près de celle que les indigènes nomment *Tyan*, et nous y avons débarqué. Elle abonde en cocotiers; on y voit beaucoup de maisons; elle est infestée de rats. Nous y avons aperçu quelques poules qui couraient dans les bois; elle est bien peuplée. La couche de terre végétale y est bien plus profonde que dans le groupe d'Otdia, elle a deux à trois pieds de profondeur, de sorte que les insulaires cultivent le taro; ils en ont deux variétés qu'ils nomment *ouat* et *kadak*. Nous y avons aussi trouvé quelques bananiers que l'on appelle *kaïbaran*.

Les insulaires y vivent dans une plus grande abondance que leurs voisins; ils ont des fruits à profusion, aussi ne sont-ils pas si maigres que les habitants d'Otdia; nous y avons vu des femmes très-jolies, elles ont sur-tout le haut du corps très-beau.

Le 7 (19), nous avons mouillé près d'une jolie île nommée *Aïrik* par les habitants; elle est couverte de cocotiers. Nous y avons vu le chef du groupe qui réside ordinairement à Kaben; c'était un grand bel homme, d'un brun très-foncé.

Un soir nous descendîmes à terre, pour assister aux divertissements des habitants qui continuent toujours leurs chants très-tard. Notre curiosité était d'autant plus vive, qu'ils nous avaient invités pour ce jour-là. A notre arrivée, ils nous reçurent très-froidement. Ils étaient rassemblés au nombre au moins de quatre-vingts, tous très-robustes. Plusieurs pirogues pleines de monde, débarquèrent sur différents points de l'île, et sur-tout des deux côtés de nos canots. Les insulaires, qui auparavant nous témoignaient toujours du respect, en ce moment se mirent à fouiller sans façon dans nos poches où ils savaient bien qu'il y avait toujours des clous et d'autres objets en fer. Ensuite tous se réunirent au signal du chef, en même temps les femmes s'éloignèrent; ces indices nous faisant croire qu'ils n'avaient pas des dispositions très-amicales pour nous, nous nous sommes rembarqués pour retourner à bord du vaisseau qui n'était pas à plus de deux portées de fusil de la côte. On tira un coup de canon à poudre; aussitôt des cris se firent entendre à terre. On fit partir une fusée qui se dirigea sur l'île comme un trait de feu. Alors la confusion augmenta parmi les insulaires, qui s'éloignèrent peu-à-peu de la côte. Deux heures après, nous entendîmes un grand tumulte dans l'île.

Le 9 (21 février), nous sommes allés à terre. Notre feu avait produit une grande impression sur les insulaires. Auparavant tout

le monde venait au-devant de nous quand nous débarquions; aujourd'hui nous n'avons vu personne. Nous étant avancés, les indigènes se sont éloignés; nous en avons appelé quelques-uns qui se sont arrêtés et nous ont attendus d'un air craintif et tremblant. Cependant l'amitié parvint à se rétablir; alors ils nous prièrent de ne plus lancer de feu sur l'île; ensuite ils nous montrèrent toujours de la défiance.

Le 11 (23), nous avons quitté les îles Saltikoff; elles sont peuplées au moins trois fois autant que les îles Roumanzoff.

Étant mouillés près de Aïrik, nous avions aperçu du haut du mât, dans le sud-ouest, un groupe nommé *Aour* par les insulaires; nous fîmes voile de ce côté, et à trois heures nous avions franchi une passe située sous le vent, où nous avons jeté l'ancre. Plusieurs pirogues s'approchèrent aussitôt, et sur notre invitation, les insulaires montèrent à bord. Ils étaient tous tatoués à l'exception de deux hommes, qui avaient en outre le teint beaucoup plus clair. L'un d'eux qui nous faisait sans cesse des signes d'amitié, portait néanmoins sur le bras, des figures de poissons. Il nous dit qu'il voulait rester avec nous : le soir lorsque les pirogues se disposèrent à retourner à terre, les autres insulaires l'appelèrent et s'efforcèrent de le dissuader de sa résolution, mais il y persista. Il nous apprit qu'il s'appelait *Kadou*, et qu'il était natif de l'île d'Oulea, c'est une des Carolines; étant parti pour la pêche avec trois de ses compatriotes, un coup de vent les poussa très-loin en mer, et ils ne purent plus retrouver leur île. Ils furent ainsi ballottés pendant huit lunes; enfin ils aperçurent les îles Aour. Ils y furent reçus très-amicalement, cependant on voulait les dépouiller des morceaux de fer qu'ils avaient; le chef les protégea. Kadou vivait depuis quatre ans dans ces îles avec ses camarades; et quoiqu'il y fût bien traité, il desirait de venir avec nous parce qu'il avait entendu parler dans son pays de grands bâtiments comme le nôtre.

Le soir à souper, Kadou fut invité à nous suivre dans la chambre; les miroirs, les assiettes, les divers ustensiles dont nous faisions usage à notre repas, ne parurent lui causer aucune surprise. Il attendit que nous eussions commencé à nous en servir, pour imiter notre exemple; enfin il se conduisit comme un homme qui a constamment été habitué au genre de vie des Européens. Il mangea de bon appétit, mais modérément, de tout ce que nous lui offrîmes; il regarda d'abord la viande salée, et ne se hasarda à en manger qu'après nous. Il aimait beaucoup le ris au sucre, et prit grand plaisir à boire un verre de vin de Madère. Il admira la transparence du verre. Il alla ensuite se coucher sur le lit qu'on lui avait préparé, et y dormit tranquillement. A compter de ce jour, Kadou nous a constamment accompagnés, tous les insulaires paraissaient avoir pour lui beaucoup d'estime et d'affection.

Ceux-ci nous apprirent que les îles Otda, Oudirik, Medid, Kaben, étaient alliées avec Aour, contre Arno, Medouro et d'autres auxquelles elles faisaient la guerre. Celles-ci avaient, l'année précédente, envoyé beaucoup de pirogues armées qui avaient pillé Aour et les îles confédérées; « les brigands, ajoutèrent les insulaires, ont tout détruit. Mais actuellement notre confédération arme, nous préparons des provisions, nous équipons nos pirogues. Lamari, le grand chef, visite toutes les îles qui lui obéissent, pour rassembler les hommes de guerre. » Les insulaires finirent par nous inviter à prendre part à la guerre et nous prier de leur donner du secours. Aour est situé par 8°. 18'. 42". nord et 188°. 51'. 30". à l'ouest de Greenwich (191°. 11'. 45". o. de Paris).

Le 15 (27), nous en sommes partis et le 17 février (1er. mars), nous nous sommes approchés d'un groupe que les insulaires nomment *Aïlu*, et que nous avons appelé *îles Krusenstern.*

Le 18 février (2 mars), nous sommes arrivés heureusement au milieu de ces îles. Nous avons pêché à l'entrée du passage beaucoup de requins et de bonites, de même que dans ceux des autres îles. Aïlu est situé par 10°. 13'. 52". nord et 190°. 17'. 30". à l'ouest de Greenwich (192°. 37'. 45". o. de Paris).

Les insulaires nous dirent que toutes les îles que nous avions visitées, savoir : Irigoub, Otdia, Medid, Kaben, Aour, Aïlu, Arno, Medouro et trois autres encore, portent le nom général de *Radak;* qu'une chaîne de groupes semblables se trouve au sud-ouest, qu'elle est plus considérable et plus riche et se nomme *Ralik.* C'est probablement la chaîne nommée par les anglais *Mulgrave's Range.*

Le 28 février (12 mars), nous sommes partis d'Aïlu avec Kadou. L'après-midi nous avons vu les deux groupes d'îles, que nous avions découverts l'année précédente; et auxquels nous avions donné les noms de *Koutosoff Smolensky* et de *Souvaroff.*

Les coups de vent, les brumes, le mauvais temps, ne nous ont permis de nous approcher des îles (Koutousoff Smolenky) que le 1er. (13) mars. Nos canots étant allés suivant l'usage pour chercher une passe entre les récifs, ne trouvèrent que deux, deux et demi, trois et quatre brasses d'eau; il fallut donc renoncer à l'espoir d'y entrer.

Bientôt plusieurs pirogues nous accostèrent. Le grand chef, Lamari, se trouvait parmi ces insulaires. Il s'occupait dans cette île à réunir des hommes, des pirogues, des provisions; il devait dans trois semaines aller aux autres îles, rassembler sa flotte, puis marcher à l'ennemi.

On nous dit, qu'à deux journées de navigation au nord-est, il y avait une petite île dépourvue de cocotiers, et d'eau, et inhabitée; mais les habitants de Radak y vont prendre des tortues et des oiseaux de mer : on l'appelle Bigar.

Le 14 mars nous avons quitté les îles Radak, et nous nous sommes dirigés vers les îles Aléoutiennes.

Kadou ne tarda pas à s'accoutumer avec nous, et se conduisit absolument comme un Européen. Étant naturellement imitateur, il nous divertit beaucoup ; il apprit, en très-peu de temps, plusieurs mots russes, et comme nous avions retenu un grand nombre de mots des îles Radak, nous parvenions à nous comprendre mutuellement.

Il nous parla beaucoup d'Ouléa, sa patrie, ainsi que des îles voisines, que nous connaissons sous le nom d'archipel des îles Carolines. Kadou les avait parcourues toutes, et avait même visité les îles Pelew. Ses récits nous apprirent que ses compatriotes étaient des navigateurs hardis, et entreprenaient souvent de grands voyages par mer. En effet, nous sûmes aux îles Mariannes que les habitants des Carolines font tous les ans, au mois de mai, le voyage de l'île de Guaham pour y échanger, avec les Espagnols, leurs pirogues et leurs coquillages contre du fer.

Kadou nous raconta que ses compatriotes faisaient un long voyage à une île, dont il ignorait le nom, pour y aller chercher du fer; elle était visitée par de grands navires comme le nôtre, et les insulaires nommaient le fer *lu-lu;* c'est le nom que les naturels de Guaham donnent à ce métal.

Nous nous convainquîmes que Kadou était très-versé dans la connaissance des étoiles; mais il lui préférait nos boussoles, car il voyait que, même dans les temps brumeux et couverts, on pouvait régler sa route avec cet instrument, tandis que les habitants des îles, n'ayant que les étoiles pour se conduire, sont fort au dépourvu quand ils ne les aperçoivent pas.

Les insulaires de Radak sont aussi de bons navigateurs; leurs pirogues, de même que celles des Carolines, sont construites pour pouvoir marcher contre le vent, et leur ressemblent beau-

coup. Les planches XI et XII montrent les pirogues de Radak; la planche XVIII celles des Carolines.

D'après les récits de Kadou et nos propres observations, les habitants de Radak ne rendent pas un culte public à un être suprême. Cependant on voit ordinairement dans le coin oriental de leurs cabanes divers objets entassés, tels que de petits cailloux, des feuilles de cocotiers, des cocos, des têtes de poissons. Lorsque nous y touchions, ou même lorsque nous les regardions, les insulaires montraient de l'impatience et nous criaient aussitôt *émo! émo!* Nous pûmes donc juger que c'étaient pour eux des choses sacrées.

Nous vîmes aussi plusieurs fois, autour du cou des chefs, des cordons de feuilles de baquois noués d'une manière particulière (pl. I.). Il nous parut qu'ils avaient aussi quelque chose de sacré; enfin le tatouage nous sembla aussi appartenir à ce qui concerne la religion; car quelques-uns de nos compagnons de voyage ayant demandé à être soumis à cette opération, ne purent y parvenir, les chefs la différant toujours. Kadou nous dit que cela ne pouvait se faire sans la permission de la divinité, et qu'il fallait l'implorer pendant plusieurs nuits consécutives; alors on entend un sifflement qui est le signal de l'approbation. Cependant tous les hommes âgés de plus de vingt ans sont tatoués; les femmes reçoivent cette parure quand elles arrivent à dix-sept ans; mais ce n'est que dans l'île d'Aour que le tatouage est pratiqué.

Suivant le récit de Kadou, un homme peut épouser plusieurs femmes; ordinairement il se contente d'une seule; les chefs en ont deux. Les femmes sont extrêmement fécondes; mais la mère tue sans pitié tous les enfants qu'elle met au monde, quand elle en a déja trois; elle se défait de même de ceux qui naissent faibles ou mal conformés.

Comme chez la plupart des peuples dans l'enfance de la civilisation, la pudeur et la chasteté sont étrangères aux idées de ces

insulaires, un homme peut offrir sans déshonneur, à un autre, les faveurs de sa femme; un père livre sans rougir sa fille aux embrassements d'un étranger.

Toutefois ils sont moins déréglés que les habitants des îles Sandwich. Nous n'avons pas aperçu parmi eux de maladies vénériennes; cependant Kadou nous dit qu'ils en connaissent une qui lui ressemble beaucoup. Si celui qui en est attaqué ne se hâte pas de recourir aux vieillards qui connaissent les vertus des simples, il meurt en peu de jours.

Il paraît que la guerre règne ordinairement dans les îles Carolines, excepté néanmoins dans l'île Ouléa, où l'on jouit d'une paix continuelle. Éap est au contraire la plus troublée; elle est partagée entre plusieurs petits chefs. Quand l'un d'eux, ou un de ses sujets, se croit offensé par un autre, il sonne aussitôt de la conque, rassemble tous ses sujets, déclare que la guerre est inévitable, et envoie à l'instant instruire ses adversaires de cette détermination. On met en ordre les armes, qui consistent en javelots de bambous, en longues piques de bois et en frondes. Chacun se barbouille le corps de rouge, de noir et de blanc, et le visage de suc jaune de curcuma, pour avoir l'air plus terrible, et orne sa tête de fleurs; on chante et on danse toute la nuit; au lever du soleil, tout le monde se rend au lieu fixé pour le combat, et où le parti opposé est déja arrivé. Alors commence la bataille, qui se donne avec le plus grand ordre. Les chefs ont des conques pour trompettes.

Au coucher du soleil ils donnent le signal, et tout le monde fait retraite. On ne songe plus qu'à danser, à se divertir, à se reposer; mais quand le soleil reparaît sur l'horizon, les deux partis se montrent de nouveau sur le champ de bataille. On fait des deux côtés les plus grands efforts pour s'emparer du corps d'un chef ennemi, après l'avoir tué; si l'on y parvient, on le coupe

en petits morceaux que l'armée mange sur le lieu avec une espèce de fureur. Quand on a, de part et d'autre, dévoré de cette manière un ennemi, la guerre se termine; on s'envoie respectivement de jeunes filles en ambassade; elles sont couronnées de fleurs et apportent des fruits en présent. On commence une fête générale.

Nous avions vainement essayé, pendant plusieurs semaines, de demander à Kadou ses idées sur Dieu; il faisait tous ses efforts pour nous comprendre, mais inutilement. Enfin, un jour il y réussit; son visage était enflammé, tout son corps tremblait; « ah! s'écria-t-il, vous voulez savoir le nom de celui que nous ne voyons ni n'entendons »; en même temps il se bouchait les yeux et les oreilles: « son nom est Taoutoup »; lui ayant demandé où il demeurait, il montra le ciel.

Kadou croyait beaucoup à la vertu magique de plusieurs chansons pour calmer les vents. Quel fut son étonnement, lorsque parvenus dans les mers au nord du tropique, en allant aux îles Aléoutiennes, il vit que les vents, malgré ses longues ballades, malgré les gestes dont il les accompagnait pour leur montrer de quel côté ils devaient se diriger, malgré ses crachements fréquents, ne lui obéissaient pas. Il ne pouvait revenir de sa surprise; « Oh! nous disait-il, dans les îles d'où nous venons et dans ma patrie, les vents ne peuvent pas durer plus de temps qu'une chanson ». L'assertion de cet insulaire n'était pas dénuée de fondement; car on sait qu'en général, entre les tropiques, les coups de vent ne durent souvent que quelques minutes, ou au plus quelques heures.

Le froid gênait beaucoup Kadou, nous en étions incommodés nous-mêmes; le thermomètre marquait 18 degrés, et nous étions obligés de changer nos vêtements légers des tropiques contre d'autres plus chauds. Kadou était aussi vêtu fort chaudement;

il vit pour la première fois tomber de la neige, quand nous fûmes par le parallèle de 50° nord; ce phénomène le surprit beaucoup.
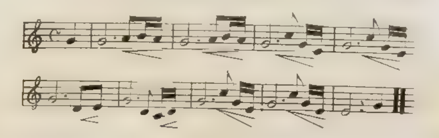
Quand nous le prîmes à bord, nous lui dîmes que nous serions deux mois en mer sans voir la terre, il n'en parut pas effrayé; mais ayant passé plusieurs semaines sans l'apercevoir, il n'ajouta plus foi à nos discours; il crut que nous étions, de même que lui, poussés loin de son pays par les vents, et que nous le cherchions en vain. Cependant, ayant observé que nous étions tranquilles et que rien ne manquait à bord, ses inquiétudes cessèrent bientôt.

Il portait à son cou un cordon sur lequel il marquait le temps par des nœuds; mais son calcul manquait d'exactitude. Il attachait un grand prix à son collier de coquillages. Il nous raconta que dans la dernière guerre, lorsque les insulaires d'Arno vinrent pour piller Aour, il prit part au combat; il avait vaincu un ennemi et se disposait à lui couper le cou avec un coquillage; tout-à-coup une jeune fille éplorée accourt, se jette à ses pieds et lui demande grace pour son père; ému par ses larmes, Kadou épargna la vie du père. La jeune fille, éperdue de joie de voir son père sauvé, pria Kadou d'accepter son collier en témoignage de sa reconnaissance; Kadou le reçut avec plaisir. Le père lui proposa d'épouser sa fille, et l'invita à venir demeurer à Arno, où il l'appellerait son fils. Quoique la jeune fille plût beaucoup à Kadou, il rejeta l'offre, ne voulant avoir rien de commun avec les ennemis de Radak; mais il promit de porter le collier toute sa vie.

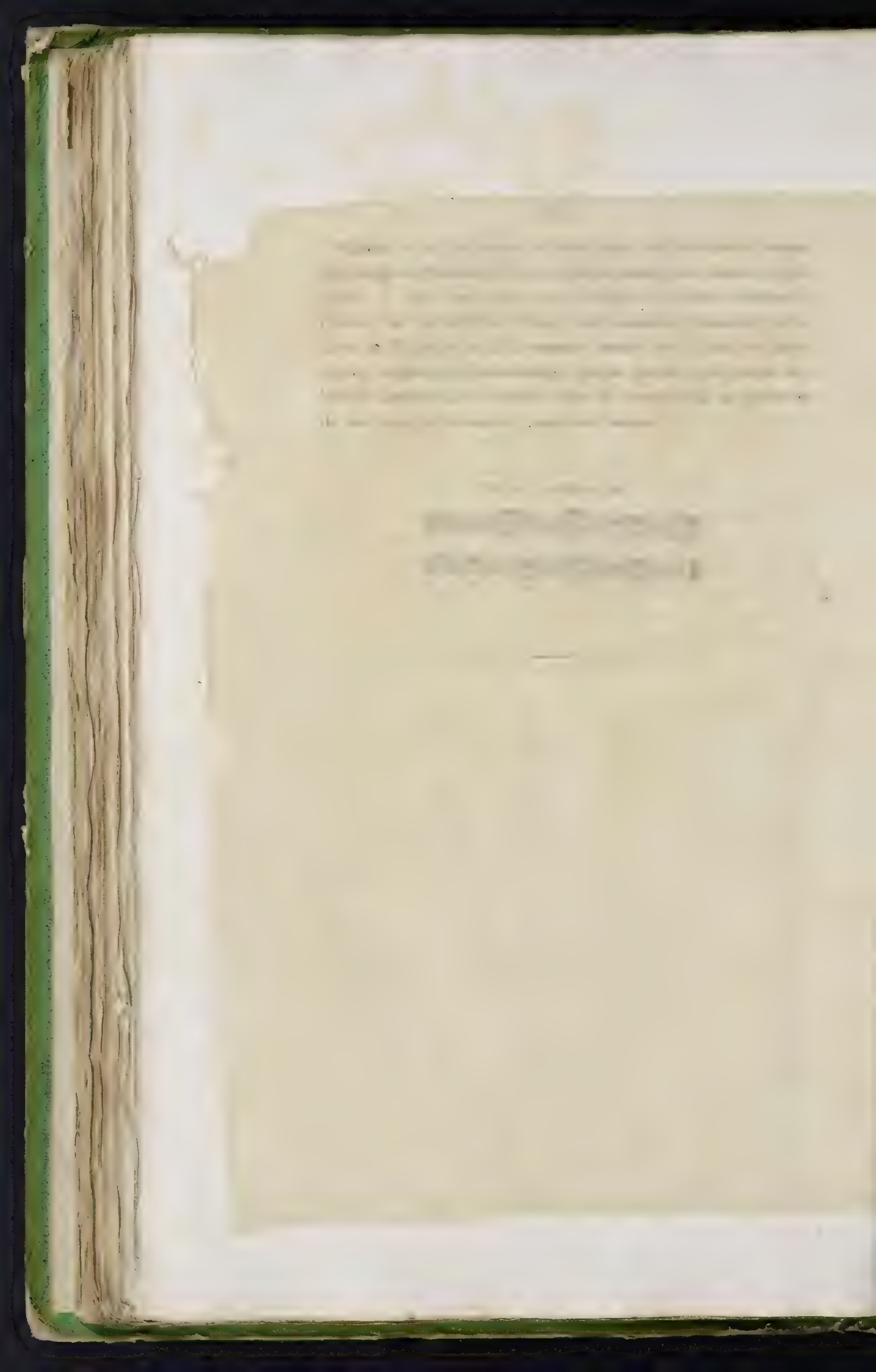
Durant les premiers jours qu'il fut à bord, sa curiosité était excessive; il voulait tout voir. Bientôt il examina tout avec indifférence, étant rassasié de nouveauté; et enfin il regarda tout comme possible.

Kadou était gai, savait se faire aimer des officiers et estimer des matelots. Souvent il nous chantait toutes les chansons qu'il savait; il était fier d'avoir tant voyagé; il aimait sur-tout à chanter un air de l'île d'Éap, qui ressemble beaucoup à un autre de Radak. Cet air a souvent retenti sur la cime des montagnes neigeuses d'Ounalachka; Kadou passait quelquefois des heures entières à le répéter; alors le souvenir de sa patrie et de ses voyages le touchait jusqu'aux larmes.

ISLES CAROLINE









Vue d'Oumnaka à 12 milles de distance

dess. et lith. p. Choris — Lith. de Langlumé



11

W

Tchetiresh sopotchnaya Ostrowa

dess. et lith. par Choris

W ¼ S

Lith. de Langlumé

Îles Aléoutiennes



III



Habitans des îles Aleutiennes





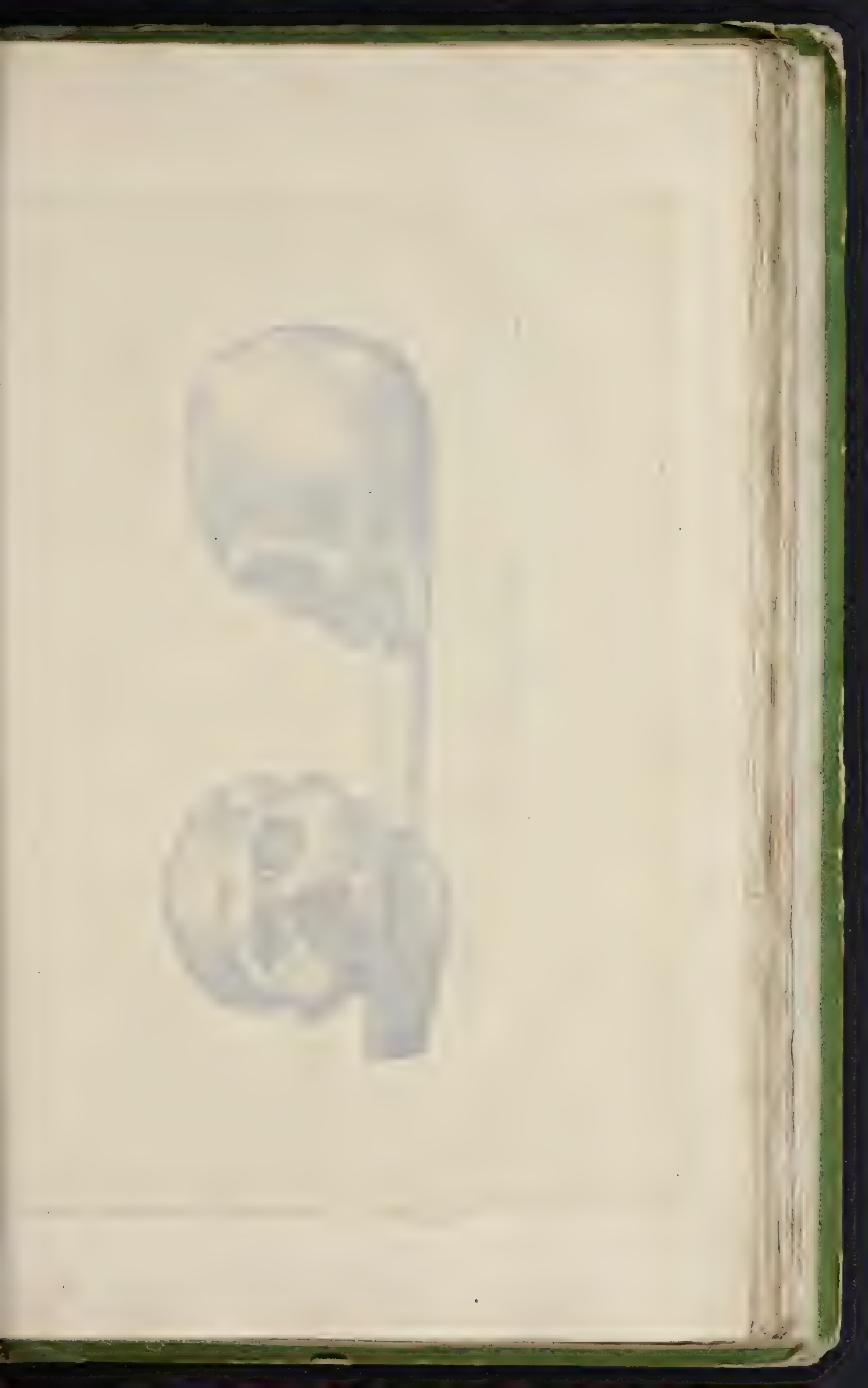
V

Habitans des îles Aleoutiennes





Chapeau des habitans des îles Aleutiennes sur lequel sont peints divers animaux marins



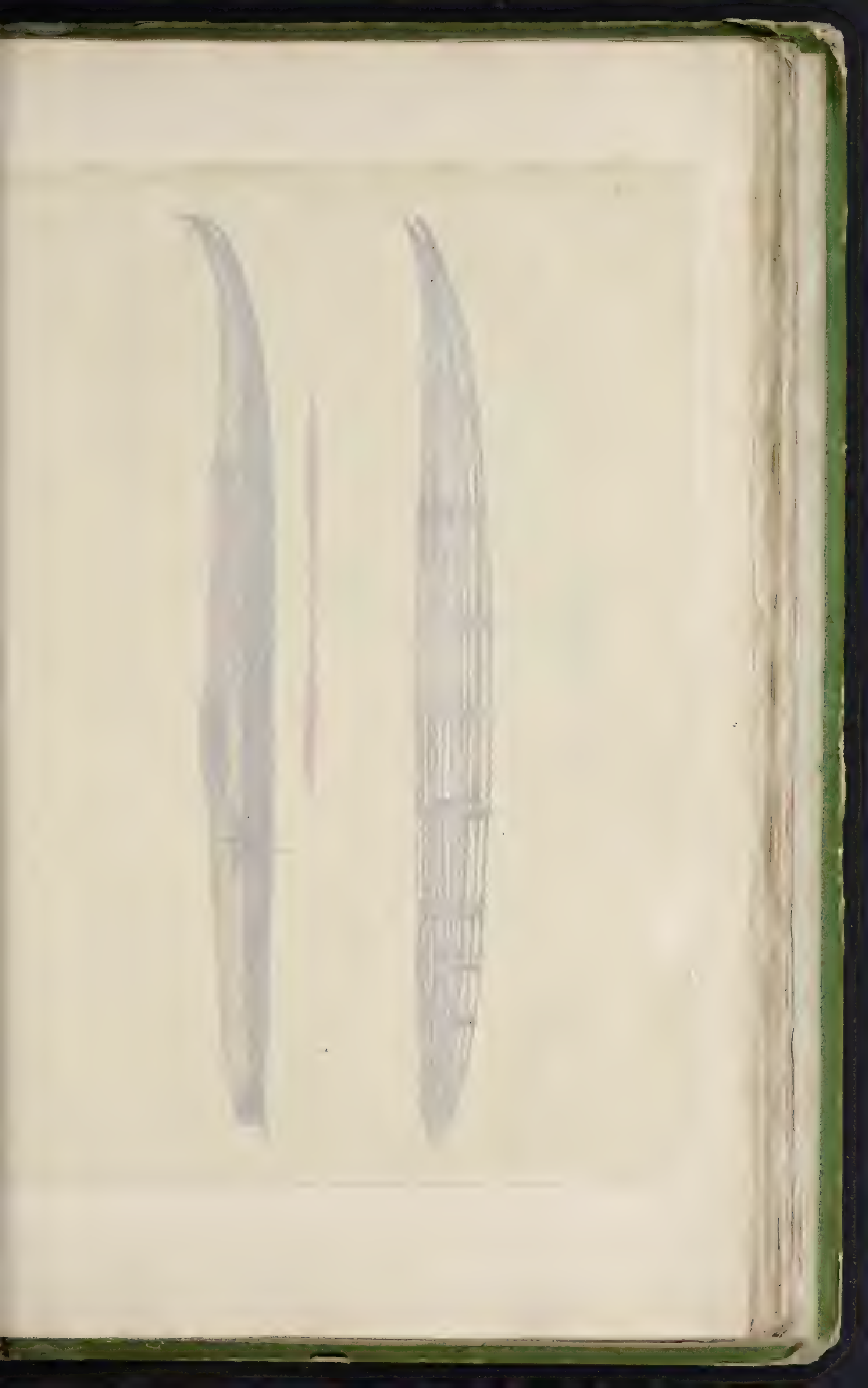
Lith. de Langlume

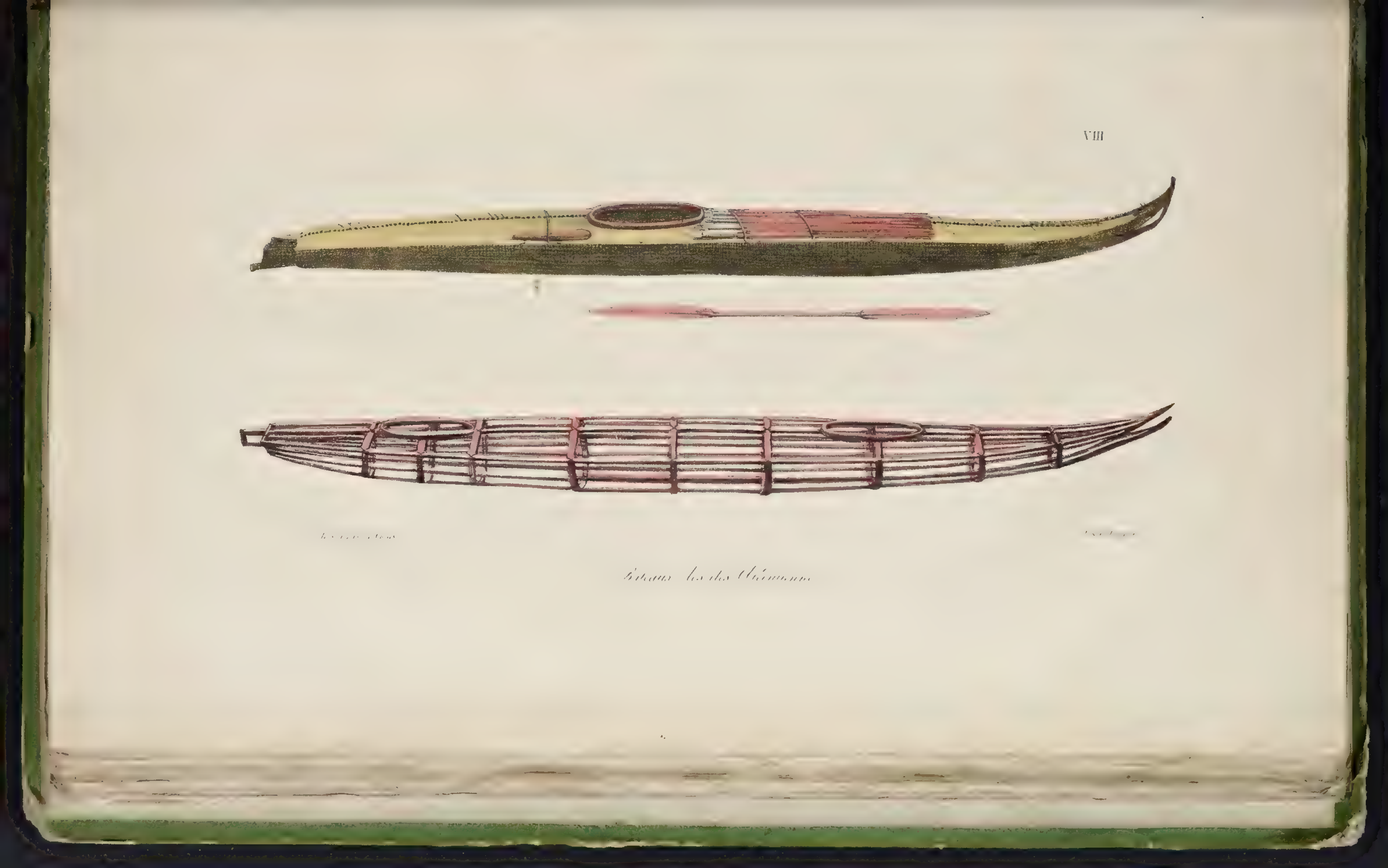
Cranes des habitans des îles Aleutiennes





Ululuk principal etablissem.t sur l'île d'Unalachka





VIII



IX



Costumes des habitants des Iles Aléoutiennes

X



Lith. de Langlumé

Corbeilles des îles Aléoutiennes.



VI



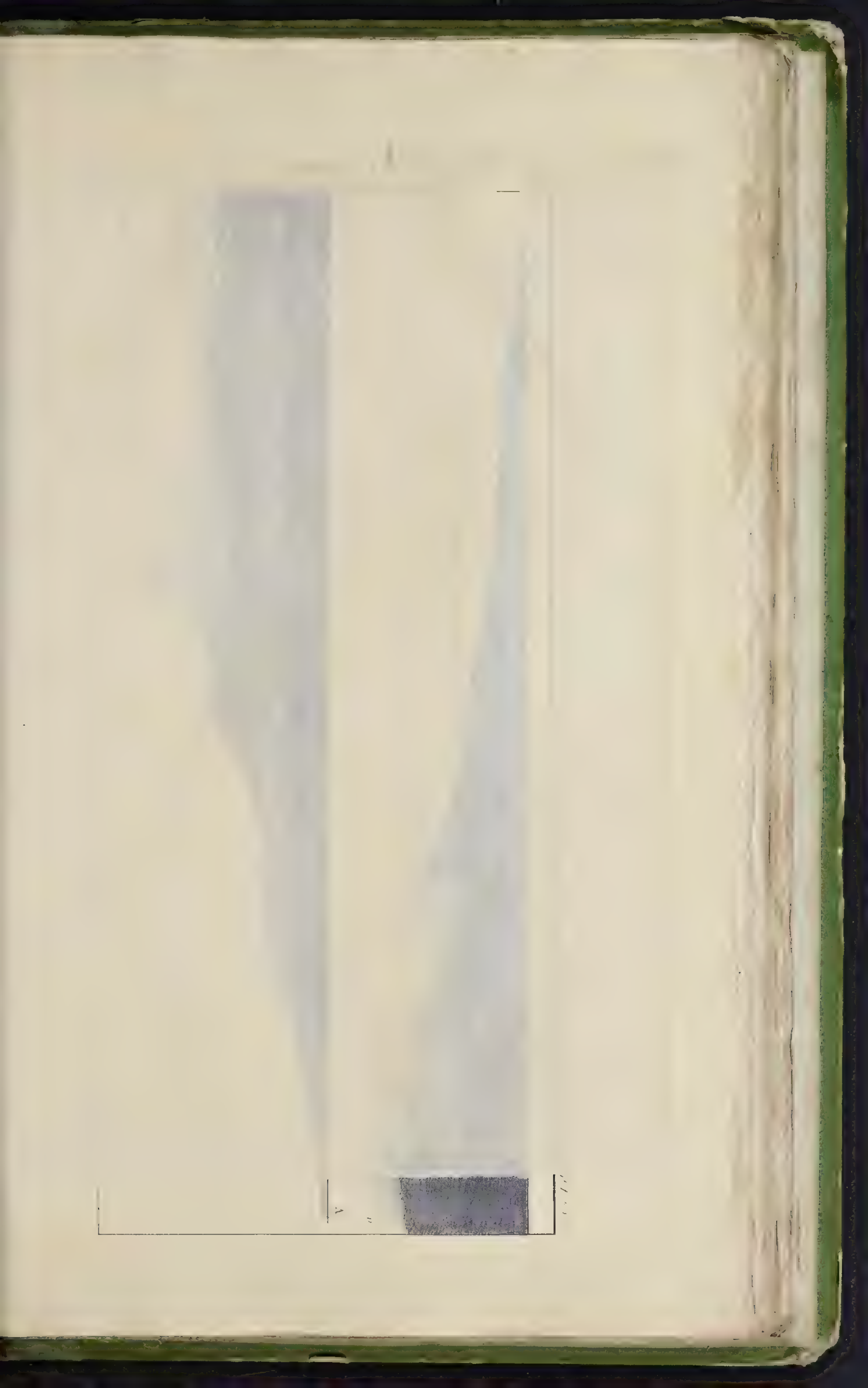
dess et Lith par Choris — Lith de Langlume

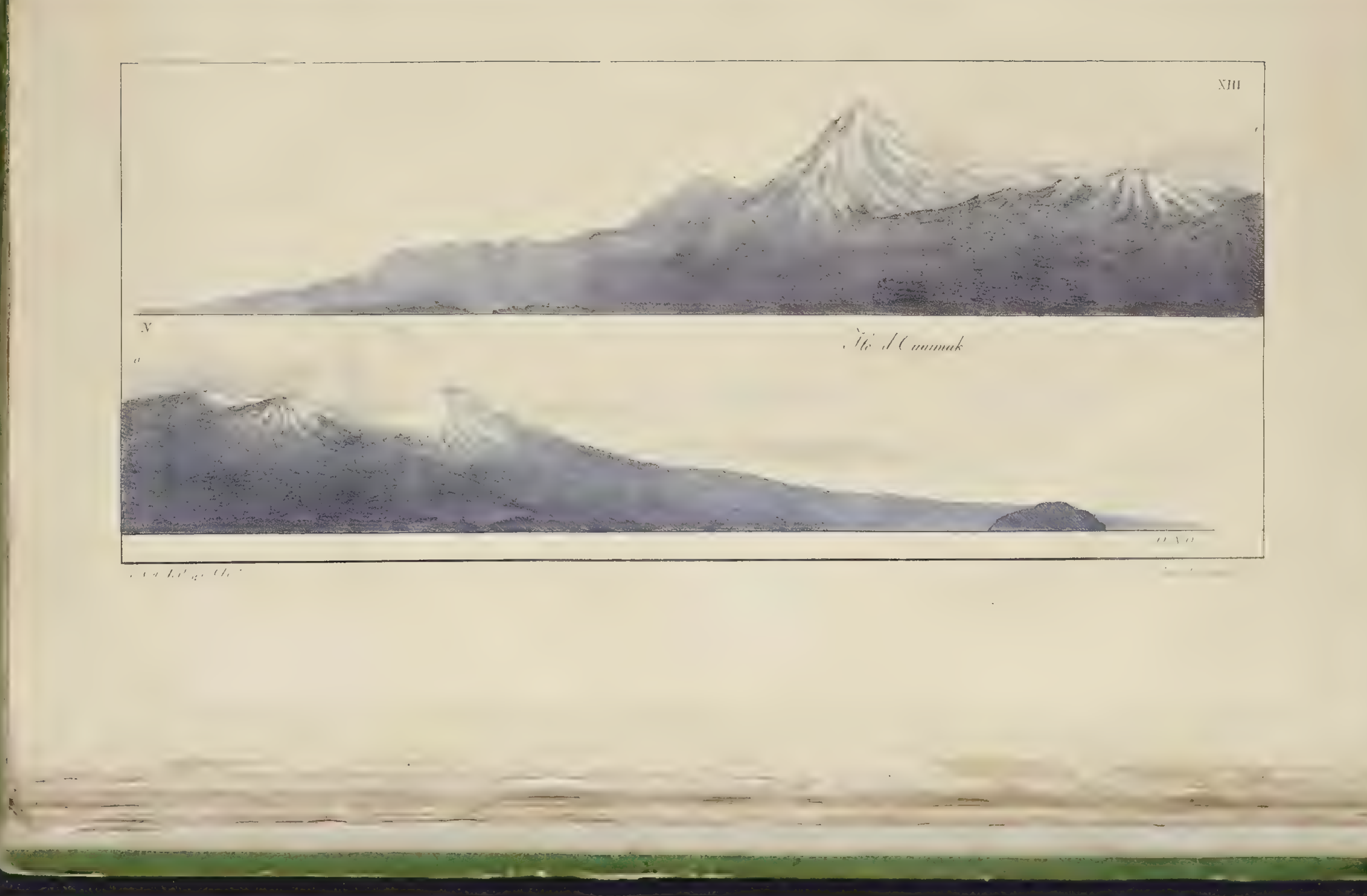
Vue du port d'Ounalaschka (Kapitanskaya Gavan)





Macareux huppé.
(Alca cristatella Pall.)
(Mormon cristatellus Cuv.)





Île d'Ounimak



XIV



des. et lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Lions marins dans l'île de S.t George



XV



dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlumé

Ours marins dans l'île de S.t Paul



XVI

1 2 3

Dess et Lith par Choris — Lith de Langlumé

Habitans de l'île S.t Laurent



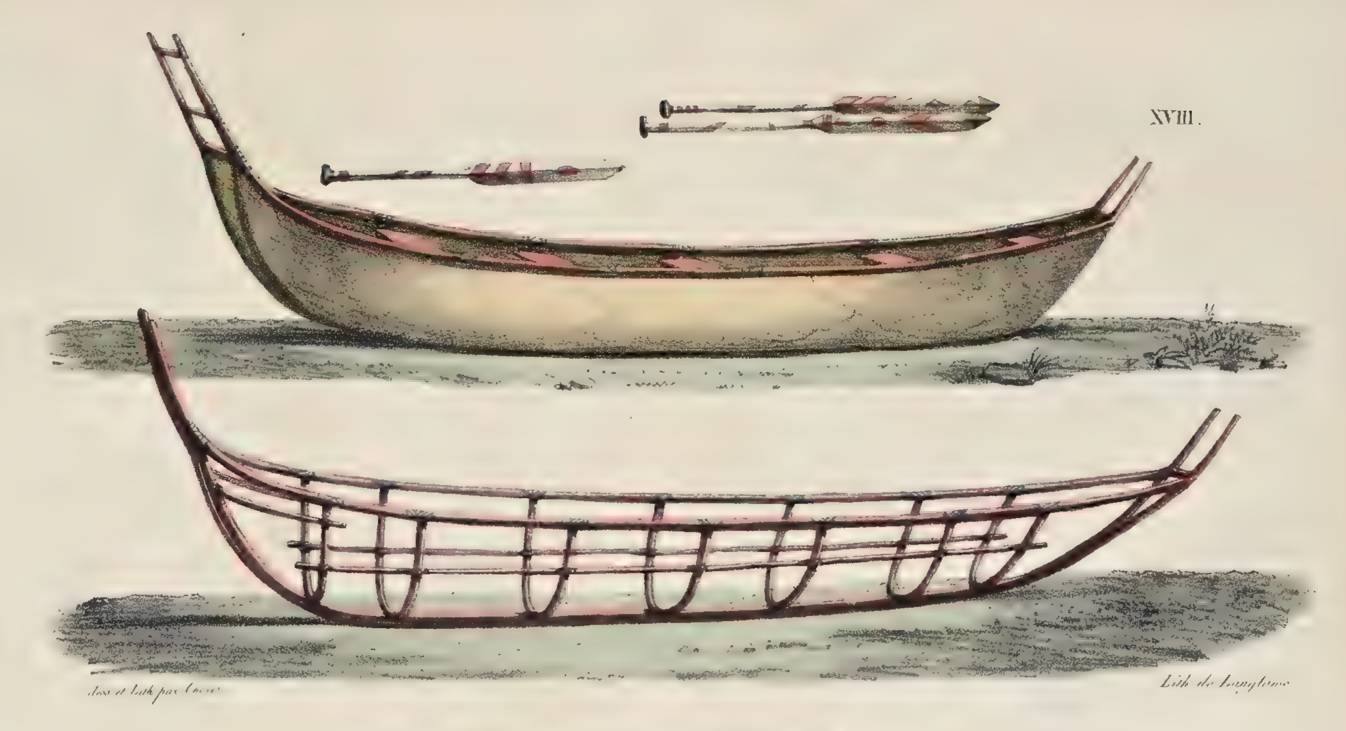
XVII



Intérieur d'une maison dans l'île S. Laurent



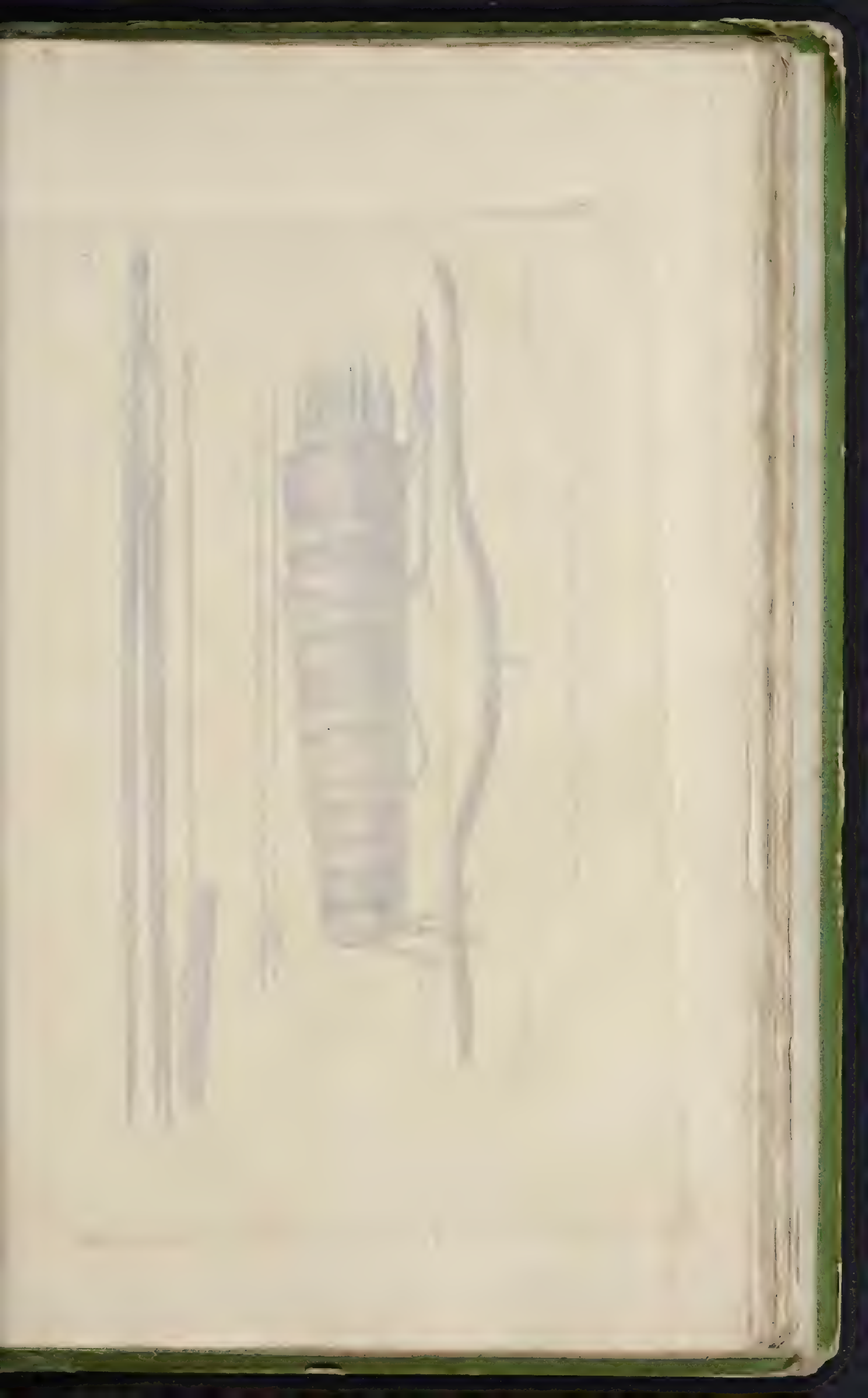
XVIII.



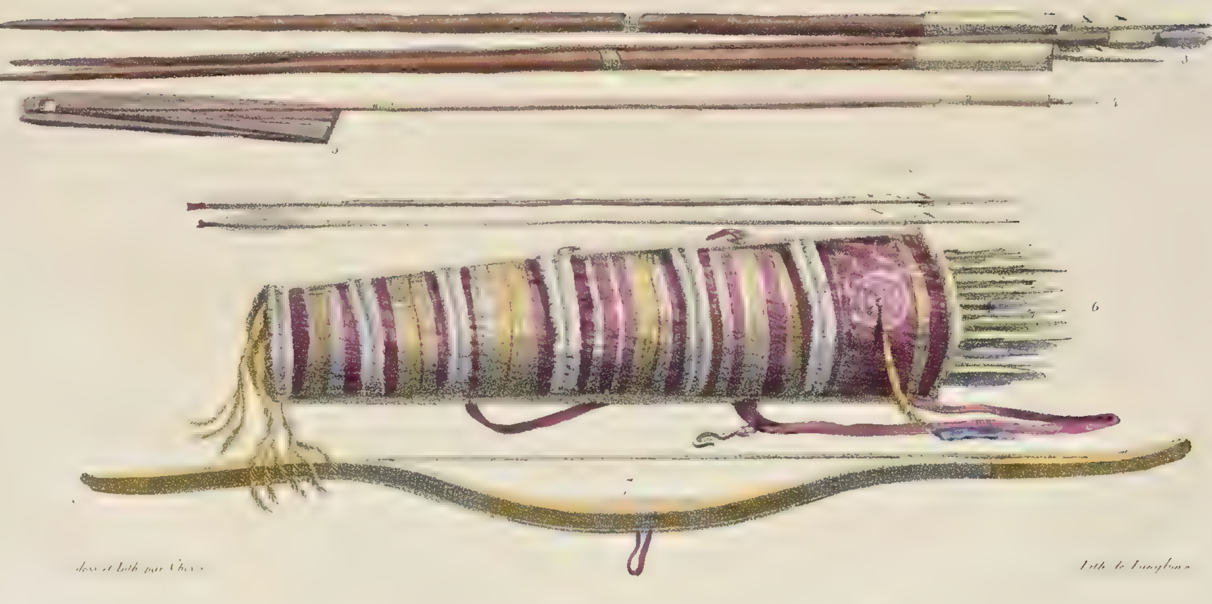
Dess. et Lith. par Choris

Lith. de Langlumé

Bateau à rames de l'île S.t Laurent



XIX



Dess. et lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Armes des peuples qui habitent près du détroit de Behring.



XX



dess et Lith par [illegible] — Lith de Langlume

Guillemot à Capuchon

(Uria Troile Lath.)



XI.I



dessé et Lith. par Choris — Lith. de Langlumé

Guillemot à gros bec

(Uria Brunnichii)



XXII



Guillemot à miroir blanc
(Uria Grylle)



XXIII



Dess. et Lith. par Choris — *Lith. de Langlume*

Guillemot à ligne blanche
(Uria lacrymans)

ILES ALÉOUTIENNES.

Le 29 mars (10 avril) 1817 le vent commença à souffler avec force du sud-ouest; bientôt il sauta à l'ouest et au nord-ouest, et devint d'une violence épouvantable. La tempête souleva les flots à une hauteur extraordinaire: poussées et emportées par l'impétuosité du vent, les pointes des vagues remplissaient l'air d'une humidité excessive et désagréable. Une lame vint frapper le beaupré et le fracassa. Cette tourmente dura un jour entier; enfin, le 31 le vent commença à s'apaiser.

Le 2 avril, il avait neigé abondamment; le vent nous était favorable; de sorte que le 4 nous espérâmes d'avoir le lendemain connaissance des îles Aléoutiennes. Nous le dîmes à Kadou. Il n'ajouta pas foi à nos discours; mais quelle fut sa surprise, quand le 5, de grand matin, nous aperçûmes effectivement les hautes montagnes de ces îles, couvertes de neige! Nous avions devant nous Younaska : sur sa partie sud-est il s'en élève une qui vomit continuellement de la fumée. Kadou, déja très-disposé à concevoir pour nous un respect profond, ne revenait pas de son étonnement de voir que nous possédions la science d'indiquer avec précision le moment où l'on découvrirait la terre. Il le dit à notre capitaine avec un air d'admiration qui n'excluait pas une certaine terreur.

Le vent de nord-est, extrêmement fort, ne nous permettant pas d'avancer, nous ne vîmes que le 8 avril les Tchetirekh-sopotch-miya-ostrova, c'est-à-dire les îles des quatre piques.

Le temps était très-beau, le soleil dorait les cimes des montagnes couvertes de neige; la température était assez froide. A dix heures du matin, nous découvrîmes Ounalachka, à 30 milles de distance. Nous mîmes toutes les voiles dehors, pour profiter du vent favorable; mais bientôt il fraîchit de plus en plus et souffla avec impétuosité; la brume vint obscurcir l'air, et la neige tomba si abondamment que toute la terre en fut couverte. Étant très-près de l'île d'Oumnac, nous courions le plus grand danger, car nous pouvions calculer que dans quelques moments nous serions jetés sur les rochers qui l'entourent; heureusement une forte rafale venant de terre nous tira de péril. Après avoir louvoyé pendant toute la nuit, nous avons passé le 12 le détroit entre Ounalga et Ounalachka. Le courant parcourait huit nœuds par heure : le vaisseau voguait donc avec une très-grande vîtesse, puisque nous avions vent arrière; ainsi nous eûmes débouqué en très-peu de temps. Le vent augmenta ensuite de force, et devint contraire, de sorte que ce ne fut qu'avec une extrême difficulté et en courant les plus grands dangers, que nous pûmes, à huit heures du soir, entrer dans le port du Capitaine dans Ounalachka, où nous laissâmes aussitôt tomber l'ancre.

Le 13, des canots du pays nous remorquèrent dans le port, et nous mouillâmes à quelques brasses de la côte, près du village d'Oululuk, principal établissement russe, sur les îles Aléoutiennes. Tout le pays était encore couvert de neige. M. Krukoff, agent de la compagnie, et les habitants du village, vinrent nous complimenter.

On se mit sur le champ à réparer tout ce qui avait été endommagé dans la traversée en venant de Radak. M. Krukoff

nous donna un très-bon tronc d'arbre, dont nous fîmes un mât de beaupré.

Notre séjour en ce lieu devant être long, puisque nous étions obligés d'attendre que la saison fût plus avancée, et que notre dessein était d'y prendre des hommes et des embarcations pour nous aider à continuer la reconnaissance du détroit de Béring, que nous avions entreprise l'année précédente, on commença à construire pour nous de grands bateaux de cuir, et l'on fit des provisions pour les vingt-deux Aléoutes qui devaient nous accompagner.

Ounalachka est le siége principal de la compagnie d'Amérique, dans les îles Aléoutiennes. Le plus grand village auquel les Aléoutes donnent le nom d'Oululuk, reçoit des Russes celui de Seleniyé Dobraho Soglasiya. Il renferme une chétive église en bois, quatre maisons aussi en bois, et à peu près une trentaine de cabanes des indigènes, en terre. La population se compose de seize Russes, et à peu près de cent-cinquante Aléoutes.

Les fenêtres des maisons des Russes ont des carreaux de mica au lieu de verre; celles des Aléoutes sont garnies de vessies ou d'intestins d'animaux.

La compagnie fait tuer par les Aléoutes, les renards et les loutres marines. Les peaux de renard sont extrêmement belles; il y en a beaucoup de noires: les peaux de loutre sont aussi très-renommées; mais ces animaux sont plus rares. La compagnie paie ces peaux en marchandises qui sont, du tabac, de l'eau-de-vie, du nankin, du thé, du café, du sirop de sucre et de la farine, ainsi qu'avec des vêtements en peaux d'oiseaux. Un renard se paie de trois à quatre roubles; une loutre de mer cinq roubles évalués en marchandises: une baleine se partage ordinairement entre la compagnie et le chasseur. Quand l'Aléoute veut vendre sa part, il reçoit cinq roubles en marchandises.

L'Aléoute peut tuer les phoques et les oiseaux, sans être obligé d'en rendre compte à la compagnie. On fait avec les intestins et avec les vessies des animaux de mer, des habits que l'on met par-dessus les autres quand il pleut, ou lorsque l'on va en mer. On façonne aussi avec les peaux des oiseaux, des vêtements qui sont très-chauds.

La compagnie d'Amérique, qui a son siége principal à Sitka, (*Norfolk-Sound*) envoie presque tous les ans des navires à Ounalachka, pour prendre les peaux qui ont été rassemblées, et débarquer les choses nécessaires aux habitants.

Les Russes exercent l'inspection sur les Aléoutes, sous les ordres d'un agent qui, de même que tous les autres, est subordonné au gouverneur résidant à Sitka. A cette époque, ce poste était rempli par M. de Baranoff. Les Russes qui demeurent à Ounalachka, sont généralement des hommes sans éducation, que leurs dettes ou même leur mauvaise conduite ont forcés d'abandonner leur patrie. La compagnie tâche de les gagner à son service, leur avance de l'argent, leur fait de grandes promesses, et les envoie dans ces contrées lointaines, où ils restent ordinairement toute leur vie. Quoiqu'ils soient très-misérables, ils ne laissent pas que de jouer un certain rôle parmi les insulaires ; car, de même que dans les possessions espagnoles et ailleurs sur le continent américain, le nom de blanc suffit pour leur attirer des marques de respect de la part des indigènes. Un Russe reçoit tous les quatre ans au plus, 1500 à 2000 roubles, valeur en papier, en marchandises, parce que la compagnie n'arrête ses comptes que tous les quatre ans. On déduit les frais, et sur le produit on paie tous les employés; mais ils n'ont pas d'émoluments fixes. On leur donne ce que l'on appelle des parts, qui diminuent suivant les pertes de toute nature que la compagnie éprouve. Quelques employés n'ont qu'une part; d'autres

en ont deux ; les directeurs en ont jusqu'à cinq et six, et même vingt, suivant l'importance des places. Il n'est pas permis aux Russes de commercer avec les navires qui arrivent ; et leur intérêt leur ordonne de veiller à ce que les Aléoutes s'en abstiennent aussi.

La compagnie semble favoriser les dispositions des Russes qui veulent s'endetter; ceux qui ont perdu l'espoir de retourner dans leur patrie prennent tout ce qu'on veut leur donner, et tout ce qui se trouve dans les magasins; la compagnie le voit avec plaisir; cependant elle ne le permet pas volontiers aux vieillards. Une fois nous avons assisté à la vente publique des effets d'un Russe qui, à sa mort, devait beaucoup à la compagnie. Ses compatriotes avaient l'air de mettre de l'opiniâtreté à pousser les guenilles du défunt à un prix du double plus élevé que celui auquel on aurait pu se procurer facilement des vêtements neufs; l'enchère resta au plus entêté, et la dette du défunt fut transférée au vivant. La compagnie laisse souvent ses employés manquer des choses les plus nécessaires, par exemple de farine et de médicaments, et envoie souvent des objets qui ne peuvent nullement servir à ces gens. On vit arriver une fois une grande quantité de poudre à poudrer, de pommade, de boucles d'acier, de chaînes de montres, et d'autres antiquailles; les magasins étant vides à cette époque, les Russes prirent ces marchandises, comme si elles eussent été de première nécessité, et s'endettèrent. Depuis que M. Baranoff est gouverneur de Sitka, ces événements scandaleux ne se renouvellent plus : il fait des échanges avec les navires des États-Unis, et n'expédie à Ounalachka que des objets utiles, à moins que les Américains ne le forcent de recevoir en paiement une si grande quantité de rhum ou de sirop, qu'il est obligé à son tour de ne pas envoyer autre chose aux îles. Les Américains prennent de M. Baranoff, les fourrures en échange de marchandises de Chine. La com-

pagnie n'ayant pas ici de navires, ou n'en ayant que de mauvais, ils portent ses fourrures à Okhotsk et se font payer en nature, ou bien ils les transportent à Canton pour son compte et gagnent prodigieusement.

Les Aléoutes sont traités différemment; on ne les laisse pas s'endetter : il y en a au contraire plusieurs dont les pères étaient créanciers de la compagnie.

Les îles sont partagées en petits districts; chacun doit fournir à la compagnie les hommes dont elle a besoin pour aller à la chasse aux renards, aux loutres et aux oiseaux. Les femmes Aléoutes font avec la peau des oiseaux, et avec les intestins des animaux de mer, des vêtements pour le compte de la compagnie. Chaque femme reçoit en paiement, suivant la générosité du directeur, deux à trois aiguilles à coudre, et souvent il y ajoute le cadeau d'une feuille de tabac. Ces habits sont remis aux chasseurs; on en déduit le prix sur la somme qu'on leur donne tous les ans, et qui peut se monter à cinquante roubles en marchandises.

Il n'est pas aisé de peindre le caractère des Aléoutes; ils sont doux, polis et même rampants, faux, vindicatifs; ils ont les vices et les défauts des hommes dépravés par les mauvais traitements. Ils croient toujours qu'on veut les tromper, savent dissimuler, aiment à faire des présents et à en recevoir en retour, et les attendent des mois entiers; mais quand ils voient qu'on ne leur donne rien, ou que ce qu'on leur offre n'a pas une valeur assez haute suivant leur idée, ils redemandent, même après un très-long intervalle, les choses qu'ils ont données.

Ils aiment à flatter, mais non pas gratuitement. Quand ils conçoivent de l'inimitié contre quelqu'un, ils ne le font pas paraître; ils attendent pendant des années l'occasion de se venger, la guettent, la saisissent, et prouvent leur ressentiment d'une manière atroce. Deux Aléoutes qui ont de l'animosité l'un contre l'autre,

vivent long-temps sous le même toit, ne s'adressent pas la parole, ou, si cela leur arrive, ils se font des reproches, toutefois sans s'échauffer; ils ne parlent jamais tous les deux à-la-fois; chacun laisse le temps à son ennemi et l'écoute tranquillement; quand il voit que son antagoniste ne lui dit plus rien, il commence à son tour; les heures et les jours peuvent ainsi se passer sans qu'il survienne le moindre changement; il n'y a qu'un événement extraordinaire qui puisse les réconcilier.

Les Aléoutes sont très-superstitieux; ils croient à toutes sortes de sortiléges. Depuis que les Russes les ont convertis au christianisme, ils sont devenus très-dévots, et sont pénétrés de la vérité des dogmes de la religion. Tous vont à l'église les dimanches et les fêtes; le plus âgé des Russes lit la messe. Ils sont fermement persuadés que ce n'est que depuis le temps qu'ils ont connu cette religion, qu'ils ont pu être heureux.

Ils racontent diverses fables sur la création de l'homme et sur leur origine. Les uns disent qu'il y avait à Ounalachka, une chienne; un gros chien y vint de Kadiak à la nage. C'est de ces animaux qu'est issu le genre humain. D'autres rapportent qu'il y avait à Ounalachka une chienne nommée Makakh; un vieillard nommé Iraghdadakh arriva du nord et engendra avec elle un fils et une fille. Ces enfants étaient moitié homme et moitié renard. Le fils se nommait *Acagnikakh*. Ce couple a donné naissance à la race humaine. Le vieillard savait faire des hommes avec des pierres; il a aussi pourvu la terre de quadrupèdes, l'air d'oiseaux, la mer de poissons en y jetant des pierres. Il avait de l'affection pour le genre humain, qui se multiplia extraordinairement, de sorte que l'on voyait à peine des quadrupèdes et des poissons, parce qu'ils avaient tous été mangés par les hommes. Ceux-ci se voyant sur le point de mourir de faim, prirent le parti d'abandonner le pays, et d'en chercher un autre. Ils allèrent au nord; ils furent long-temps en mer sur

leurs bateaux; plusieurs manquèrent de courage et rebroussèrent chemin; les autres ayant continué à avancer, virent une terre au nord et s'y arrêtèrent : plusieurs allèrent ensuite à l'est, trouvèrent un fleuve, s'établirent sur ses rives et y vécurent longtemps en paix. Un jour, un jeune homme lança, en jouant, une flèche de l'autre côté du fleuve : elle tomba malheureusement sur un homme et le tua. Il s'ensuivit une querelle, on prit les armes; les premiers furent vainqueurs et chassèrent les autres dans les montagnes.

Voici ce qu'ils racontent de l'origine des loutres de mer : Un jour un frère et une sœur devinrent amoureux l'un de l'autre; ne pouvant se marier ensemble, ils se précipitèrent du haut d'un rocher de la pointe orientale d'Ounalachka dans la mer, et furent métamorphosés en loutres de mer. C'est pourquoi les Aléoutes, qui mangent la chair de tous les animaux marins, s'abstiennent de celle des loutres.

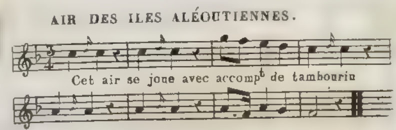
Ces peuples sont très-adonnés aux plaisirs des sens et même à un vice infame; cependant, depuis que les Russes se sont établis chez eux, il a beaucoup diminué : il est encore assez commun à Kadiak. Autrefois, quand des parents avaient un fils d'une jolie figure, ils l'élevaient comme une fille, lui en faisaient porter l'habillement, et le formaient aux travaux particuliers aux femmes; quand il avait atteint l'âge de quinze à seize ans, ils le donnaient en mariage à un homme riche.

Kadiak a aujourd'hui un établissement très-considérable; on y a bâti une église : il s'y trouve deux moines qui instruisent les jeunes gens des principes de la religion et leur enseignent à lire. On dit que presque tous savent lire, et qu'à Ounalachka il s'en trouve aussi beaucoup qui sont parvenus à ce degré d'instruction. On s'y est pris d'abord d'une singulière manière avec les Aléoutes pour en faire des chrétiens : on les rassemblait par douzaines; on les

poussait dans une rivière, et on les y baptisait. On leur donnait une croix et une chemise blanche, propre. Plusieurs Aléoutes se sont présentés à diverses reprises pour être baptisés de nouveau, afin de recevoir la croix et la chemise.

Les Aléoutes représentent souvent dans leurs danses, la chasse, la guerre, la marche des canots, et des événements entiers, ou leurs fables. Nous avons vu une de ces danses qui attira notre attention. Un Aléoute, armé d'un arc, faisait le chasseur, l'autre faisait l'oiseau, le premier se réjouit d'avoir trouvé un si bel oiseau, et le témoigne par sa pantomime; cependant il ne veut pas le tuer. L'autre imite les mouvements d'un oiseau qui cherche à éviter le chasseur; celui-ci, après avoir long-temps résisté, bande son arc et tire; l'oiseau chancèle, tombe et meurt; le chasseur danse de joie; cependant il finit par se chagriner, se repent d'avoir tué un si bel oiseau, et pleure sa mort : tout-à-coup, l'oiseau se relève, se transforme en une jolie femme, et devient sa bien-aimée. Cette pantomime est accompagnée de chants et du son des instruments.

Les Aléoutes aiment le chant et la danse. Leur tambourin est semblable à celui du détroit de Béring. Les danseurs se dépouillent de leurs vêtements jusqu'au nombril, et sautent alternativement avec les femmes, en ayant les mains abaissées; la femme tient de chaque côté son long vêtement avec la main, afin de sauter plus légèrement; leur physionomie n'exprime pendant la danse ni joie, ni plaisir; on remarque seulement qu'ils sont hors d'eux-mêmes, et qu'ils semblent d'avoir perdu le sens. Ils chantent presque toutes leurs chansons sur le même air.



Quoiqu'ils aiment à chanter, ils veulent alors être seuls, ou se trouver avec leurs amis; s'il arrive quelqu'un qui les dérange, ils cessent aussitôt, deviennent de mauvaise humeur, et ne recommencent que lorsqu'on s'est éloigné. Il ne faut pas non plus les troubler quand ils causent amicalement avec un ami. Ils sont constants dans leur amitié, mais jaloux.

Les Aléoutes se nourrissent de coquillages, de baleines, de poissons, notamment de morues; en été ils les mangent frais; et en font sécher pour l'hiver. Quelquefois ils les font cuire. Ils se servaient autrefois de pots de terre qu'ils fabriquaient; aujourd'hui ils emploient des vaisseaux de cuivre.

Ils sont bons chasseurs; ils tuent les animaux de mer avec un javelot qu'ils lancent par le moyen d'une petite bascule. La chasse aux oiseaux est la plus dangereuse, parce que ceux-ci, plaçant leurs nids dans les rochers sur le bord de la mer, il est très-difficile d'y grimper : quelquefois on ne peut pas s'y tenir. On gravit aussi sur ces rochers du côté de terre; on se fait attacher autour du corps avec une courroie; et on prend avec soi une corbeille pour y déposer les œufs des oiseaux. La courroie est empoignée par plusieurs hommes robustes, qui la lâchent peu à peu, et tiennent le chasseur suspendu en le dirigeant, d'après ses cris, à droite ou à gauche, le soulevant ou l'abaissant, suivant qu'il rencontre des nids. Très-souvent les courroies se cassent, et le pauvre chasseur est déchiré par les pointes des rochers sur lesquels il tombe. Malgré ses dangers, cette chasse est celle que les Aléoutes préfèrent.

Ils vont ordinairement à celle des loutres de mer, dans de grands bateaux. Quand ils aperçoivent un de ces animaux, ils forment tout à l'entour, un grand cercle (pl. IV); et comme la loutre marine nage avec beaucoup de vîtesse, elle cherche à s'échapper hors de cette enceinte. Alors il dépend de l'agilité des rameurs de décrire

de nouveau le cercle autour de l'animal. Étant obligé de respirer souvent, il se montre à la surface de l'eau : alors on le tue en lui jetant de tous côtés des lances. Quand c'est une femelle avec ses petits, on la voit se défendre jusqu'au dernier moment. Elle les prend avec ses pattes de devant; et comme elle ne peut pas nager avec autant de vélocité, on la tue plus aisément.

La planche VIII représente les bateaux des Aléoutes. Une des figures en montre la carcasse, et l'autre le représente revêtu de peau. On les fait aller à l'aviron : ils marchent avec beaucoup de rapidité; mais chavirent aisément, et ne se maintiennent droits que par l'adresse du rameur. Cependant les Aléoutes s'en servent pour de longs voyages. On envoie des bateaux d'Ounalachka à Kadiak et même à Sitka. Ils ne s'éloignent pas de terre; s'il survient un gros temps, on attache plusieurs bateaux les uns à côté des autres : alors ils peuvent défier les vagues les plus furieuses. Les Aléoutes, quand ils sont en mer, mettent devant leurs yeux une espèce de visière pour les préserver de l'atteinte des flots (pl. IV, V et VII).

Les femmes sont très-adroites à tous les ouvrages des mains; elles cousent avec beaucoup de délicatesse. Leurs fils sont faits de fibres de baleines. Elles tressent de jolies corbeilles avec de l'herbe qu'elles teignent en orange, en rouge, en brun et en noir; et les décorent d'ornements très-agréables (pl. X).

Elles ont l'air très-modeste : cependant leur conduite ne répond pas à cette apparence. Les hommes n'ont pas l'air de se soucier beaucoup de leurs infidélités.

Après avoir fait à notre vaisseau les réparations nécessaires, voyant que la saison nous permettait de poursuivre notre navigation au nord, nous prîmes à bord les Aléoutes qui devaient nous servir de chasseurs et de rameurs dans le détroit de Béring et le 27 juin (10 juillet) nous mîmes à la voile.

ILES S.-GEORGES ET S.-PAUL.

Ces deux îles, nommées par les Russes *Kotoviya-Ostrova* (îles des ours marins), sont situées dans la partie boréale du Grand-Océan, au nord des îles Aléoutiennes; elles sont aussi habitées par les Aléoutes. Ces insulaires se donnent à eux-mêmes le nom d'*Ounanagh* : celui d'Aléoute, que leur attribuent les Russes, vient, disent ceux-ci, du mot *allik* (que veux-tu?) qui fut adressé aux premiers navigateurs de leur nation à leur arrivée dans cet archipel.

Le 18 (30) juin 1817, nous aperçûmes l'île Saint-Georges (latitude nord, 56° 41' 55"; longitude ouest, de Greenwich, 169° 7' 28"). Quoiqu'elle ne soit pas très-haute et que sa surface soit unie, ses côtes sont escarpées. Le 19 (1er juillet), en nous approchant de la côte nord-ouest où se trouve l'établissement de la compagnie d'Amérique, nos oreilles furent frappées des rugissements des lions marins. Ayant débarqué, nous entrâmes dans plusieurs cabanes d'Aléoutes.

Le rivage était couvert de troupes innombrables de lions marins. L'odeur qu'ils répandent est insupportable. Ces animaux étaient alors dans le temps du rut. L'on voyait de tous côtés les mâles se battre entre eux pour s'enlever les uns aux autres les femelles. Chaque mâle en rassemble de dix à vingt, se montre jaloux, ne souffre aucun autre mâle, et attaque ceux qui tentent de s'approcher; il les tue par ses morsures ou s'en fait tuer. Dans le premier cas, il s'empare des femelles du vaincu. Nous avons trouvé plusieurs mâles étendus morts sur la plage, des seules blessures qu'ils avaient reçues dans les combats. Quelques femelles avaient déja des petits. Les Aléoutes en prirent plusieurs douzaines pour nous. L'animal n'est pas dangereux; il fuit à l'approche de l'homme, excepté depuis la mi-mai jusqu'à la mi-juin,

qui est le plus fort temps du rut, et où les femelles mettent bas leurs petits; alors il ne se laisse pas approcher et il attaque même.

L'ours marin, en russe *sivoutch*, couvre par milliers les rivages des îles Kotoviya, où sont jetées abondamment des plantes marines (*fucus*). On entend de très-loin le cri de ces animaux, lorsqu'on est en mer.

Les femelles sont beaucoup plus petites que les mâles; elles ont le corps plus fluet et de couleur jaunâtre.

Les mâles ont jusqu'à six pieds de haut lorsqu'ils lèvent la tête; les jeunes sont ordinairement d'un brun noir; il paraît que les femelles ne font jamais plus d'un petit.

Ces animaux sont aussi très-communs au port de San-Francisco, sur la côte de Californie, où on les voit en nombre prodigieux sur les rochers de la baie. Cette espèce m'a paru se distinguer de ceux qui fréquentent les îles Aléoutiennes; elle a le corps plus fluet et plus allongé, et la tête plus fine: quant à la couleur, elle passe fortement au brun, tandis que ceux des îles Aléoutiennes sont d'une couleur plus grise, ont le corps plus rond, les mouvements plus difficiles, la tête plus grosse et plus épaisse; la couleur du poil des moustaches plus noirâtre que celui des îles Aléoutiennes.

On trouve les lions marins depuis le 30ème jusqu'au 60ème parallèle nord, dans les îles et sur le continent d'Amérique.

On compte cent vingt habitants dans l'île Saint-George, hommes, femmes et enfants; et sur ce nombre trois Russes, tous au service de la compagnie.

On y tue une grande quantité de lions marins; mais seulement des mâles, à cause de leur grandeur; on se sert de leur peau pour recouvrir les canots, et des intestins pour faire le *kamleyki*, espèces de blouses que l'on endosse par dessus les autres vête-

ments lorsqu'il pleut pour ne pas se mouiller. La chair, que l'on fait sécher, est dure; c'est une bonne nourriture pour l'hiver: on l'envoie dans l'archipel des îles Aléoutiennes pour l'approvisionnement des matelots de la compagnie. Les jeunes sont très-tendres et ont le goût de poisson. Lorsqu'on veut les prendre, il suffit de rassembler un certain nombre de personnes armées de bâtons; elles chassent les vieux et peuvent s'emparer des jeunes très-facilement. Lorsque nous visitâmes les îles Kotoviya, nous en abattîmes plus de cinquante en moins d'une demie heure. On prend aussi sur l'île Saint-Georges beaucoup de renards dont la fourure est très-estimée.

On ramasse dans les rochers une quantité prodigieuse d'œufs, dont les navires qui arrivent font provision; nous en prîmes plusieurs barils; ils se conservent très-bien dans l'huile où on les met. Le magasin de Saint-Georges était beaucoup mieux pourvu que celui d'Ounalachka. La communication de cette île avec Sitka et Saint-Paul est beaucoup plus régulière qu'entre ces postes et Ounalachka.

Nous n'avons pas tardé à quitter Saint-Georges et nous avons bientôt aperçu Saint-Paul (lat. nord, 57°; long. ouest, 169°, 43', de Greenwich); mais le calme ne nous permit que le 21 de nous en approcher à six milles. Il y a sur cette île un établissement très-bien entretenu. C'est celle qui rapporte à la compagnie le revenu le plus considérable et le plus régulier. Le rivage est couvert de troupes innombrables d'ours marins; on ne les tue qu'aux approches de l'hiver, parce qu'alors le poil est plus épais et plus fort, et de couleur plus foncée.

L'ours marin, en russe *kotik*, se trouve sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le cap Horn et le détroit de Magellan jusqu'aux îles Aléoutiennes, et même jusqu'au 58e degré de latitude nord.

Le mâle est environ d'un demi-pied plus petit que le lion marin, et d'une couleur qui passe au rouge brun. En général il ressemble beaucoup au lion marin; mais il est plus agile et plus vif, attaque souvent les hommes et est d'un naturel jaloux. D'après ce que disent les Aléoutes et les employés de la compagnie russe américaine, chaque mâle n'aurait jamais moins de vingt-quatre et jamais plus de vingt-cinq femelles. Le mâle grimpe ordinairement sur un rocher pour veiller à la sûreté de sa famille.

La femelle est petite au point qu'il y a disproportion entre elle et son mâle, qui est plus grand de moitié au moins; elle ressemble au phoque ordinaire; sa peau est grise à l'extrémité de ses poils, et a un éclat argenté.

Les femelles mettent bas au mois de juin, et font communément deux petits tous les ans. Lorsque le poil est devenu fort et beau, et que les jeunes sont devenus grands, on tue des milliers de ces femelles; mais on épargne les mâles, attendu que la peau des premières fait seule un article important de commerce avec la Chine. Chaque peau se paie deux piastres.

Les navires américains de Boston, New-Yorck, etc., visitent toute la côte d'Amérique, et rassemblent souvent plus de 50,000 de ces peaux. Il paraît qu'autrefois les Américains tuaient un grand nombre de ces animaux près de l'île Juan-Fernandes, tandis qu'à présent on en trouve à peine en ce lieu; mais on en tue encore beaucoup au détroit de Magellan. Il paraît que la compagnie russe américaine a tué de 30 à 40,000 de ces animaux dans un an, seulement aux deux îles Saint-Paul et Saint-Georges; mais dans les dernières années on pouvait à peine s'y en procurer 2000, parce que il y a quelques années on tua sans exception, et à chaque saison, toutes les femelles pleines.

Comme on ne peut pas sécher en peu de temps une grande quantité de peaux fraîches, on les sale, parce que les navires

américains, lorsqu'ils arrivent à la fin de l'automne, sont souvent obligés d'embarquer leur cargaison sous voile, les deux îles n'ayant pas de port ni même de rade sûre: cette opération n'est pas sans danger. Alors pour remplir les navires on se met à tuer les ours marins avec toute la promptitude possible, on les écorche, on sale les peaux, on les renferme dans des barriques bien conditionnées et bien pressurées, et on les transporte ainsi à Canton.

ILE S.-LAURENT.

Graces au beau temps et à un vent très-favorable, notre traversée de Saint-Paul à Saint-Laurent fut prompte, et nous découvrîmes cette île le 28. Le soir, ayant débarqué sur sa côte occidentale, quelques indigènes vinrent au-devant de nous; ils étaient armés et cependant nous reçurent amicalement. Il n'y avait sur cette île qu'une cabane en cuir. Nous n'aperçûmes pas de femmes; probablement à notre approche elles s'étaient enfuies dans les montagnes. Nous vîmes avec plaisir que les deux interprètes, qui nous avaient été envoyés de Sitka par M. Baranoff, s'entretenaient sans aucune difficulté avec les habitants; ce qui nous fut d'autant plus agréable, que nous apprîmes que les habitants de la côte d'Amérique, le long du détroit de Bering, parlent la même langue. Ainsi nous nous promettions beaucoup de nos recherches dans le Sound de Kotzebue.

Les habitants de l'île Saint-Laurent fréquentent également les côtes de l'Asie et celles de l'Amérique; ils y portent des peaux de renard et des dents de morse, et prennent en échange du tabac et des outils de fer. Ils nous racontèrent que deux ans

auparavant, à-peu-près, un gros navire, ayant abordé chez eux, enleva par force un de leurs compatriotes dont ils n'ont plus entendu parler.

Nous leur achetâmes plusieurs phoques et des oiseaux de mer tués récemment; et ils reçurent avec beaucoup de plaisir le tabac qu'on leur donna. Ils nous dirent qu'ils s'en procuraient, ainsi que du fer, sur la côte d'Asie, probablement avec les Tchouktchis qui paraissent vivre en bonne intelligence avec eux, tandis qu'ils sont constamment en guerre avec les habitants de la côte d'Amérique.

Les insulaires de Saint-Laurent sont de taille médiocre, mais robustes; ils s'habillent comme les Aléoutes et sont beaucoup plus sales.

N'ayant pas trouvé un bon mouillage sur la côte de cette île, nous l'avons quittée dans la soirée. Le 29, nous nous sommes rapprochés de terre dans la matinée; et, à l'instant où l'on se disposait à entrer dans le détroit de Béring, on a aperçu la mer, entre l'île et le continent d'Amérique, prise par la glace. On a donc viré de bord, dans l'espérance qu'après avoir tenu la mer pendant quelques jours, on trouverait la mer libre; mais, le 30 juin, nous apprîmes, à notre grand chagrin, que notre capitaine était malade et souffrait beaucoup de la poitrine, que par conséquent il ne pouvait se hasarder à risquer sa santé. Il nous déclara par écrit qu'il fallait renoncer à notre seconde campagne au nord; et nous fîmes route pour Ounalachka, afin d'y laisser les Aléoutes. Nous devions ensuite retourner aux îles Sandwich, puis aller à Radak, à Manille, et enfin en Europe, au lieu de visiter, suivant notre premier plan, le détroit de Béring, le Kamtschatka, le détroit de Torrès, Timor, et ensuite revenir en Europe.

Le 10 (22) juillet, nous arrivâmes heureusement à Ounalachka: on y fit cuire du biscuit avec la farine que nous avions

prise en Californie, et qui était destinée pour le Kamtschatka.
Le 6 (18) août, nous partîmes d'Ounalachka; le 8 (20), nous passâmes devant Ounimak, qui est très-haute; sa montagne la plus élevée est à 5525 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Planche XII.

LE MACAREUX HUPPÉ.

Alca cristatella. *Pall.*

Mormon cristatellus. Cuv.

Le Macareux de nos côtes est un oiseau fort remarquable par son bec très-élevé verticalement, très-comprimé par les côtés, et dont les mandibules ressemblent aux extrémités de deux lames de couteau. Buffon en a écrit une histoire intéressante. La mer Pacifique produit, dans ses parties septentrionales, plusieurs espèces de Macareux différentes de celles de notre pays. Buffon, d'après Steller, a parlé de celle que distingue une longue tresse de plumes blanches et effilées descendant le long de chacun des côtés de sa tête et de son cou, et qu'il nomme *Macareux du Kamtschatka* (*Alca cirrhata.* Pall. *Mormon cirrhatus.* Cuv.). Les autres n'ont été décrites jusqu'à présent que par *Pallas,* d'après les notes manuscrites de *Steller,* et d'après les individus que ce dernier avait envoyés au cabinet de l'académie de Pétersbourg.

Parmi elles se trouve l'espèce que M. Choris représente sur cette planche. Sa ressemblance avec les autres Macareux n'est cependant pas telle, que, de l'aveu même de Pallas, on ne puisse en faire un genre particulier. En effet, son bec est beaucoup moins haut et moins aplati latéralement que celui du Macareux commun : court, de forme à-peu-près ovale quand on le regarde par le côté, percé près du milieu du bord de sa mandibule supérieure d'une narine oblongue, il offre un sillon oblique en avant de cette narine, et une tubérosité entre cette même narine et l'angle de la commissure. La mandibule inférieure a de chaque côté un sillon oblique remarquable. La taille de cet oiseau est à-peu-près celle d'une petite caille ou d'une forte grive. Il a, du bout du bec à celui de la queue, 6 pouces 6 lignes ; son bec est long de 6 lignes, haut de 4 ; ses tarses sont hauts de 10 lignes ; son doigt du milieu long de 13 lignes ; sa queue est fort courte : les pennes n'ont que 17 lignes de longueur ; les ailes ne sont pas même assez longues pour que leur extrémité atteigne celle de la queue ; en sorte que cet oiseau doit voler à-peu-près aussi mal que le Macareux ordinaire, et passer la plus grande partie de son temps sur les flots, ou dans le creux des rochers où il fait sa retraite. Son plumage est, en général, d'un brun noirâtre, plus foncé en-dessus, plus pâle en-dessous, et tirant sur le cendré-bleuâtre à la région pectorale, et sur un cendré un peu jaunâtre vers le bas-ventre. Son caractère principal consiste en quelques plumes grêles qui s'élèvent de son front, et forment une aigrette recourbée en avant. L'individu représenté par M. Choris en avait sept, et elles étaient assez longues pour retomber jusque sur la pointe du bec. Celui que M. Pallas a fait figurer en avait six, et beaucoup plus courtes, différence qui peut ne tenir qu'à l'âge ou au sexe. On voit de plus de chaque côté une ligne de plumes blanches effilées, en petit nombre, par-

tant du front, passant sous l'œil, et descendant le long des côtés du cou, à-peu-près comme la bande plus marquée qui caractérise le Macareux du Kamtschatka. Quelques plumes semblables se montrent aussi dans la région du sourcil, et vers le derrière de la joue, en avant de l'oreille.

Le bec de ce petit Macareux est de couleur fauve ou rougeâtre, et a sa base noire. Les pieds sont noirâtres : comme ceux de tous les autres Macareux, ils manquent de pouce, et leurs trois doigts antérieurs sont unis par une membrane.

Il habite principalement les mers voisines du Japon, et surtout les côtes de l'île de *Matsamey*, ou *Yesso*, d'où les navigateurs russes en ont rapporté les premiers échantillons. Le jour il nage sur la mer; la nuit il se retire dans les antres du rivage et dans les fentes des rochers, où l'on peut le prendre à la main.

Il paraît très-stupide; souvent il se jette sur les vaisseaux.

Krachenninikof, qui en a parlé sous le nom de *Starick noir*, dit que son approche est regardée par les matelots comme un signe de tempête prochaine.

M. Choris a reçu cet individu des habitants de l'île S.-Laurent, dans le détroit de Béring. Il y en avait des troupes considérables, nageant ensemble avec beaucoup de rapidité, et qui s'éloignaient beaucoup des côtes. On n'a pu remarquer quelle était leur nourriture, ni faire d'observations particulières sur leurs nids.

CHAPEAU DE BOIS,

Sur lequel sont peints divers animaux marins.

Planche V.

PAR G. CUVIER.

Ce chapeau, dont se servent les pêcheurs d'Unalashka pour ne point être incommodés par le soleil et par la pluie, est fort remarquable par les peintures dont il est orné, et qui représentent assez bien les espèces les plus remarquables de ces mers, avec des caractères très-reconnaissables, et qui prouvent que ces peuples sauvages les ont examinées avec une grande attention.

Dans la ligne moyenne sont deux loutres *a*, *b*, attaquées par les barques des pêcheurs, *c, c, c;* la première, *a*, tient son petit; l'autre, *b*, qui apparemment est un mâle, est seule. En *f* est un phoque isolé. On remarquera que le dessinateur a donné à cet animal les moustaches et les pieds de derrière distincts, tels qu'ils sont effectivement. En *d, d, d, d,* on voit des baleinoptères à ventre plissé, ou jubartes, parfaitement bien rendues, avec leur nageoire dorsale et les plis de la peau de leur ventre; et en *e*, *e*, *e*, sont des orques ou dauphins gladiateurs, leurs ennemis capitaux, qui se jettent en effet sur elles. Le dessinateur a même eu l'attention de donner à la nageoire dorsale de ces orques la forme élevée et pointue qui a valu à ces animaux le nom de gladiateurs.

En *g*, est un Cachalot très-reconnaissable à la grosseur de sa tête et aux dents de sa mâchoire inférieure. Les jets d'eau ne sortent que de l'extrémité antérieure de son museau, comme cela est effectivement.

En *h*, est un diodon ou orbe épineux, qui est pris à la ligne, tandis que les grands cétacés du reste de ce tableau sont poursuivis avec des lances.

Enfin en *i*, est un poulpe, et en *k*, un calmar à bras courts. Leur grandeur, relativement aux cétacés qui les entourent, ferait croire qu'il y a en effet dans les parages du nord des espèces de ce genre, de taille monstrueuse, et telles que certains écrivains prétendent qu'il en existe.

SUR
LE GENRE GUILLEMOT.

(*Uria*, *Lath.*)

PAR A. VALENCIENNES.

Les Guillemots sont des oiseaux qui habitent les mers du cercle polaire. Il en est trois espèces qui, se rapprochant de nos côtes pendant l'hiver, sont connues des naturalistes par les différentes couleurs du plumage que l'âge ou la saison leur font prendre. Leurs mœurs aussi ont été bien étudiées. Les pattes de ces oiseaux sont si courtes, que lorsqu'ils sont assis sur le haut des rochers ou des falaises, elles sont à peine visibles. Les Guillemots ne quittent ces hauteurs que pour descendre vers la mer, où ils poursuivent leur nourriture avec ardeur et une étonnante facilité; ils plongent très-longtemps, et s'aident de leurs ailes sous l'eau pour atteindre le poisson. Ils nichent par bandes, sans faire aucun apprêt pour leur nid, déposant leurs œufs dans les trous des rochers. La femelle pond un seul œuf, très-gros proportionnellement à sa taille; cet œuf est oblong, très-pointu, marqué de grandes taches noires, sur un fond verdâtre ou bleuâtre. M. Choris a vu et dessiné ces trois espèces de Guillemots dans la partie septentrionale du Grand-Océan, vers les îles Aléoutiennes. Buffon en avait décrit deux; l'une est le Guillemot commun, (*Uria Troile Lath.*) dont il a donné la figure dans ses planches enluminées, sous le n° 903; elle est très-exacte, et représente

l'oiseau avec son plumage d'été; la seconde espèce, qu'il nomme *le petit Guillemot noir* (*Uria Grylle lath.*), est très-exactement décrite; mais la figure 917, qu'il y rapporte, est celle d'un autre oiseau, connu des voyageurs sous le nom de Colombe du Groënland, et qui a servi de type au genre *Cephus* de M. Cuvier (1). M. Temminck, dans son Manuel d'Ornithologie, 2[me] édition, a mieux fait connaître la troisième espèce. Le Guillemot à gros bec (*Uria Brunnichii Sab.*) observé dans la baie de Baffin, pendant le voyage du capitaine Ross, avait été mentionné par M. Sabine dans son Mémoire sur les oiseaux du Groënland. M. Temminck, savant ornithologiste, a discuté la synonymie de ces trois espèces, avec une exactitude qui ne laisse rien à desirer; il a rapporté chacune des citations confondues par tous les auteurs systématiques, non seulement à chaque espèce séparément, mais encore à chacune des différences de plumage que présente le même oiseau, selon l'âge ou la saison dans laquelle il a été tué. Je ne donnerai qu'une description très-courte de ces espèces, et j'en ferai connaître une que l'on doit aux recherches de M. de la Pylaie, pendant son séjour à Terre-Neuve. M. Choris en a fait le dessin, pour le joindre à ceux qu'il a rapportés de son voyage aux îles Aléoutiennes.

(1) Cuv., Reg. anim. tom. 1, pag. 510.

LE GUILLEMOT A CAPUCHON.

Planche XX.

Uria Troile Lath. [1]

Uria *corpore ex fusco-nigro, pectore abdomineque niveis; rostro levi, gracili, nigro.*

(Le Guillemot. Buff. pl. enl. 903.)

Cet oiseau, de la taille d'un canard, a 15 ou 16 pouces de long; la tête, le cou, et les parties supérieures du corps, sont d'un brun-enfumé; la poitrine et le ventre sont d'un blanc pur; les côtés de l'abdomen sont tachetés de flammes brunes sur un fond blanc.

Les ailes, longues de 7 pouces, sont brunes, marquées d'une petite tache blanche, formée par la réunion de l'extrémité blanche des pennes secondaires; le bec est tout noir, lisse, plus faible et plus long que dans l'espèce suivante; sa longueur est de 2 pouces 7 lignes; le tarse, long de 1 pouce 7 lignes, est d'un brun-jaune; les doigts sont de la même couleur; celui du milieu a la même longueur que le tarse; les ongles sont noirs.

Cette espèce est commune sur nos côtes pendant l'hiver, et on la voit quelquefois sur nos grands lacs.

(1) Temm. Man. d'ornith.; 2e édit., tom. II.

LE GUILLEMOT A GROS BEC.

Planche XXI.

Uria Brunnichii. Sabin. *On the birds of Greenland. Dans les Trans. of the Lin. Society.*

Uria Francsii. Leach.

Uria *corpore suprà nigro, pectore abdomineque niveis; mandibulà superiori cinerea, subsulcata, ad basin cœrulescente.*

Ce Guillemot est plus grand que le précédent: sa longueur est de 18 pouces. Le dessus de la tête et du cou sont d'un noir foncé; le dos et les ailes sont d'une couleur moins intense; celles-ci ont une petite tache blanche comme dans l'espèce précédente: elles ont 8 pouces de long. Le dessous de la gorge est brun-enfumé, et le reste du plumage est blanc sans aucune tache. Le tarse et les pieds sont bruns; la longueur du tarse est de 15 lignes, celle du doigt du milieu lui est égale; le bec est long de 2 pouces, très-large à sa base, et d'un bleu-noirâtre; la mandibule supérieure est bordée, vers la commissure, de deux traits d'un bleu-clair. Cette espèce, rare sur nos côtes, est très-commune dans la baie de Baffin et le détroit de Davis.

GUILLEMOT A MIROIR BLANC.

Planche XXII.

Uria Grylle Lath.

Uria *corpore (æstate) toto nigro, (hieme) suprà nigro, infrà albo; tectricibus alarum albis; pedibus rubris.*

La figure donnée par M. Choris représente cet oiseau dans le plumage d'été. Il est beaucoup plus petit que les précédents, long de 12 pouces, et tout noir, excepté les couvertures des ailes qui sont blanches; le bec est noir, long de 18 lignes; le tarse est long d'un pouce, il est rouge, ainsi que les doigts; les ongles sont noirs. En hiver, cette espèce a le ventre blanc; les autres parties du corps ne changent pas de couleur.

GUILLEMOT A LIGNE BLANCHE.

Planche XXIII.

Uria lacrymans.

Uria *corpore ex fusco-nigro, infrà albo; linea per oculos alba oculos cingente et versus tempora porrecta.*

Cette nouvelle espèce de Guillemot est reconnaissable au trait blanc qui borde les paupières, et s'étend en arrière et en bas, un peu au-delà des tempes. La tête, et le cou, sont bruns-enfumés;

cette couleur passe au noir sur le dos; toutes les parties inférieures sont blanches. Cet oiseau est long de 18 pouces 6 lignes: le cou est plus grêle et proportionnellement plus allongé que dans le Guillemot à capuchon; le bec, long de 2 pouces, est tout noir; le tarse et les pieds sont de cette même couleur; la longueur du tarse est de 1 pouce 4 lignes; le doigt du milieu, plus long que le tarse, a 1 pouce 9 lignes. Cette espèce, que nous ne connaissons encore que dans le plumage d'hiver, a été envoyée de Terre-Neuve au Muséum d'histoire naturelle par M. de La Pylaie, sous le nom que nous lui avons conservé.

ARMES DES PEUPLES

QUI HABITENT PRÈS DU DÉTROIT DE BÉRING.

Fig. 1, 2, 3 et 4. Javelots de Sitka, dans les îles Aléoutiennes, de la côte orientale d'Asie, et de la côte d'Amérique sur le détroit de Béring. On les lance avec la petite bascule, fig. 5; on les emploie à tuer les animaux marins; quand la pointe atteint leur peau, elle s'y enfonce; comme elle n'est pas fixée à la hampe, elle s'en sépare, mais elle est attachée à un cordon fait d'intestins de bêtes; il tient la hampe dans une position horizontale sur la surface de la mer, et met obstacle à ce que l'animal blessé puisse plonger.

Fig. 6. Carquois en cuir, de l'île Saint-Laurent, de la côte d'Amérique sur le détroit de Béring et des Tchouktchis; les habitants d'Ounalachka n'en font point usage. Les pointes des flèches, de même que celles des javelots, sont en dents de morse ou en cailloux.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

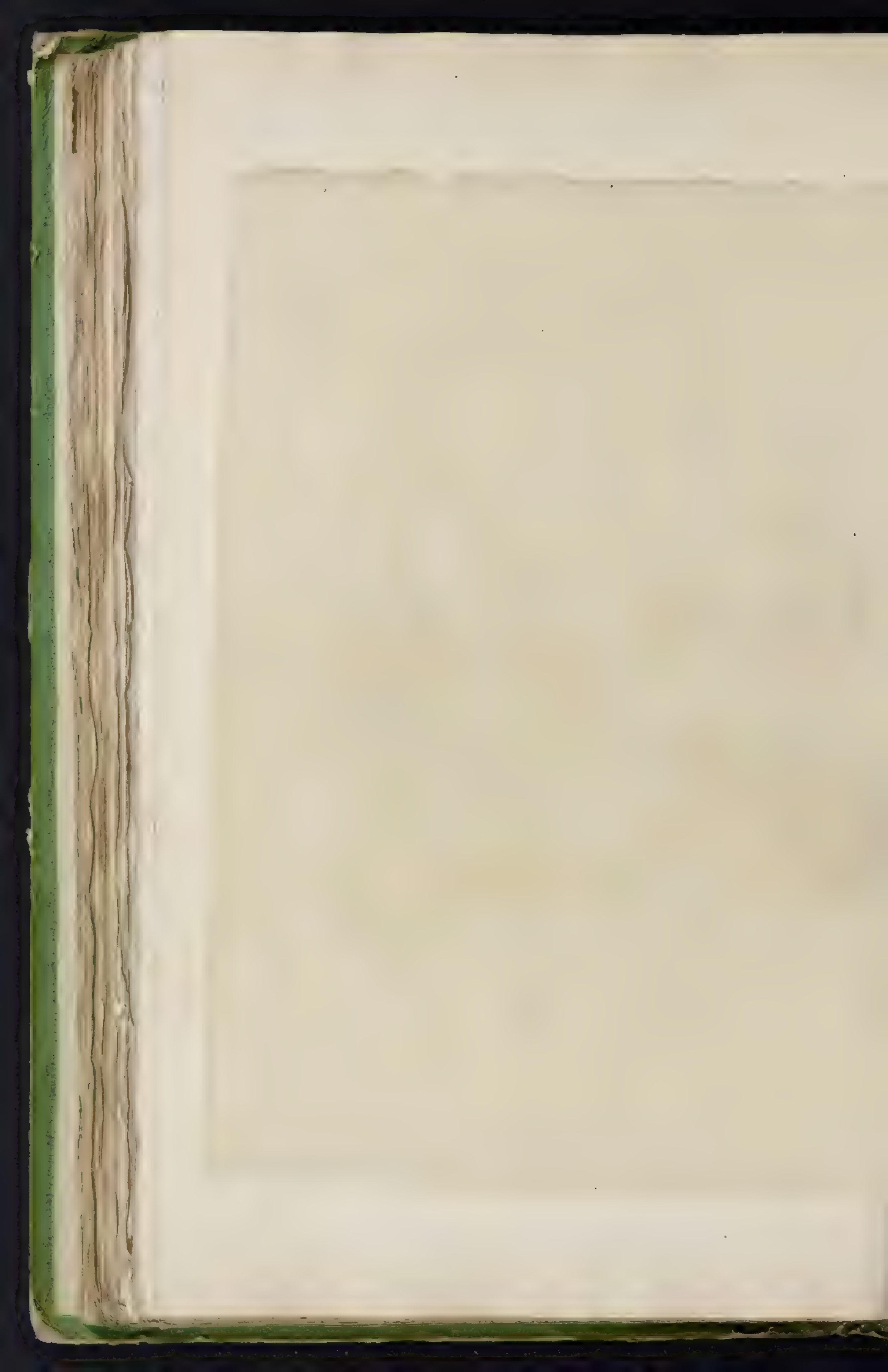
[illegible]

[illegible]



Fruit du Baquois, (Pandanus odoratissimus) des îles Marianes.







Habitans des iles Mariannes





Costumes des Malais de l'île de Luçon.



IV



dess. et lith. par Choris

Lith. de Langlumé

Fille des montagnes dans l'île de Luzon

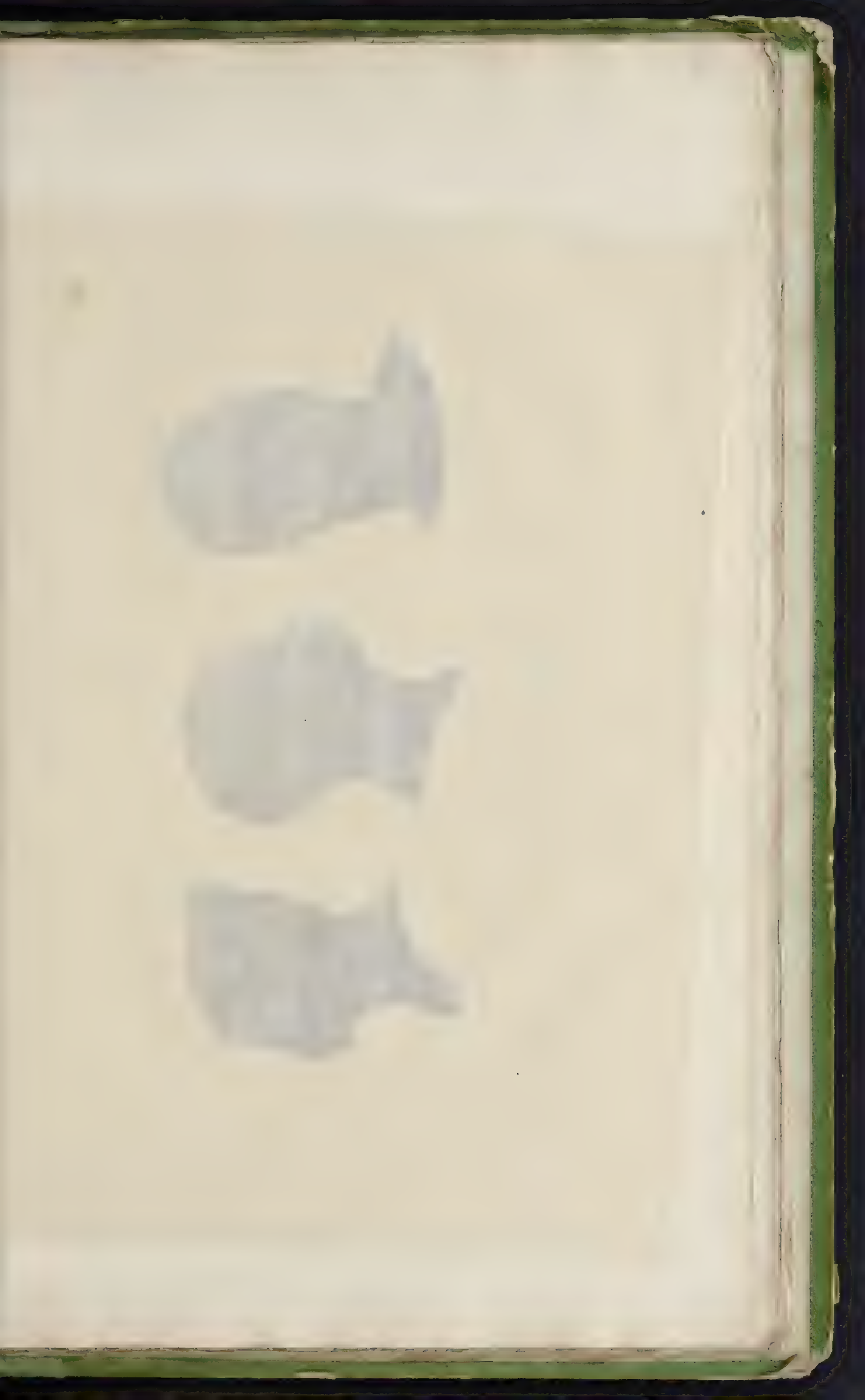


V



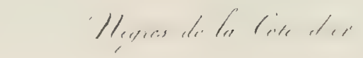
Lith. de Langlumé

Volcan de Taal, dans l'île de Luçon,
dessiné d'après nature par A. de Chamisso.









Negres de la Côte d'or





Dess. et lith. par Chavas — Lith. de Langlumé

Ile Ste Hélène.

ILES MARIANNES.

Le 14 (26) septembre nous aperçûmes l'île d'Ovaïhy; le surlendemain 16 (28) plusieurs chefs de notre connaissance vinrent nous voir. Nous étions encore à six à sept milles de la baie de Paouroua, lorsque M. Éliot nous accosta dans une jolie pirogue double. Il jouissait de la faveur entière du roi Tamméamea, surtout depuis que M. H. Cook avait encouru la disgrace de ce prince. Étant allés à terre dans le canot de M. Éliot, nous y rencontrâmes Kahoumanou et quelques autres femmes du roi. Quant à lui, il était à la pêche, et on l'attendait à chaque instant. Nous fûmes reçus très-amicalement par Kahoumanou, et par la plupart des insulaires. Il y avait là plusieurs habitans de Vahou qui nous accueillirent par des cris de *Aroha: Aroha!* (soyez les bien-venus.)

Le roi à son retour, qui eut lieu le soir, nous fit une aussi bonne réception qu'à notre premier relâche, mais toujours avec cette froide réserve qu'il regarde comme un attribut de la dignité royale. Il était alors tout nu; il s'habilla bientôt et nous exprima la joie de nous voir de retour dans son île, en y ajoutant la promesse de nous rendre encore service. Il nous fit présent de plusieurs bonites énormes qu'il avait pêchées; nous lui don-

nâmes en échange divers objets, entre autres des poissons salés et fumés que nous avions préparés à Ounalachka, et dont il fut très-content.

Il chargea de nouveau un de ses chefs de nous accompagner à Vahou pour y transmettre à Karaïmokou et à Young les ordres qui nous concernaient.

Le soir nous partîmes : le 19 nous abordâmes à Vahou. Un navire américain y arriva en même temps que nous. Le capitaine Meak, qui le commandait, revenait d'Okhotsk, où il avait transporté des pelleteries de Sitka, pour le compte de la compagnie russe d'Amérique.

Quatorze navires américains étaient mouillés dans le port d'Hanarourou. Tous étaient employés au commerce de la côte nord-ouest d'Amérique. Nous fîmes ici connaissance avec le capitaine H. Brown, qui a achevé neuf fois le voyage autour du monde. Il se trouvait en ce moment passager sur un navire qui arrivait de Canton; il avait acheté dans ce port de la Chine trente canons à un bâtiment anglais, et venait de les vendre 500 piastres la pièce au roi d'Otouaï.

Nous fûmes très-contents de notre séjour à Vahou. Le port de cette île, un des meilleurs du monde, était animé par la présence de plusieurs navires qui, après avoir pris un chargement à la côte nord-ouest d'Amérique, se disposaient à le transporter à Canton; d'autres au contraire, arrivés de Chine, retournaient à la côte nord-ouest. Ils se vendent les uns aux autres les marchandises qu'ils ont de trop; d'autres se forment une cargaison qu'ils vont vendre en contrebande dans les colonies espagnoles.

Young nous parut bien affaibli; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il est âgé de quatre-vingt-trois ans.

Ayant fait à notre bâtiment les réparations nécessaires et pris à bord les rafraîchissemens dont nous avions besoin, nous appa-

reillâmes le 2 (14) octobre et nous fîmes route pour le groupe des îles Radak.

Kadou se plut beaucoup aux îles Sandwich, dont les habitans conçurent de même pour lui beaucoup d'affection. Le lobe de ses oreilles, prodigieusement allongé, attira singulièrement leur attention.

Il nous fit souvent observer la ressemblance de l'idiome de cet archipel avec le langage de celui où il avait pris naissance. Il eut le plaisir de rencontrer un matelot qui avait visité les îles Peleou. Kadou ayant, ainsi que je l'ai déja dit plus haut, beaucoup voyagé dans les îles Carolines et dans les îles Peleou, aucun des animaux ou des oiseaux qu'il aperçut, soit aux îles Aléoutiennes, soit ici, ne le surprit. Il était enchanté de rencontrer tant de grands navires réunis ensemble. Son désir de nous accompagner dans notre navigation resta inébranlable. On se mit à lui apprendre à lire; mais il ne faisait que des progrès bien lents: quoiqu'il fût parvenu assez promptement à connaître les lettres de l'alphabet russe, il semblait ne pas comprendre à quoi ces caractères servaient; cependant, un jour à dîner, entendant nommer l'eau en russe, il s'écria tout joyeux: ah! ah! *v, o, d, a, voda* (eau en russe); nous espérâmes alors qu'il avait réellement profité des leçons qu'il avait reçues, mais il refusa d'en prendre davantage, et parut avoir l'intention de se borner à connaître ce que nos livres pouvaient être.

Le 19 (31) octobre nous aperçûmes le groupe des îles Otdia ou Romanzof. Ayant franchi un des détroits sous le vent, nous vîmes une pirogue qui se dirigeait sur Otdia. Bientôt nous distinguâmes plusieurs insulaires de notre connaissance. Laghédiak, qui avait changé de nom avec M. Chamisso, était au gouvernail. Nous crûmes nous apercevoir que ces hommes avaient de la crainte : au moins ils ne nous firent aucun signe de joie. Toutefois Kadou leur adressa des paroles d'amitié.

Bientôt nous laissâmes tomber l'ancre à Otdia; la pirogue nous accosta: Laghédiak vint à bord; Il nous raconta que Rarick, et la plupart des habitans mâles du groupe, avaient avec leurs pirogues accompagné Lamari qui était allé faire la guerre aux insulaires d'Arno; il ajouta que Lamari avait emmené les chèvres que nous avions laissées ici, et qu'il avait mangé les ignames que nous avions mises en terre; Les cochons étaient morts faute d'eau. Nous ne tardâmes pas non plus, à notre grand chagrin, à voir que le petit jardin que nous avions cultivé, et où nous avions semé des melons d'eau et des potirons, avait entièrement disparu.

Kadou était toujours dans l'intention de nous accompagner, surtout sachant que nous avions le projet de visiter les îles Carolines, ce qui lui donnait l'espoir de revoir sa patrie. Mais dès qu'il eut appris que son fils qui demeurait sur l'île d'Aour l'appelait souvent par son nom et regrettait son absence, la tendresse paternelle l'emporta. Il nous déclara aussitôt, qu'il voulait rester dans cet archipel.

Cette résolution nous contrariait beaucoup; car Kadou nous aurait été très-utile pour notre voyage aux Carolines. Il commençait à nous comprendre passablement; il savait des mots de toutes les langues qu'on parlait à bord, et il nous en fit connaître beaucoup de celles qu'il parlait: nous pouvions donc espérer d'apprendre dorénavant de sa bouche une foule de choses intéressantes sur Radak et notamment sur les Carolines, où il était né. D'un autre côté il n'était pas moins important qu'il restât sur l'archipel où il se trouvait; car il était parfaitement au fait de nos bonnes intentions pour les insulaires. Il savait combien tous les animaux, les chiens, les chats, les cochons, les chèvres, ainsi que les différentes graines que nous avions apportées, étaient des objets intéressans pour ce pays. Il nous promit de consacrer tout son temps à les soigner,

et d'instruire les insulaires de leur usage. Nous ne réussîmes pas dans l'essai que nous en fîmes ; nous avions à bord des melons d'eau, nous voulûmes leur faire goûter ce fruit si salubre et si rafraîchissant, pensant bien qu'ils l'aimeraient; nous étions dans une grande erreur ; ils en prirent un morceau, firent semblant de le goûter, et finirent par le jeter. Ils mangeaient volontiers le sucre et la viande salée ; ils trouvaient bon goût à celle-ci, dont ils ne mangeaient pourtant qu'avec une espèce d'hésitation, peut-être parcequ'ils la prenaient pour de la chair humaine ; cependant ils s'en nourrissaient volontiers.

Kadou pouvait réellement devenir le bienfaiteur de cette peuplade; ce motif était d'un intérêt trop puissant pour que nous nous permissions de nous opposer à son plan. Au contraire nous lui fournîmes tous les moyens de l'effectuer. Nous lui fîmes présent de toute sa garde-robe, qui était très-nombreuse ; tout le fer et tous les grains de verroterie qu'il avait rassemblés à bord, étaient pour lui un trésor considérable. Nous lui donnâmes une quantité de couteaux, de scies, de crochets, de pelles, de casseroles ; parmi toutes les choses précieuses que nous prodiguâmes aux habitans de ces îles, nous mêlâmes aussi des armes. Malheureusement on avait déja distribué aux chefs d'Aour de longues piques de fer; nous leur procurâmes de même des moyens de s'égorger beaucoup plus facilement, ces armes ne pouvant exciter que la jalousie et la guerre entre les pauvres insulaires; le chef qui en deviendra le possesseur, sera le dominateur de l'archipel. D'autres ne lui feront la guerre que pour s'en emparer; par conséquent, tant que le fer durera, il n'y aura pas de repos pour ce peuple. Est-ce un bienfait qu'ils ont reçu de nous?

Lorsque nous étions au moment de partir de Radak, Kadou pria le soir le capitaine de descendre sur le rivage et de dire aux insulaires de respecter sa propriété, parceque, si quelqu'un et même

Lamari voulait mettre la main sur ses richesses, nous reviendrions et nous les punirions avec le feu et le tonnerre. Il lui demanda aussi de faire tirer un coup de canon, et partir une fusée pendant la nuit. Nous remplîmes ses désirs. Kadou avait surtout une peur extrême de Lamari, qui est un homme robuste et audacieux; ce n'est que par le meurtre de son bienfaiteur qu'il est parvenu à la puissance suprême.

Le 23 octobre (4 novembre), dans la matinée, nous sortîmes du port.

Kadou nous manquait. Nous l'aimions tous, nous avions tous pour lui l'affection la plus sincère; aussi fûmes-nous fâchés de le voir si froid quand il se sépara de nous. Il nous parut extrêmement triste; mais pourquoi? certainement la principale cause de son chagrin venait de la crainte de perdre ses richesses. Il nous quitta donc froidement. Plût à Dieu que l'amour paternel lui eût seul fait oublier son amitié pour nous, et que ce n'eût pas été une trop grande indifférence pour tout le bien dont il avait joui avec nous ! Dans ce cas ce serait un fait qui confirmerait ce que l'on sait en général du caractère des insulaires du grand Océan.

Quand nous commençâmes à perdre de vue le groupe de Romanzoff ou d'Otdia, nous touchions à celui de Tchitchagoff ou d'Irigoub.

Le 24 nous découvrîmes, dans la même direction, un groupe couvert de cocotiers touffus, et que les insulaires nomment *Lighiep*. Il faisait calme et nous n'avançâmes pas beaucoup. Cependant une pirogue partie du rivage s'avança vers nous à la voile; elle était montée par douze hommes bien faits, robustes et gras. Ils montèrent à bord sur notre première invitation, examinèrent notre bâtiment avec curiosité, reçurent nos présens avec de grandes démonstrations de joie, restèrent ébahis d'admiration à la vue de l'intérieur du vaisseau, et manifestèrent d'abord de la crainte en

apercevant leur figure dans les miroirs; mais bientôt ils comparèrent ces meubles à la surface de la mer.

Le soir ils retournèrent à terre en nous invitant par des expressions amicales à les y accompagner. Nous le désirions aussi beaucoup, mais un fort coup de vent nous obligea de pousser au large pendant la nuit. Le lendemain matin nous poursuivîmes notre route vers les Carolines; la longue durée des calmes ne nous permit pas de rester dans les parallèles rapprochés de la ligne; nous nous dirigeâmes en conséquence sur les Mariannes.

Le 11 (23) novembre nous aperçûmes Rota et Guajan, qui font partie de cet archipel; nous courûmes des bordées pendant la nuit, et le 12 au matin nous approchâmes de la dernière. La vue d'aucune terre ne nous avait encore causé une impression si agréable que celle de cette île dont les bords étaient couverts d'arbres de diverses espèces et entre autres de palmiers, tous étalant la verdure la plus riche. Une odeur extrêmement suave nous était apportée par le vent.

Bientôt un canot nous accosta. Il avait à bord M. Wilson, jeune anglais, qui nous salua de la part du gouverneur; Il était chargé de nous conduire dans le port. Un officier espagnol arriva un instant après; il nous offrit tous les secours possibles de la part du gouverneur, qui avait reçu ordre de son souverain de nous bien accueillir lorsque nous nous présenterions. La pirogue que montait cet officier ressemblait absolument à celle des insulaires de Radak; les espagnols, ainsi qu'on l'a observé plus haut, ont reçu des embarcations des habitants des Carolines.

Le port de Guajan est, comme celui de Vahou, fermé par un récif de corail et situé sous le vent; on y pénètre par un goulet étroit. Nous laissâmes tomber l'ancre près du port San-Carlos de Orote.

Des chevaux et des mulets nous attendaient à terre pour nous porter à Agaña, capitale de l'île et résidence du gouverneur; elle

est située à deux lieues de la côte. La route est droite en plusieurs endroits, et constamment bordée de beaux cocotiers. La bonne odeur exhalée par les orangers et les citroniers en fleurs anima nos matelots.

Il était tard quand nous arrivâmes à Agaña. Le gouverneur Don José de Medinalla y Pinéda, nous reçut très-bien. Sa maison réunissait le luxe de l'Europe à celui des Indes. Durant notre séjour chez lui nous fûmes traités de la manière la plus somptueuse.

Nous cherchâmes vainement les habitans indigènes de l'île : tous ceux que nous vîmes sont devenus à peu près espagnols : ils savent à peine leur langue ; au moins comptent-ils dans celle de leurs maîtres.

Comme nous désirions connaître quelqu'un des usages des indigènes, le gouverneur fit exécuter, un soir, devant nous, par une soixantaine de jeunes gens, la danse de Montezuma, qui est de bon goût et très-figurée.

En 1783, la population de cette île était de 3,231 ; en 1816, de 5,389 ; il y a donc eu en trente-trois ans une augmentation 2,158 individus. Quelle différence du nombre primitif, que les anciens voyageurs portent à 44,000 !

A l'exception de l'espèce de chauve-souris nommée vampire, le seul mammifère indigène de cet archipel est le rat, si généralement répandu aussi sur toutes les îles du Grand-Océan. Les espagnols ont introduit à Guajan et dans les Carolines nos animaux domestiques, le guanaco du Pérou, et le cerf des Philippines. Plusieurs de ces derniers animaux sont devenus sauvages. On y voit divers oiseaux terrestres, entre autres des faucons ; nous observâmes parmi les amphibies un iguane et une grande tortue de mer ; et parmi les zoophytes quelques espèces d'holothuries qui sous le nom de trépang, biche de mer et balate, forment une

branche de commerce si importante avec la Chine. On recueille ce zoophyte sur les rochers; quelquefois il a jusqu'à deux pieds de longueur et la grosseur du bras; il est tout noir; on lui ouvre le ventre, on en fait sortir toute la partie aqueuse, puis on le met sécher au soleil. Bien desséché, il a à peine la longueur du doigt. Pour le manger on le coupe en morceaux très-minces, on le fait bouillir et il se transforme en une gelée qui est très-recherchée des Chinois et qu'ils préfèrent même, pour les vertus qu'ils lui attribuent, aux nids d'oiseaux. Ces zoophytes étaient très-communs à Radak. Les habitants n'en connaissaient pas l'usage. Aux Mariannes on n'en prépare pas beaucoup; mais les habitants des Carolines y en apportent une grande quantité. Nous avons vu vendre à Manille une piastre, une piastre et demie, et jusqu'à deux piastres, la livre de cette substance.

Cette particularité me rappelle le goût des chefs des îles Sandwich pour les nageoires des requins, qu'ils regardent comme aphrodisiaques.

L'indigo et le cotonnier sont des plantes très-communes aux îles Mariannes; mais on n'en tire aucun parti, et l'on est obligé de faire venir de Manille les toiles de coton blanches, ou teintes en bleu. En revanche on cultive beaucoup de tabac; les deux sexes en fument également la feuille. Cette colonie est la seule de celles qui appartiennent à l'Espagne où l'on puisse librement cultiver le tabac, qui est ailleurs un monopole du gouvernement.

Le 17 (29) novembre nous partîmes de Guajan; le 27 (8 décembre), nous aperçûmes l'île Richmond ou Ballingtang, les Babuyannes, et les îles Bachi; toutes ont un aspect volcanique, et plusieurs sont très-hautes.

ILES PHILIPPINES.

Le 28 novembre (10 décembre), nous vîmes, à une distance de 30 milles marins, l'île Luzon. Le courant portant avec beaucoup de force au nord, et le calme ne nous permettant pas d'avancer beaucoup, nous ne pûmes entrer que le 3 décembre dans le port de Manille.

Don Miguel de Fulguéras, gouverneur des Philippines, nous accueillit très-bien, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour nous rendre service. Le cuivre de notre doublage, beaucoup trop mince, était en très-mauvais état; on nous en fournit des magasins de l'amirauté à Cavite pour le remplacer. La maison de don José Amador nous était ouverte; tous les espagnols de Manille et de Cavite nous comblaient de prévenances, de sorte que notre séjour dans l'île de Luzon fut très-agréable.

Il y avait alors à Cavite un navire français, *l'Églantine,* de Bordeaux, commandé par le capitaine Guérin: M. Dussumier, subrécargue, et M. Olivier chirurgien, avaient fait dans l'île, le premier une collection d'oiseaux très-belle et très-nombreuse; le second une collection d'insectes.

Le 17 (29) janvier 1818, nous partîmes de Cavite en compagnie de ce navire, pour naviguer de conserve dans les mers de

Chine, qui sont peu connues; d'ailleurs il n'était pas assez armé et n'avait pas un équipage assez nombreux pour se défendre contre les pirates malais dont elles sont infestées.

Durant notre séjour à Luzon, M. Chamisso, naturaliste de l'expédition, fit une excursion dans l'intérieur de cette île, et notamment au volcan de Taal. Il a eu la bonté de m'en communiquer la relation et de me permettre de la publier avec le dessin du volcan; je crois faire plaisir à mes lecteurs en l'insérant dans mon ouvrage.

Planche V.

VOLCAN DE TAAL,

PAR M. A. DE CHAMISSO.

On compte trois volcans actuellement actifs sur l'île de Luzon : l'*Aringuay*, dans le nord, qui, le 4 janvier 1641, époque de désastres dont l'histoire a conservé le souvenir, entra en éruption simultanément avec le volcan de l'île d'Iolo et celui de la province de Tanquil, dans le sud de Mindanao, tandis que les volcans situés dans l'espace intermédiaire demeuraient paisibles (1); le *Mayan*, dans le sud, vers l'Embocadera de san Bernardino, montagne

(1) Fr. Juan de la Concepcion, Historia general de Philipinas. — Sampaloc, 1788 — 92, in-4°; T. VI, cap. 5, § 6 et 7, p. 164 et suivantes.

élanceé que l'on aperçoit d'une grande distance; et enfin le volcan de *Taal,* qui menace particulièrement la ville de Manille dont il n'est éloigné que d'une huitaine de lieues en ligne directe.

Je désirais voir l'intérieur du pays; je m'arrêtai à l'idée de visiter ce cratère redoutable, et je demandai les passeports nécessaires. Les autorités espagnoles prétendirent m'honorer en m'embarrassant d'une nombreuse escorte militaire. Cette course devait durer huit jours: je n'avais besoin que d'un guide chez les Tagals paisibles, timides, et hospitaliers; je supportais seul les frais de mes excursions scientifiques, et je mettais ma vanité à bien payer les hommes que j'employais : je composai avec l'ostentation espagnole, et je partis enfin le 12 janvier 1818 de Tierra-Alta près Cavite avec six chevaux que commandait don Pépé, sergent de milice tagale, qui me servait à-la-fois de garde, de guide, et d'interprète.

Des bords rians de la baie de Manille, couverts d'habitations, de jardins et de rizières, on s'avance au sud dans le pays à travers des savanes et des forêts; les bourgades sont rares et pauvres, mais on y voit des églises, et des couvens somptueux. Le terrain, composé partout de tuf volcanique, s'élève insensiblement; et l'on parvient, sans avoir monté de côte, à une crète escarpée, de laquelle on découvre à ses pieds la vaste lagune Bongbong, au milieu de laquelle le volcan de Taal forme un amphithéâtre de cendre et de scories, de l'intérieur duquel s'élèvent de légers nuages de fumée. Ile désolée, dont la lisière offre à peine quelque verdure.

De ce point de vue on descend vers l'ouest, à travers des forêts, au nouveau bourg de Taal, situé sur la mer de Chine, à l'embouchure de la décharge de la lagune. J'y laissai mon escorte; et, frétant un léger canot, je m'embarquai, dans l'après-midi du 15, avec don Pépé et un de mes Tagals. Nous mîmes environ trois

heures à remonter, à travers une sinueuse et riante vallée, le courant rapide et peu profond qui forme aujourd'hui la décharge du lac; c'était, antérieurement à l'éruption désastreuse de 1754 un canal profond que remontaient les barques marchandes et les champanes qui visitaient l'ancien bourg de Taal, situé sur la lagune. Nous nous arrêtâmes le soir à une cabane de pêcheur voisine du lac, et nous nous rembarquâmes de nuit pour traverser jusqu'à l'île. C'est alors que don Pépé me conjura sur toute chose d'être discret, de veiller sur mes paroles, et de ne point irriter inconsidérément les puissances de l'abyme; car le volcan, indifférent pour les Indiens, a toujours redoublé de furie chaque fois que des Espagnols l'ont abordé. Je lui représentai, sans cependant dissiper ses craintes, que je n'étais point Espagnol, mais un Indien d'une terre étrangère— un Russe.

La lagune a pour le moins une douzaine de lieues de circuit; la profondeur en est grande. On prétend que vers le milieu la sonde ne trouve point de fond; l'eau en est saumâtre, mais potable; on la dit remplie de requins et de crocodiles; je n'ai vu pourtant aucun indice de ces animaux, et je me suis baigné avec sécurité au pied du volcan. Nous abordâmes l'île au-dessus du vent, du côté de l'est, et nous attendîmes l'aube mollement couchés dans les hautes herbes qui croissent auprès de la grève et servent de paturage à quelques bestiaux.

A l'approche du jour nous gravîmes, environ en un quart-d'heure, sur un terrain de cendres et de scories, la côte nue et escarpée au pied de laquelle nous nous trouvions. Les premiers rayons du soleil nous frappèrent sur les créneaux de cette enceinte sauvage.

Je cherchai, en suivant trois ou quatre cents pas vers le nord, le bord du cratère, le point de vue d'où je l'ai dessiné. Il présente l'image d'un vaste cirque d'un contour irrégulier, son

plus grand diamètre de l'est à l'ouest, peut avoir au-delà d'un quart de lieue de longueur; l'enceinte en est d'une hauteur inégale, et présente des pitons et des brèches; l'escarpement laisse distinguer les couches de scories diversement colorées, qui sont comme les assises de la construction. Un étang sulfureux, une nappe d'eau jaune occupe à peu près les deux tiers du fond; cet étang baigne vers le sud-est le pied de quelques collines de soufre qui brûlent d'un feu tranquille; on voit l'eau qui les approche bouillonner par intervalle. Un cratère commence à se former comme la moraine d'un glacier autour de ces collines ardentes, et les enserre, en arc de cercle, du midi à l'orient.

Je remarquai, dans la partie de l'enceinte diamétralement opposée à moi, un éboulement de terre sur la pente duquel je me flattai de pouvoir descendre dans le fond du cratère; et je jugeai que pour gagner ce point, je parviendrais à tourner le précipice du côté du nord en en suivant la crète. Je me mis aussitôt en marche avec mes deux Tagals, et la première partie de notre route ne nous offrit que les difficultés que je m'étais attendu à rencontrer. Don Pépé avait perdu sa timidité : il paraissait s'enorgueillir de son audace et me répétait avec complaisance, que jamais homme n'avait encore fait le tour du gouffre, et que nous serions à jamais les seuls qui eussent suivi ce sentier. Je lui fis remarquer que des bœufs ou des buffles l'avaient frayé avant nous. J'ignore en effet ce qui peut porter ces animaux à quitter leurs pâturages pour fréquenter sur ces hauteurs désolées un sentier toujours prêt à s'abymer sous leur poids. Nous ne fûmes pas, sous le vent du cratère, sensiblement incommodés des vapeurs de soufre.

Cependant l'arrête que nous suivions se trouva en plusieurs endroits absolument inaccessible, et nous fûmes, à diverses reprises, contraints de redescendre vers la lagune, et de chercher à avancer sur un plus grand cercle le long des flancs de la montagne, qui,

coupés de profondes ravines, opposaient incessamment de nouveaux obstacles à nos progrès toujours tardifs et difficiles. Le soleil commençait à s'abaisser, lorsqu'enfin nous atteignîmes le but que nous nous étions proposé.

Cette partie du cratère est celle qu'ont attaquée les eaux qu'il a vomies dans ses dernières éruptions. Les ravines qui sillonaient les terres éboulées au dedans du précipice, nous offraient divers sentiers. Mes Tagals s'employèrent avec zèle à les reconnaître et je parvins moi-même à descendre jusqu'à peu près aux deux tiers de la profondeur; mais la pente devenait toujours plus rapide et plus coupée et je me vis enfin arrêté par un précipice de plusieurs toises d'escarpement. Des cristaux capillaires d'alun revêtaient les parois de ces ravines. Peut-être serais-je parvenu à mon but si j'avais pu me fournir à Taal des cordes que j'y avais inutilement demandées, et donner encore un jour ou deux à poursuivre cette reconnaissance, ce que ne permettaient pas l'approche de notre départ et le jour fixé pour me rendre au vaisseau.

A la chute du jour nous redescendîmes au bord de la lagune à travers des terrains déchirés par l'écoulement des eaux. Je n'eus pas le temps de visiter les collines parmi lesquelles devait se trouver le cratère collatéral qui s'ouvrit en 1754, au pied du cratère principal. Ma barque était du côté opposé de l'île; j'envoyai ordre à mes bateliers de venir à moi, et j'allai moi-même à leur rencontre. Nous nous rembarquâmes.

Aucune lave n'a coulé du volcan de Taal. Il semblait n'avoir jeté que des scories, des cendres et des eaux. Son éruption la plus mémorable est celle de 1754, décrite au long par Juan de la Conception (1). On semblait avoir perdu la mémoire des érup-

(1) F. c. T. XIII, cap. 12, § 1—2, p. 345 et suivantes.

tions antérieures, dont l'une avait eu lieu vers la fin du dix septième siècle, et la dernière de toutes le 24 septembre 1716 (1). Les feux étaient éteints, et l'on recueillait du soufre dans le cratère. Le volcan commença en août à jeter de la fumée, en septembre il vomit des flammes, et la terre trembla. Du 3 novembre au 12 décembre l'éruption fut continue et sa violence toujours croissante. Il lança des cendres, des sables, des pierres ardentes, du limon, des feux et des eaux. D'épaisses ténèbres occasionnées par des nuages de cendres, des ouragans, des éclairs et des tonnerres, des bruits souterrains semblables à des décharges d'artillerie, des secousses terribles et prolongées se succédèrent incessamment durant cette longue scène d'horreur. Plusieurs bourgades furent ensevelies sous les cendres. Le cratère, insuffisant à l'éruption, s'élargit considérablement, et il s'en ouvrit un second qui vomit également du limon et des feux. On vit même, sur plusieurs points de la lagune en effervescence, les feux se frayer un passage à travers la profondeur des eaux. La terre s'ouvrit en plusieurs endroits, et l'on remarqua entre autres une profonde crevasse qui s'étendait au loin dans la direction de Calamba. Le volcan continua longtemps encore à jeter de la fumée. Les éruptions subséquentes ont été de plus faible en plus faible (2).

Dr. Adelbert de Chamisso.

Le 21 janvier nous eûmes connaissance de Poulo-Aora, Poulo-Timon et Poulo-Pisang ; îles au nord du détroit de Banca et

(1) Carta edificante ó Viage á la provincia de Taal y Balayan, por Don Pedro Andres de Castro y Amædo, 1790. Fol. 26. Manuscrit déposé à la bibliothèque de Berlin.

(2) Voyez Entdeckungsreise von Otto von Kotzebue, Weimar, 1821, T. III; Bemerkungen und Ansichten von Adelbert von Chamisso. Die Philppinen-Inseln.

Billiton. Le 28 on vit l'île Gaspar, au milieu de ce détroit, et le 1 (13) février au soir, on laissa tomber l'ancre le long de Sumatra, à cause du courant qui était contraire. Nous fûmes aussitôt accostés par un grand nombre de bateaux malais qui nous apportèrent des perroquets, des singes, des poules, et de très-grosses tortues. Ils nous vendirent ces objets extrêmement cher.

Nous nous séparâmes en cet endroit de l'*Églantine,* qui fit voile pour l'île Bourbon et l'île de France.

Le 2 (14) février nous sortîmes du détroit de la Sonde par un très-beau temps. Nous étions si près de la côte de Sumatra, que nous entendions le ramage des oiseaux; la côte de Java nous offrait aussi un aspect enchanteur.

Le 18 (30) nous vîmes le cap de Bonne-Espérance. Le lendemain nous étions mouillés dans la baie de la Table, elle était remplie de bâtimens hollandais et anglais. Il s'y trouvait aussi l'*Uranie*, frégate expédiée par le roi de France, sous le commandement de M. Freycinet, pour faire des observations dans le Grand-Océan; nous eûmes le plaisir de faire la connaissance de plusieurs officiers de ce vaisseau.

Le 20 mars (1 avril) un coup de vent de sud-ouest s'éleva avec tant de force que plusieurs des bâtiments mouillés dans la rade furent obligés de filer leur cable. Quoique nous fussions à la distance d'un quart de mille de terre, le vent nous apporta des tourbillons de sable. Aucun canot ne put se mettre en mer, toute communication fut aussi interrompue entre la terre et les bâtiments.

La tourmente ne s'apaisa que le 22 mars (3 avril). Nous rencontrâmes au Cap M. Mund qui recueillait des plantes pour le museum de Berlin.

Le 8 (20) avril nous partîmes du Cap, et le 12 (24) nous aperçûmes l'île Sainte-Hélène. Desirant nous y procurer de l'eau et

des rafraîchissements, dont on nous avait dit au Cap qu'il nous serait permis de nous y pourvoir, malgré le séjour de Napoléon Bonaparte dans cette île, nous nous en approchâmes lentement. Bientôt un brig de guerre anglais arriva sur nous, puis nous héla, suivant l'usage, et nous envoya un officier pour savoir le motif qui nous amenait à Sainte-Hélène, ajoutant que tous les vaisseaux de guerre avaient la faculté d'y relâcher, mais qu'elle était refusée aux navires marchands. Il ne tarda pas à nous quitter; et, comme il était assez tard, nous poussâmes au large. Le lendemain matin nous revînmes vers la baie. Nous n'étions plus à peu près qu'à deux milles de distance de la côte, lorsque, à notre surprise extrême, un boulet, parti d'une batterie, se dirigea vers nous. Il était évident qu'on ne voulait pas nous laisser avancer davantage : nous virâmes de bord. Un canot s'étant détaché du vaisseau amiral, pour nous accoster, nous fîmes la manœuvre nécessaire pour aller au-devant de lui; un second boulet nous fut envoyé. Il fallut obéir à l'avertissement qu'il nous donnait et nous éloigner. Le canot parvenu le long du bord, plusieurs officiers y montèrent pour remplir les formalités usitées. Ils nous dirent que le bâtiment de garde, qui nous avait parlé la veille, s'était mépris en nous déclarant que les vaisseaux de guerre pouvaient venir près de l'île; c'était tout le contraire; les navires marchands jouissaient seuls de cette permission; cependant on avait à l'instant averti par un signal le gouverneur qui se trouvait dans l'intérieur de l'île et sans doute il donnerait l'ordre de nous admettre; en conséquence on nous conseilla de nous approcher lentement de la baie; nous venions de nous conformer à cet avis. Un troisième boulet nous dégoûta de l'envie de nous diriger de nouveau vers la côte.

On conçoit que la curiosité nous fit adresser aux officiers anglais beaucoup de questions sur Bonaparte; ils ne parurent pas du tout disposés à nous satisfaire, et se bornèrent à nous dire que

depuis un temps assez considérable il menait une vie très-retirée, qu'il ne recevait aucune visite et qu'il demeurait dans l'intérieur de l'île.

Les officiers nous quittèrent. Nous attendîmes inutilement une réponse jusqu'à midi et demi. Comme on ne nous l'apportait pas, et qu'il y avait trop de risques pour nous à l'aller chercher, nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre que de continuer notre voyage vers l'Europe.

Nous vîmes en rade de Sainte-Hélène sept vaisseaux de guerre, dont un seul était de 80 canons.

Le 18 (30) avril nous eûmes connaissance de l'île de l'Ascension; le 20 mai (2 juin), de Florès une des Açores. Le 4 (16) juin nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Portsmouth, près de Cowes, dans l'île de Wight. Il s'y trouvait un navire américain que nous avions vu aux îles Sandwich et à Manille; il avait traité à la côte nord-ouest de l'Amérique des pelleteries qu'il avait vendues avantageusement à Canton, et était allé charger à Manille du sucre pour Amsterdam.

Le 21 juin nous sortîmes de cette rade. Le 30 (12 juillet) nous étions à Copenhague, d'où nous partîmes le même jour. Après avoir mouillé à Réval, le 11 (23) juillet, nous rentrâmes le 19 (31) juillet à Cronstadt, trois ans et un jour après en être sortis.

FIN.

NOTICE

SUR LES ILES DE CORAIL DU GRAND OCÉAN,

PAR M. ADELBERT DE CHAMISSO (1).

Les groupes d'îles basses dont le grand Océan et la mer de l'Inde sont parsemés dans le voisinage de l'Équateur, sont le couronnement de montagnes soumarines, dont la formation singulière et moderne semble appartenir à l'époque du globe à laquelle nous vivons.

Ces montagnes s'élancent à pic du sein de l'abîme: la sonde, dans leur proximité, ne trouve point de fond; leur cime forme des plateaux submergés qu'une large digue, élevée sur leur contour, convertit en autant de bassins, dont les plus étendus semblent être les plus profonds. Les moindres se comblent entièrement et produisent chacun une île isolée, tandis que les plus vastes donnent naissance à des groupes d'îles disposés circulairement et en chapelets sur le récif qui forme leur enceinte.

Ce récif, dans la partie de son contour opposée au vent, s'élève au-dessus du niveau de la marée basse, et présente,

(1) J'ai eu l'honneur de la communiquer à M. Eyriès, et elle a été imprimée dans les Nouvelles Annales de Voyages de MM. Eyriès et Malte-Brun, 19e numéro, 1821.
(Choris.)

au temps du reflux, l'image d'une large chaussée qui unit entre elles les îles qu'elle supporte. C'est à cette exposition que les îles sont plus nombreuses, plus rapprochées, plus fertiles; elles occupent aussi de préférence les angles saillants du pourtour: le récif est au contraire, dans la partie de son contour située au-dessous du vent, presque partout submergé, et parfois il y est interrompu de manière à ouvrir des détroits par lesquels un vaisseau peut, comme entre deux môles d'un port, pénétrer dans le bassin intérieur à la faveur de la marée montante. De semblables ports se rencontrent aussi dans la partie de l'enceinte que des angles saillants et des îles protègent contre l'action des vents et des flots.

Quelques bancs isolés s'élèvent çà et là dans l'intérieur du bassin; mais ils n'atteignent jamais le niveau de la marée basse.

Le récif présente, comme les montagnes secondaires, des couches distinctes et parallèles de diverses épaisseurs.

La roche est une pierre calcaire composée de fragments ou de détritus de lithophytes et de coquillages agglutinés par un ciment d'une consistance au moins égale à la leur. Le gisement est ou horizontal ou légèrement incliné vers l'intérieur du bassin; on observe dans quelques-unes de ces couches des masses de madrépore considérables, dont les intervalles sont remplis par de moindres débris; mais ces masses sont constamment brisées, roulées; elles ont toujours, avant que de faire partie de la roche, été arrachées du site où elles ont végété. D'autres couches, dont les éléments de même nature ont été réduits en un gros sable, présentent une espèce de grès calcaire grossier. La plus exacte comparaison ne laisse aucun doute sur l'identité de cette roche et de celle de la Guadeloupe qui contient les anthropolithes. Cette même roche forme les soi-disant récifs de corail qui, dans les mers équatoriales, bordent fré-

quemment les hautes terres, et de leur pied se plongent et se perdent sous les eaux, sans opposer aux flots ces murailles escarpées qui caractérisent les îles basses.

La crête de la digue opposée à l'Océan est fréquemment couronnée de brisants, de blocs de pierre renversés et amoncelés, contre lesquels se rompt l'impétuosité des flots. Le dos de la digue est, dans près d'un tiers de sa largeur, balayé, et pour ainsi dire poli par l'effet des vagues qui y déferlent; il offre vers l'intérieur une pente douce qui se prolonge sous les eaux tranquilles de la lagune, et s'y termine le plus souvent par un escarpement subit; quelquefois cependant les couches de la roche forment, dans le bassin intérieur, comme de larges gradins, et c'est à cette particularité que l'on doit les fonds d'ancrage que l'on trouve à l'abri des îles au vent. On rencontre çà et là, sur le talus du dos de la digue qui regarde le bassin extérieur, des quartiers de roche roulés semblables à ceux qui, sur la crête, arrêtent la haute mer; c'est dans ces blocs que l'on remarque les plus grandes masses continues de madrépore. Les eaux déposent, sur le talus du côté de la lagune, un sable calcaire semblable à celui dont se composent les couches de roche d'un moindre grain, et dans le bassin intérieur la sonde rapporte généralement ce même sable.

Les polypiers vivants croissent, selon leur genre ou leur espèce, ou dans le sable mouvant, ou bien attachés au rocher; et les cavernes que l'on rencontre dans le récif, sur les bords de la lagune, offrent la facilité de les observer. Partout où les vagues se brisent avec violence, une espèce de nullipore de couleur rougeâtre incruste la roche, et c'est à cette singulière végétation animale qu'est due la couleur qu'a généralement le récif vu de la haute mer au temps de la marée basse.

Des sables déposés et amoncelés sur le talus du récif, vers

le bord de la lagune, forment le commencement des îles; la végétation s'y établit lentement. Les îles plus anciennes et plus riches qui, sur une longueur indéterminée, occupent la plus grande largeur du récif, sont assises sur des couches de roche plus élevées que le dos de la digue submergé à la marée haute. Ces couches ont en général une inclinaison marquée vers l'intérieur du bassin : le profil qu'elles présentent du côté de la haute mer est d'ordinaire masqué par une couche inclinée en sens contraire; cette couche, composée de plus gros fragments de madrépore, est souvent rompue, et les blocs renversés en sont épars çà et là. Des couches d'une formation récente, composées d'un sable plus menu, et alternant avec des couches de sable mobile, semblent, en quelques endroits, revêtir les rivages des îles, et surtout leur rive intérieure que baignent les eaux de la lagune. Sur une base de roche s'élève, du côté de la haute mer, un rempart de madrépores brisés et roulés qui forme la ceinture extérieure des îles. Quelques arbustes (Scævola Kœnigii, Tournefortia Sericea) croissent sur ce sol pierreux et mouvant; ils y forment un épais taillis, et opposent leurs branches entrelacées et leur épais feuillage à l'action du vent. Derrière cet abri, l'intérieur des îles en est la partie la plus basse, la plus fertile, la mieux boisée; on y rencontre des fonds marécageux et des citernes naturelles; la lisière intérieure au bord de la lagune offre un sol sablonneux plus élevé, et c'est là que l'homme habite sous les cocotiers que lui-même a plantés.

Il est à remarquer que des groupes d'îles basses de cette formation, situées à quatre ou cinq degrés de distance des hautes terres volcaniques, ressentent les secousses dont celles-ci sont agitées.

J'ai traité de la formation des îles basses avec plus d'étendue

dans les Mémoires que j'ai eu l'honneur de présenter à S. Ex. M. le comte Romanzoff, lesquels formeront le troisième volume de la Relation du Voyage de M. de Kotzebue. (*Kotzebue's Reise beschreibung, t. III. Bemerkungen und Ansichten von Adelbert von Chamisso.*)

Dr. Adelbert de Chamisso.

AVIS SUR LA GRANDE CARTE.

La carte de la route suivie par un vaisseau dans un voyage de découvertes devant nécessairement accompagner la relation que l'on donne de cette expédition, il était naturel d'en joindre une au *Voyage pittoresque autour du monde;* mais on ne possède pas à la fois tous les talents; et le peintre qui a su dessiner avec vérité les sites des îles du grand Océan, et la physionomie de leurs habitants, ne s'est pas cru assez expérimenté dans l'art de tracer les cartes pour oser s'y livrer. Il a donc eu recours à l'homme bienveillant dont le zèle pour le progrès de la science avait conçu et fait exécuter à ses frais le voyage du *Rurick*. Cet appel à la générosité de M. le comte de Romanzoff n'a pas été vain Lui fournir une occasion nouvelle d'être utile à la géographie était un moyen sûr d'obtenir ce qu'on lui demandait.

Mais dans cette occasion M. de Romanzoff, par la manière dont il a rempli le désir qu'on lui manifestait, a donné un plus grand prix au don qu'il a fait; c'est à M. l'amiral de Krusenstern qu'il s'est adressé pour avoir la carte de la route du *Rurick*. Cet habile navigateur, qui le premier a fait flotter le pavillon russe dans

un voyage autour du monde (1), s'est empressé de répondre au vœu de M. de Romanzoff. Dérobant quelques instants précieux au beau travail qu'il a entrepris sur l'hydrographie du grand Océan, il a dressé la carte des découvertes du *Rurick;* elle est arrivée à Paris, où l'on a mis à la graver tous les soins qu'elle méritait, et c'est elle qui orne le *Voyage pittoresque autour du monde.*

Comme la partie la plus intéressante du voyage du *Rurick* concerne ses découvertes dans la partie équinoxiale du grand Océan, et le long de la côte d'Amérique au N. E. du détroit de Behring, M. de Krusenstern a pensé avec raison qu'il devait se borner à donner la carte de la position du globe dans laquelle sont comprises les terres nouvelles vues par le *Rurick.* Pour le reste du voyage, les lecteurs pourront suivre la route de ce bâtiment sur les mappemondes ordinaires qui offrent tous les points auxquels il a touché.

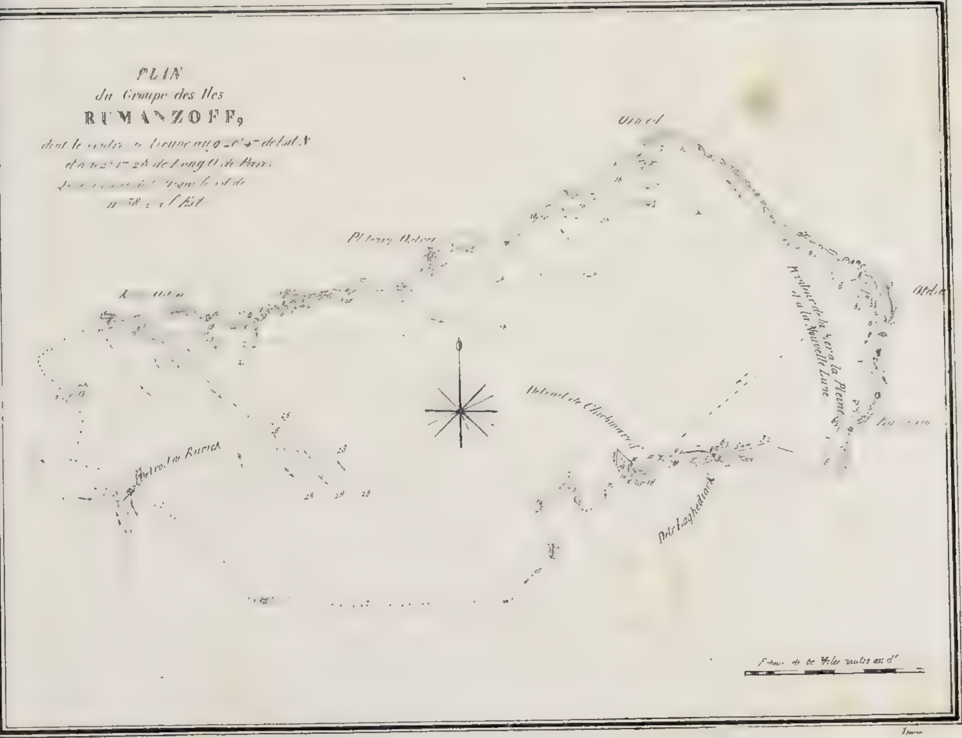
Afin de faire mieux comprendre les détails de la navigation du *Rurick* dans les archipels Rurick et Radak, on publie deux autres cartes réunies sur une même feuille : l'une représente l'ensemble de ces archipels, et l'autre le groupe de Romanzoff ou Otdia. Celle-ci servira aussi à faire mieux comprendre le Mémoire de M. de Chamisso.

(1) La traduction française de ce Voyage, revue par M. J. B. Eyriès, 2 vol. in-8° avec un atlas, se trouve chez Gide fils, rue Saint-Marc, n° 20; prix, 33 francs.






CARTE
DES ILES RADACK
ET RALIK.
Udirick
Odia
Tebot
Ebon
Aur


PLAN
du Groupe des Iles
RUMANZOFF,





Gravé à Paris par Ambroise Tardieu Graveur du Dépôt général de la Marine

SE TROUVE A PARIS, CHEZ
CHORIS Rue Neuve de Seine, N.° 68
CH. PICQUET, Géographe ordinaire du Roi, Quai Conti N.° 17
AMBROISE TARDIEU, Géographe Graveur Rue du Battoir N.° 12
GOUJON M.d de Cartes Géographiques, Rue du Bac N.° 6
SIMONEAU M.d de Cartes Géographiques Rue de la Paix N.° 8
VILQUIN, M.d d'Estampes Cour du Palais Royal

Liste

des Personnages qui ont honoré de leur Souscription le Voyage Pittoresque autour du Monde.

S. M. le Roi de France. 3
S. M. le Roi de Prusse. 2
S. M. l'Empereur de Russie. 10
S. M. l'Impératrice Marie. 1
S. M. l'Archiduchesse Marie-Louise, Duchesse de Parme 1
S. A. R. Monsieur, Comte d'Artois. 3
S. A. R. la Duchesse de Berry. 1
S. A. R. le Duc d'Angoulême. 1
S. A. S. le Duc d'Orléans. 1
S. Exc. le Ministre de l'Intérieur de France. 20
Le Dépôt de la Marine de France. 1
S. Exc. le Prince C. Galitzin, Ministre de l'Instruction publique de Russie. 20

MM.

Pozzo di Borgo, Ambassadeur de Russie. 1
Le Baron Merian 1
La Comtesse Delaval 1
L'Abbé Petit. 1
Le Comte Orloff, Senateur de l'Empire de Russie. 1
Friedlander, D. M. 1
Le Comte Pelletier Desforts. 1
Le Prince Labanoff Rostoffsky. 2
Tchitchagoff, Amiral. 1
Le Prince Galitzin. 1
Potemkin. 1
Le Comte Romanzoff, Chancelier de l'Empire. 2
Madame Narichkin. 1
Madame Svetchin. 1
Demidoff. 1
Le Général Narichkin. 1
Madame De Mortefontaines. 1
Le Comte de Goltz, Ambass. de Prusse. . 1
J. B. Eyriès, Homme de Lettres, à Paris. 1
A. Eyriès, Négociant au Hâvre. 1
J. C. Fulcheron, Propriétaire à Passy. . . . 1
Le Prince G. Soltikoff. 1
Le Prince S. Soltikoff. 1
Le Prince de Broglio. 1
M. Walckenaer, Membre de l'Institut. . . . 1
Saint-Florent, Libraire à S.-Pétersbourg. 25
J. Doazan, à Nogent-sur-Seine. 1
Princesse Koutousoff Smolensky 1
L'Abbé Inglesi 1
Eymery, Libraire. 1
Steven, Conseiller-d'État de S. M. l'Empereur de Russie. 1
Cheremeteff, Capitaine des Hussards de la Garde de S. M. l'Empereur de toutes les Russies. 1
Le Général Yermoloff. 1
La Comtesse Tolstoy, née Princesse Bariatinsky. 1
Bellocq, Agent de Change. 1
Apatchinin, Conseiller-d'État de S. M. l'Empereur de Russie. 1
Treuttel et Wurtz, Libraires. 25
Ostervald, Marchand d'Estampes. 7
Narichkin, Grand-Chambellan. 1
Dulary. 1
Allais, Libraire. 1
Madame Huzard, Libraire. 1
Firmin Didot. 7
Renault, Libraire à Rouen. 1
Le Chevalier Stuart, Ambassadeur d'Angleterre. 1
Brunot, Libraire. 1
Le Comte Kotchoubey. 1
Rey et Gravier, Libraires. 14
Bulla, Marchand d'Estampes, à Paris. . . . 1
Bullard, Marchand d'Estampes, à Paris. . 1
Levrault, Libraire. 1
Guitel, Libraire. 1
Le Duc de Reggio. 1
La Duchesse de Luxembourg. 1
Le Baron Stanislas de Chaudoirs. 1
Dumas. 1
Brogniart, pour la Manufacture de Sevres. 1
Goujon, Libraire. 1
De Mat, Libraire à Bruxelles. 1
Bossange, Libraire. 9
Baignères. 1

AVIS AU RELIEUR.

Portrait de M. le comte Romanzoff, à la tête.
Frontispice
Dédicace à S. M. l'empereur de Russie, et introduction.
Pl. I. Vers marins.
II. Vers marins.
— III. Têtes de Nègres de la côte de Mosambique.
— IV. Instrumens de musique des Nègres.
— V. Coqueiro du Brésil.
— VI. Spate de Coqueiro.
— VII. Fucus antarcticus.
— VIII. Araucanos indigènes du Chili.
— IX. Habillement du peuple du Chili.
— X. Bateau de l'île de Pâque.
— XI. Habitants de l'île de Pâque.
— XII. Bateau de l'île Romanzoff.
Texte. Traversée de Kronstadt, au Chili, 5 *feuilles*.
Pl. I. Habitants du Kamtchatka.
— II. Habitants du golfe de Kotzebue.
— III. Ustensiles et armes des habitants du détroit de Behring.
— IV. Dessins tracés sur des morceaux de dents de morse par les habitants du détroit de Behring.
— V. Objets sculptés en dent de morse par les habitants du détroit de Behring.
— VI. Crâne de femme trouvé dans le golfe de Kotzebue.
— VII. Le même vu de profil.
— VIII. Chien de mer du détroit de Behring.
— IX. Vue du glacier du golfe de Kotzebue.
— X. Tchouktchis et leurs habitations.
Texte. Kamtchatka, golfe de Kotzebue et terre des Tchouktchis, 5 *feuilles*.
Pl. I. Rochers farelones.
— II. Vue du presidio San-Francisco.
— III. Danse des habitants de la Californie.
— IV. Jeux des habitants de la Californie.
— V. Ours de l'Amérique septentrionale. (*Ursus griseus Cuv.*).
— VI. Habitants de la Californie.
Pl. VII. Habitants de la Californie.
— VIII. Armes et ustensiles des habitants de la Californie.
— IX. Bateau du port San-Francisco.
— X. Pipe trouvée dans un tombeau indien, par M. le baron Hyde de Neuville.
— XI. Jeune hon marin de la Californie.
— XII. Coiffure de danse des habitants de la Californie.
— XIII. Tcholovonis à la chasse dans la baie de San-Francisco.
— XIV. Pipe des îles de la reine Charlotte.
Texte. Port San-Francisco et ses habitants, 2 *feuilles et demie*, et description de l'ours de l'Amérique septentrionale, par M. le baron Cuvier.
Pl. I. Isle Ovayhi.
— II. Roi Tamméaméa.
— III. Reine Cahoumanou.
— IV. Taymotou, frère de la reine Cahoumanou.
— V. Temple du roi dans la baie Tiritatéa.
— VI. Idoles des îles Sandwich.
— VII. Idoles des îles Sandwich.
— VIII. Idoles des îles Sandwich.
— IX. Port d'Hanarourou.
— X. Habitants des îles Sandwich.
— XI. Ustensiles et armes des îles Sandwich.
— XII. Danse des hommes des îles Sandwich.
— XIII. Bateaux des îles Sandwich.
— XIV. Bonnet et ustensiles des îles Sandwich.
— XV. Habitants des îles Sandwich.
— XVI. Danse des femmes des îles Sandwich.
— XVII. Femme des îles Sandwich.
— XVIII. Port d'Hanarourou.
— XIX. Intérieur d'une maison d'un chef dans les îles Sandwich.
Texte. Isles Sandwich, 6 *feuilles*.
Pl. I. Larik, chef du groupe des îles Romanzoff.
— II. Armes et ustensiles des îles Radak.
— III. Habitant des îles Radak.
— IV. Bateaux à rames des îles Radak.
— V. Femme du groupe des îles Salkitoff.

ERRATA.

A l'article *Introduction*.
Page III. M. Wormskiold, de Copenhague, connu par un voyage en Islande;
Lisez : M. Wormskiold, de Copenhague, connu par un voyage en Groenland.
A l'article Port San-Francisco et ses habitants.
Page 1. Le port, placé en dedans et sur la côte méridionale de l'entrée;
Lisez : Le fort, placé en dedans et sur la côte méridionale de l'entrée;
Même article.
Page 4. A la messe, le missionnaire adresse à son troupeau un sermon en latin;
Lisez : A la messe, le missionnaire adresse à son troupeau un sermon en espagnol.

~~600~~
~~gg[illegible]~~
One other plate

1850—
JEC et al

Tek
506.